



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

*The
University of California
Library*



H. Morse Stephens

University of California

LA JEUNESSE
DE
MIRABEAU

PAR
M^{ME} LOUISE COLET

DES ÉCRITS MANUSCRITS DÉCOUVERTS

Sacré par la révélation, identifié avec elle,
avec nous par conséquent, nous ne pouvons
dégrader cet homme sans nous dégrader nous-
mêmes, sans déshonorer la France.

(MICHLET.)

Souvenez-vous que la seule dédicace qui nous
soit venue de l'antiquité, celle d'Eschyle, se
partie que ces mots: AI TEMPS! Eh bien! celle
dédicace est la devise de qui onque aime sin-
cèrement et avec tout la gloire. AI TEMPS!
Ils auront beau faire; le sera moissonne! tout,
bientôt le temps rependra pour moi.

MIRABEAU



PARIS

LES ÉCRITS MANUSCRITS DÉCOUVERTS
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

LA

JEUNESSE DE MIRABEAU

En vente à la librairie E. Dentu

DU MÊME AUTEUR

L'ITALIE DES ITALIENS, 4 vol. in-18.....	14 fr.
LES DERNIERS MARQUIS, 1 vol. in-18.....	3 —
LES DERNIERS ABBÉS, 1 vol. in-18.....	3 —
LES DÉVOTES DU GRAND MONDE, 1 vol. in-18.....	3 —
CES PETITS MESSIEURS, 1 vol.....	1 —

EN PRÉPARATION

LES PAYS LUMINEUX

Voyage en Orient : Alexandrie, le Caire, la Haute Egypte, l'Isthme de Suez, la Sicile, les Calabres, la Grèce, Athènes, Eleusis, Constantinople, Varna, le Danube, la Serbie, la Hongrie, Pesth, Vienne, 1 vol.

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU

PAR

M^{ME} LOUISE COLET

NOUVELLE ÉDITION COMPLÉTÉE

Sacré par la Révolution, identifié avec elle, avec nous par conséquent, nous ne pouvons dégrader cet homme sans nous dégrader nous-mêmes, sans découronner la France. (MICHELET.)

Souvenez-vous que la seule dédicace qui nous soit venue de l'antiquité, celle d'Eschyle, ne porte que ces mots . AU TEMPS! Eh bien! cette dédicace est la devise de quiconque aime sincèrement et avant tout la gloire. AU TEMPS! Ils auront beau faire; je serai moissonné jeune, bientôt le temps répondra pour moi. (MIRABEAU.)



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL

—
1874

Tous droits réservés.

DC146
M7C25

HENRY MORSE STEPHENS

THE
MORSE
STEPHENS



PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

J'avais vingt ans quand j'écrivis ce livre sur la *Jeunesse de Mirabeau*, dont je publie aujourd'hui une édition nouvelle. En relisant cet ouvrage, qui fut traduit dans plusieurs langues lors de son apparition et que j'avais entièrement oublié, il m'a semblé qu'il pourrait plus que jamais intéresser le public, à cause du sujet et des nombreux documents historiques qu'il renferme.

Mirabeau tout entier, avec ses grandeurs et

866636

ses déchéances, s'explique par sa jeunesse douloureuse, implacablement calomniée et torturée par un père *exécrable*. Cette épithète, que tout écrivain (à moins qu'il n'ait à parler de l'immonde Cenci) (1), hésite à adjoindre au mot sacré de père, n'est que juste et méritée quand il s'agit de qualifier ce marquis de Mirabeau, dit *l'ami des hommes*, mais qui, en réalité, fut l'ennemi inexorable et odieux de sa famille entière, et particulièrement de son fils aîné, qui devait rendre son nom immortel.

Jaloux du génie de ce fils, comme s'il eût pressenti que ce génie précipiterait l'écroulement de tous les préjugés et de tous les despotismes qui étayaient ses propres tyrannies, il eût voulu en étouffer l'éclosion, fût-ce par la mort de son enfant.

La lutte de ces deux esprits figurait le choc

(1) Les romains du Transtévère (où est situé le palais Cenci), appellent encore de nos jours François Cenci, *il padre infame*.

du monde nouveau et du monde ancien qu'allait produire la Révolution française. D'un côté la fougue, la générosité, la passion de la justice et du droit. De l'autre, la colère, l'égoïsme aveugle, la ténacité des privilèges, la violation du sentiment, de l'équité, de la raison et de la nature ; tout l'antique arbitraire invétéré s'autorisant de lois prétendues divines.

Entre ces deux athlètes, pas de trêve possible. Instinctivement, le père détestait le fils, qu'il sentait lui être supérieur, et involontairement le fils jugeait le père indigne du respect auquel celui-ci voulait le contraindre par de barbares persécutions. C'est ce conflit anti-humain, lorsqu'il a lieu entre un père et un fils, que j'osai tenter de peindre dans mon ardeur juvénile. J'y mettrais sans doute aujourd'hui plus de vigueur, mais aussi moins d'émotion, de naïveté et de cette timidité

d'exécution qui me fit suivre pas à pas les documents historiques et les traditions que ma mère avait scrupuleusement recueillies dans toute la Provence et surtout à Aix, où, enfant, elle avait connu Mirabeau. Or, si je ne me trompe, ce sont précisément ces particularités intimes, jointes aux nombreux fragments des lettres de Mirabeau et de sa famille qui font tout l'intérêt de ce livre.

En republiant aujourd'hui cette étude sur une époque peu décrite de la vie de Mirabeau, je me suis efforcée de la compléter par des faits nouveaux et par la citation de lettres du puissant orateur, où éclatent à la fois les souffrances de ce grand cœur méconnu et l'énergie de ce vaste esprit qui médita dans ses longues prisons l'affranchissement de la France et du monde.

Louise COLET.

Paris, décembre 1872.

JEUNESSE DE MIRABEAU

PREMIERE PARTIE

—

JEUNESSE. — MARIAGE

I

Il n'est pas en France un fleuve au lit plus large, aux eaux plus fougueuses, au cours plus indomptable que la Durance, et pourtant la Durance n'est qu'une simple rivière, car elle ne se précipite pas dans la mer : elle se perd dans le Rhône comme une humble tributaire ; elle, si fière, elle devient,

au terme de sa course, une esclave soumise qui n'a pas même pour roi l'Océan.

Les bords de la Durance n'ont point la grâce des rives ombreuses, qu'offrent les rivières plus modestes. Dévastés par le débordement de ses eaux, comme la beauté l'est par les passions, ses rivages sont presque partout sauvages et stériles. En été, quand la crue des eaux a cessé, la Durance semble endormie et glisse mollement au milieu de son vaste lit, qui étale à nu sur ses bords, son fond de cailloux polis et brillants au soleil tels que des pierreries. Alors la rivière est guéable, les enfants se baignent dans ses eaux, et s'exercent à la fronde avec ses pierres arrondies. Mais que l'hiver revienne, ils fuient épouvantés, car la Durance se réveille, rugit et s'élançe à travers la campagne qu'elle ravage.

C'était par une belle soirée de mai : le soleil, qui se couchait, rougissait les flots de la Durance, alors calme et limpide ; et sur sa rive droite se réunissaient les voyageurs que le bac allait transporter à l'autre bord. Nous revenions avec ma mère de faire un voyage dans le Nord, et nous nous retrouvions

avec bonheur près de ces eaux où se reflétait notre ciel provençal, si chaud, si pur, si vivifiant. Tandis que ma mère donnait ses ordres pour le transport de nos bagages, je contemplais, dans une admiration muette et avec une curiosité instinctive, les murs et les tours d'un grand bâtiment qui s'élevait à peu de distance du rivage. C'était un vieux château seigneurial qui ressemblait assez à une forteresse : son aspect imposant était en harmonie avec le paysage sévère qui l'entourait. Mes regards ne pouvaient s'en détacher, et je me prenais à regretter que le château de mon père ne fût pas situé sur ces bords orageux que ma jeune imagination peuplait de tous les fantômes de ses rêves. L'appel fait aux voyageurs vint interrompre ma méditation ; mais tandis que le bac nous menait à l'autre rive, mes yeux se fixèrent de nouveau sur ces murs crénelés qui fuyaient derrière nous, et lorsque débarqués sur le rivage nous étions prêts à remonter en voiture pour continuer notre voyage dans l'intérieur des terres, me tournant vers ma mère à qui je n'avais pas parlé durant notre courte traversée, tant j'étais absorbé dans ma contemplation : « Avant

de nous éloigner, avant de perdre de vue ce rivage que j'aime tant, ne pourrions-nous savoir quel est ce vieux château ? » Ma mère sourit. « Il n'est pas un enfant du Midi qui ne sache son nom, me dit-elle ; car ce nom est celui d'un des plus grands hommes de la France, issu d'une des plus nobles familles provençales : ce château, est le château de Mirabeau. — Mirabeau ! m'écriai-je, celui dont l'éloquence fit éclater la Révolution française ? — Oui, l'homme le plus fort, le plus imposant dans sa vie publique ; le plus tourmenté, le plus esclave, dans sa vie privée. »

Je sortais à peine de l'adolescence ; je ne connaissais de Mirabeau que ce que les abrégés de nos histoires contemporaines en disent dans leurs récits de la Révolution ; je voyais en lui un de ces héros de l'éloquence, qui entraînent tout un peuple par leurs paroles et le poussent aux fières actions. Mirabeau n'était pour moi qu'un grand nom, qu'une grande chose ; tout ce que je savais alors de cet homme c'était sa gloire ; plus tard, ma mère, cédant à mes pressantes questions, suggérées par le souvenir des bords de la Durance qui

ne s'était point effacé, me raconta, avec ce charme de détails et de vérité que gardent toujours les faits observés ou appris aux lieux mêmes où ils se sont passés, la jeunesse si pleine d'obstacles et de malheurs de cette vie qui devait être si éclatante. Dans aucune histoire, dans aucuns mémoires sur Mirabeau, je n'ai retrouvé, comme dans ces récits maternels, la juste appréciation des circonstances qui avaient influé sur cette vie, et qui en avaient été, pour ainsi dire, la préparation. Ces souvenirs ont dicté les pages qui vont suivre.

II

A la fin d'un beau jour du mois de mai, aussi calme, aussi pur que celui où m'était apparu pour la première fois le vieux château de Mirabeau, un soldat à cheval arrivant de Lambesc, bourg situé à peu de distance de la rive gauche de la Durance, vint demander passage pour lui et sa monture sur le bac qui dès lors conduisait les voyageurs et les passants de l'une à l'autre rive. C'était en 1770 : cet homme portait l'uniforme du régiment de Lorraine ; à son habit fripé par l'usage, à sa figure brunie par le soleil, on comprenait qu'il revenait de quelque campagne récente dans le Midi. Son régiment arrivait en effet de la Corse, et ce soldat était porteur d'un message au château de Mirabeau. Quand il eut passé la Durance, il remonta à cheval et gra-

vit les rochers qui conduisent au vieux manoir seigneurial. En arrivant il s'adressa à un domestique qui passait dans la cour intérieure, et lui demanda à parler au bailli de Mirabeau.

« Ah ! vous venez de la part de M. Pierre Buffière, dit le vieux serviteur, après avoir examiné le soldat. Par ma foi, mon brave homme, j'ai bien peur que vous ne repassiez la Durance, vous et votre message ; car monsieur le bailli m'a ordonné de renvoyer tout ce qui pourrait arriver de ce côté-là ; le pauvre enfant le sait bien, ajouta-t-il avec une sorte d'attendrissement. Pourquoi s'obstine-t-il à écrire ?

— Pourquoi ? répondit le militaire, parce qu'après avoir passé plus d'un an hors de France, officiers comme soldats nous avons besoin en y arrivant d'y trouver un gîte dans notre famille, où nous puissions nous reposer des fatigues de la guerre. Oh ! je voudrais bien voir que la pauvre chaumière de mon père me fût fermée ! Ils n'ont donc pas d'entrailles, vos grands seigneurs ?

— Personne n'est meilleur que M. le bailli, reprit le vieux domestique, et je suis sûr qu'il ne résistera

pas à cette lettre si elle est respectueuse comme elle doit l'être. Donnez, je veux tenter son cœur, je veux faire quelque chose pour ce pauvre enfant que j'ai tenu en naissant dans mes bras, et qui est venu au monde, tout comme je vous le dis, avec deux dents et tous ses cheveux ; c'était un vrai démon incarné qui ne céda ni aux corrections ni aux menaces, mais qui devenait bon et affectueux lorsqu'on le prenait par la douceur.

— C'est encore tout de même, répondit le soldat, il est franc et plein de cœur, il n'est pas fier avec nous : c'est l'officier de son corps le plus aimé ; mais allez, ne perdons pas de temps, je suis sûr qu'il est déjà sur la route de Lambesc à attendre mon retour, et il pourrait bien venir jusqu'ici pour avoir plus vite une réponse.

Le vieux serviteur conduisit le soldat à l'office, et se hâta de monter le grand escalier qui menait au premier étage ; il s'arrêta un instant auprès de la porte de la vaste galerie qui servait de bibliothèque ; il paraissait hésiter à la franchir, puis, comme si une pensée soudaine l'avait décidé, il l'ouvrit avec résolution et se dirigea d'un pas

ferme vers une des fenêtres de la galerie, auprès de laquelle deux hommes lisaient. Le plus jeune, qui paraissait à peine avoir cinquante ans, était d'une beauté remarquable : grand, bien fait, d'une tournure élégante et noble ; il avait les traits réguliers, un visage ouvert, plein de charme, où éclataient la plus vive intelligence et la plus loyale franchise ; son œil était brillant et limpide comme celui d'un jeune homme de vingt ans ; son regard, fier et direct, pouvait intimider, mais le sourire de sa bouche pleine de bienveillance et de bonté tempérerait cette impression. Sa chevelure, légèrement poudrée, entourait avec grâce son front vaste et élevé ; nouée derrière la tête par un large ruban, comme c'était la mode alors, elle se jouait en boucles sur un habit de velours. L'autre lecteur était un vieillard revêtu des habits ecclésiastiques ; il avait une figure vénérable qui portait à la fois l'empreinte de ses sentiments religieux et de ses habitudes studieuses ; il paraissait profondément absorbé dans sa lecture, et il ne leva pas la tête lorsque le domestique s'approcha, bien que celui-ci se fût dirigé vers lui et eût essayé

d'éveiller son attention en répétant plusieurs fois à voix basse : « Monsieur le chapelain. » Mais l'autre lecteur avait aperçu le vieux serviteur et lui dit en souriant : « Que nous veux-tu, Garcin, et quels sont donc les péchés que tu as ainsi à confesser tout bas à monsieur l'abbé ?

— C'est bien en effet un péché dont je m'accuse, monsieur le bailli, répondit Garcin avec une sorte de finesse pleine de bonhomie, et il continuait à parler à voix basse au vieux chapelain dont il était enfin parvenu à se faire écouter, et à qui il glissait à la dérobée la lettre que le soldat venait de lui remettre.

« Et monsieur l'abbé te trouve-t-il digne de l'absolution ? continua le bailli en se levant. Allons, voyons, quel est ce méfait ? Je dois aussi en être instruit, car si le chapelain exerce ici la justice divine, moi je suis le représentant d'une autre justice ; et il s'approcha des interlocuteurs.

« Monsieur le bailli, dit l'abbé Castagny, chapelain depuis longues années au château de Mirabeau, ce vieux serviteur veut vous demander une grâce pour prix de ses longs et loyaux services, et je viens

presque de m'engager en votre nom, que vous ne la lui refuseriez pas.

— Accordée ! s'écria le bailli avec élan, car vous avez, monsieur l'abbé, une sagesse chrétienne à laquelle toute ma sagesse mondaine est heureuse de céder. Voyons, mon cher Castagny, qu'avez-vous promis pour moi ?

— J'ai promis à Garcin, le vieux serviteur de votre famille, et j'espère que vous ne démentirez pas ma parole, dit le bon prêtre avec un accent attendri ; j'ai promis que vous recevriez ce soir au château M. Pierre Buffière.

— Mais, reprit le bailli d'un air contraint, vous savez quels sont les ordres de mon frère ; vous savez que je ne suis ici que son représentant ; il est mon chef, je ne dois rien faire contre sa volonté, et son ordre exprès est que M. Pierre Buffière ne paraisse pas ici.

— Hélas ! dit le prêtre, il ne verra donc jamais ce château dont il devait porter le nom. Qui m'aurait dit, lorsque j'ai baptisé moi-même cet héritier de votre race, qu'il serait contraint à échanger votre grand nom contre celui de Pierre Buffière, et qu'il

viendrait jusqu'à la porte de la demeure de ses pères pour en être repoussé comme un étranger ! Si c'est là la justice du monde, monsieur le bailli, en vérité je vous le dis, ce n'est pas là la justice divine. Mais avant d'être inexorable, continua-t-il, lisez du moins ceci ; ces paroles auront peut-être plus de puissance que les miennes pour vous toucher. » Et il lui tendit la lettre que Garcin venait d'apporter. Le bailli tout ému la prit et la lut, et en lisant les larmes venues de son noble cœur, et qu'il ne pouvait étouffer, jaillirent sur ses joues.

« Nous triomphons ! s'écria Garcin plein de joie. Allons, mon bon maître, vos larmes ont dit oui. Oh ! ne retirez pas votre consentement. » Et le vieux prêtre joignit ses instances à celles du vieux serviteur.

« Eh bien ! qu'il vienne, dit le bailli, qu'il vienne dès ce soir et qu'il soit reçu à bras ouverts, comme l'enfant prodigue de l'Écriture ; peut-être trop de rigueurs l'ont égaré, tâchons de le ramener au bien par notre amour. Êtes-vous content, Castagny ? » Le vieux chapelain embrassa le bailli ; quant à Garcin, à peine ces mots : *Eh bien ! qu'il*

vienne, avaient-ils été prononcés par le bailli, qu'il s'était élancé pour aller porter cette réponse au soldat; et celui-ci se hâta de repasser la Durance et de reprendre la route de Lambesc.

I

Restés seuls, l'abbé et le bailli causèrent longtemps et amicalement ensemble. « Mon vieil ami, disait le bailli de Mirabeau, c'est la première fois, depuis que je suis né, que je manque au respect et à l'obéissance que je dois à la volonté de mon frère aîné, et pourtant je ne m'en repens point; votre cœur d'accord avec le mien me rassure. »

Pour bien comprendre les scrupules du bailli et l'hésitation qu'il avait mise à désobéir à son frère, même pour suivre la voix de sa justice et de sa bonté, il faut se souvenir du respect presque filial qu'avaient alors les cadets de noble maison pour leur frère aîné, représentant de leur race; c'était le père qui se continuait en lui, et quels que fussent jamais les torts et les erreurs de ce chef respecté, les jeunes frères, tout en se réservant le droit de conseils, n'en

obéissaient pas moins à l'autorité du droit d'aïnesse. C'est ainsi que le bailli de Mirabeau, malgré son caractère ferme et élevé, malgré son cœur juste et son esprit indépendant, subissait sans révolte l'inflexible autorité de son frère le marquis, bien que celui-ci ne fût son aîné que de deux ans; et cette soumission qui était alors regardée comme un devoir, n'étouffait pas la noblesse de ses idées, comme on pourrait le croire dans nos jours d'indépendance illimitée. Le bailli de Mirabeau était à la fois fier et dévoué; il s'était formé dans la rude école de la guerre à cette franchise chevaleresque et à cette dépendance disciplinée. C'était une noble nature, un grand cœur, qu'une éducation forte avait encore agrandi. Dès l'âge de douze ans, entré dans le corps des galères, comme garde de l'étendard, il fit sur mer une rude campagne d'hiver; il servit ainsi durant plusieurs années, et se distingua en divers combats navals où il fut blessé; plus tard il devint gouverneur de la Guadeloupe, puis assista au siège de Mahon où son courage faillit lui coûter la vie. Chevalier de Malte, un des plus braves et des plus renommés de son ordre, aucun grand fait

d'armes de son siècle ne se passa sans qu'il y prit une part honorable; et dans le cours d'une jeunesse si bien remplie par l'action, il trouva encore le temps de se former aux nobles et grandes manières, de cultiver son esprit, d'apprendre les langues anciennes, et de savoir écrire la sienne avec une puissance et une originalité qui rappellent le style de Saint-Simon. Dans ses campagnes sur mer il emportait toujours quelque livre préféré, chers compagnons de ses fatigues, noble délassement dans ses heures de loisir. Au siège de Mahon, quand il fut grièvement blessé, on trouva sur lui un Virgile, qui avait été traversé par la balle qui le frappa. Une seule fois il parut à la Cour dans sa jeunesse; sa bonne grâce et son esprit attirèrent l'attention de madame de Pompadour; mais il la dépitait aussitôt par sa froideur et sa dignité. Il était fait pour servir dans l'armée française et non pour devenir le courtisan d'une favorite. Dans les intervalles de ses campagnes et de ses voyages à Malte, il venait se reposer dans ce château de Mirabeau, que son frère avait abandonné pour aller à Paris essayer de réaliser ses

utopies politiques et ses essais sur la culture des terres; et tandis que le chef de la famille, celui qui devait la perpétuer, délapidait la fortune de ses pères, par son incurie et ses folles et vaniteuses entreprises, lui la faisait renaître, avec ses propres économies. Il avait fondé dans le château de Mirabeau une vaste bibliothèque, qu'il augmentait chaque année. Chevalier de Malte, voué par son ordre au célibat, il avait trouvé une sorte d'orgueil et de compensation à embellir pour le fils de son frère aîné, le domaine de ses ancêtres.

Tel était ce noble bailli de Mirabeau, le type le plus rare, le représentant le plus élevé de ces gentilshommes dont il ne reste aucun vestige. Homme de mœurs pures et d'irréprochable probité dans un siècle d'universelle corruption, guerrier plein de bravoure, modèle de grâce et d'esprit, âme forte et tendre, dévoué au culte de sa famille, digne de la continuer, bien supérieur à ce frère qui en était le chef et qu'il aimait avec la plus touchante tendresse et un respect presque filial. Pourquoi un pareil homme n'a-t-il pas été le père de Mirabeau? Pourquoi

cette nature indomptable et que l'amour seul pouvait soumettre, n'a-t-elle pas été guidée par ce fier chevalier de Malte, qui n'aurait pas tenté d'étouffer sa fougue, mais en aurait dirigé les élans ; qui n'eût pas essayé de l'arracher au vice par le malheur, mais l'en eût détourné par son propre exemple ? Si Mirabeau avait eu un pareil père, Mirabeau aurait été entièrement grand. Mais, hélas ! l'heureuse influence du bailli n'avait pu se faire sentir à sa jeunesse orageuse. Mirabeau avait vingt-et-un ans, et par l'ordre inflexible de son père, l'oncle et le neveu, qui s'aimaient instinctivement, ne s'étaient jamais vus ; et pourtant, malgré le portrait odieux que le marquis lui en avait fait, cet enfant, qui devait être appelé à représenter sa race, était pour le bailli un objet de constante sollicitude. Il allait le connaître enfin, il allait juger par lui-même de la vérité, et savoir s'il devait garder ou rejeter cette affection paternelle qu'il ressentait involontairement pour lui. Préoccupé par l'attente d'une entrevue qui lui paraissait solennelle, le bailli de Mirabeau resta quelques instants plongé dans ses réflexions, puis, comme s'il s'était éveillé à la voix

du bon abbé Castagny, qui lui répétait : « Vous verrez, monsieur le bailli, qu'il ne sera pas aussi mauvais qu'on nous l'a fait. — Allons, allons, s'écria-t-il, préparons tout pour le recevoir comme l'héritier de nos pères, afin qu'il sente mieux qu'il doit devenir un homme de bien pour n'être pas indigne de notre nom. » Et pendant que le vieux chapelain allait tout joyeux donnant des ordres pour que le château prît un air de fête, le bailli se revêtit de son grand costume de l'ordre de Malte.

IV

Tandis que les vieux murs du château de Mirabeau s'éclairaient et s'animaient pour faire accueil à ce nouvel hôte, le soldat porteur du message verbal que Garcin lui avait transmis, lançait au trot son cheval sur la route de Lambesc. Mais à peine avait-il fait une demi-lieue, qu'il vit venir en face de lui un cavalier qu'il crut reconnaître, et bientôt il n'eut plus aucun doute.

« Quoi ! c'est vous ? M. Buffière, s'écria-t-il, oh ! je l'avais bien deviné, vous n'avez pas eu la patience de m'attendre.

— Non, je l'avoue, l'inquiétude me dévorait ; mais voyons, mon ami, quelle nouvelle m'apportes-tu, bonne ou mauvaise ?

— Excellente, mon officier ; on vous attend et l'on pleure de joie à la pensée de vous revoir, s'il

faut en croire un vieux serviteur qui vous a vu naître et qui pleurait lui-même en me répétant : « Qu'il vienne, qu'il vienne, ce brave enfant ! »

— Ce bon Garcin !... Tiens, mon ami, voici pour toi, et maintenant adieu, j'ai hâte d'arriver. »

Et après avoir mis un louis dans la main du soldat, il piqua des deux et prit au galop la route du château de Mirabeau. L'impatience de son âme semblait animer son cheval ; l'épaisse chevelure du cavalier, dépoudrée et défrisée par le vent, ondulait autour de son cou comme une crinière de lion ; sa tête avait un caractère sauvage plein de grandeur et de force ; tous ses traits, grossis et déformés par la petite vérole, laissaient à peine deviner leur beauté primitive ; son sourcil arqué et dont les poils étaient hérissés, donnait de la dureté à sa physionomie : ses yeux seuls, brillants, expressifs, très-doux et très-ardents à la fois, avaient un charme irrésistible qui contrastait avec la laideur de son visage et la tempérant souvent jusqu'à la faire oublier. Qu'une pensée grande et généreuse traversât son âme, qu'un noble orgueil l'inspirât, qu'un bonheur imprévu la fit tressaillir soudain, ses yeux

reflétaient ses sentiments et répandaient sur tous ses traits une expression qui les embellissait. Cette tête bizarre était portée par un cou ample, suivi de larges et fortes épaules ; la taille était sans élégance, la tournure sans distinction ; mais tout, dans les allures du corps, annonçait l'homme d'action ; comme dans la tête, le front, les yeux, l'immense développement du crâne : tout révélait l'homme de pensée. Tel était à vingt ans Mirabeau ; car dans ce Pierre Buffière, simple officier au régiment de Lorraine, dans cet enfant prodigue demandant l'hospitalité au château de ses pères, on a reconnu le futur orateur de l'Assemblée constituante. Fils de cet utopiste, surnommé *l'ami des hommes*, qui, dans sa vie privée, opposait à ses bienfaisantes théories pour l'humanité une dureté inflexible pour les siens, Mirabeau avait surtout été l'objet de la sévérité, nous dirions presque de la haine paternelle. Sa naissance avait d'abord flatté l'orgueil de son père : il continuait sa race, il était l'héritier de son grand nom ; mais bientôt ces sentiments, qui ne venaient pas du cœur, firent place à une sorte d'aversion instinctive que le père ressentit pour son

propre fils. Enfant, la petite vérole avait défiguré son visage, et ce malheur, au lieu d'émouvoir la sensibilité de son père, sembla éveiller l'antipathie qu'il voua pour toujours à son fils. Dès lors, dans ses lettres à son frère le bailli de Mirabeau, confident et pacificateur de cette âme acerbe, violente, éternellement irritée, dès lors, cet enfant n'était pour son père qu'un *Néron en germe*, un monstre dont la laideur morale surpassait la laideur physique, et tout cela à cinq ans, tandis que cette vive intelligence qui s'éveillait à peine, inspirait à tous l'étonnement, presque l'admiration; seul, le marquis de Mirabeau ne voyait dans l'âme de son fils que les symptômes d'une incurable perversité. Prévoir ainsi le mal, s'obstiner à y croire, n'est-ce pas, pour ainsi dire, le suggérer?

L'éducation de Mirabeau fut dure; si son intelligence avait été moins ardente, elle se serait éteinte sous le joug paternel; et si son âme avait été moins fortement trempée, on l'aurait à jamais courbée sous le poids des humiliations qu'on lui faisait subir. Les tyrannies qui accablèrent son enfance n'étouffèrent point ses facultés, mais poussèrent à

l'extrême, la fougue de sa nature, source à la fois de sa grandeur et de ses égarements. Mirabeau était impétueux, l'obstacle le rendit violent; il avait le courage de l'esprit; humilié, il en eut l'audace. Il portait en lui les éléments de toutes les passions orageuses; mais la sensibilité de son cœur en tempérerait les bouillonnements : cette sensibilité fut méconnue, raillée, niée même par celui qui devait la développer avec amour, comme le seul préservatif de sa jeunesse véhémence, et dès lors tous les emportements envahirent cette âme aux bons instincts de laquelle on s'était refusé de croire.

Malgré ses luttes de chaque jour contre les rigueurs paternelles, son intelligence grandissait et embrassait avidement toutes les connaissances humaines. L'esprit systématique du marquis, qui joignait à un mérite réel des prétentions fort contestables en philosophie, ne pouvait comprendre l'heureuse facilité de ce hardi penseur, qui pénétrait en se jouant et embrassait avec toute l'audace du génie les sciences les plus abstraites. Ce fils était, en face des prétentions littéraires du père, une sorte de rivalité menaçante, qui grandissait chaque jour,

dont ce dernier eût voulu douter, mais qu'il était forcé de reconnaître. De là une jalousie bizarre, qu'il éprouvait comme à son insu, et qui l'irritait contre un enfant qui aurait dû être son orgueil.

A quinze ans, pour enchaîner ce qu'il appelait une audace indomptable, une intelligence sans frein, le marquis de Mirabeau enferme son fils dans une sorte de maison de correction. Là, pour l'humilier plus encore, il le fait inscrire sous le nom de Pierre Buffière ; il déshérite de son nom ce fils qu'il a déshérité de sa tendresse ; mais l'enfant, malgré sa fougue, parvient à se faire aimer du prêtre (1) qui dirige cet établissement, et dans cette sévère institution qui fut presque sa première prison, il trouve encore le moyen d'élever et d'étendre ses facultés. A dix-sept ans, Mirabeau fut incorporé, toujours sous le nom humiliant de Pierre Buffière, dans le régiment du marquis de Lambert. Un jour, entraîné par quelques officiers de son corps, il perd au jeu quarante louis ; le marquis l'apprend, et sa colère ne connaît plus de bornes ; il médite les châtimens

(1) Il se nommait l'abbé Choquart.

les plus sévères; et finit par obtenir que son fils sera conduit prisonnier à l'île de Ré (1). Ce fut le premier degré de cette échelle de malheurs qu'il devait parcourir. Enfin une expédition en Corse se prépare ; c'est un exil rigoureux qui vaut bien la prison, c'est une occasion favorable pour le marquis de se défaire de son fils. Il l'incorpore à la légion de Lorraine ; et Mirabeau, maudit par son père, quitte la France à vingt ans, sans avoir revu sa famille où, le jour même de son départ, une fête se préparait. Le marquis mariait alors une de ses filles, mais le frère ne put embrasser la sœur; il partit comme un paria dont on désirait l'absence et presque la mort. Une seule voix s'éleva pour blâmer la cruelle sévérité du marquis : ce fut celle de son frère, cet admirable bailli de Mirabeau que nous avons fait connaître en commençant ce récit. Il n'avait jamais vu cet enfant, mais son cœur lui disait que pour dominer ce caractère plein d'aspérités, une direction plus tendre et plus éclairée eût été

(1) Dans la même citadelle où est aujourd'hui détenu Henri Rochefort, ce fils hardi de Paul Courier. (Note écrite en 1872.)

nécessaire. Malgré le respect inviolable qu'il portait à son frère, il lui exprima sincèrement son avis, et lui donna, à l'endroit de son fils, des conseils pleins de clémence et de mansuétude. Mais que pouvait cette douce et lointaine influence contre l'influence plus directe, plus puissante et d'une tout autre nature qui dirigeait le marquis? Ce père si inexorable pour les erreurs de son fils, ce moraliste si rigide, avait introduit au sein de sa famille une femme qu'il aimait et qu'il voulait faire respecter par ses enfants. Le scandale amena la discorde ; cette femme devint le mauvais génie qui poussait le père contre le fils, et qui étouffait la voix conciliatrice du bailli lorsqu'elle s'élevait pour défendre son neveu. Toujours repoussé dans ses conseils, toujours contredit dans la sagesse de ses réflexions, bientôt le bailli cessa d'intercéder pour cet enfant qu'il aimait, et dont il eût voulu adoucir le sort ; on s'obstinait à le lui représenter comme une nature monstrueuse, et il finit presque par ajouter foi, malgré les doutes qui l'avaient longtemps combattu, à ce jugement qu'il n'avait pu rectifier. Et maintenant qu'il allait connaître enfin l'enfant abandonné et

le juger par lui-même, une sorte de lutte douloureuse s'établissait dans son cœur entre sa bienveillance naturelle et l'opinion sévère que son frère lui avait imposée.

Quant à Mirabeau, heureux de voir enfin cet oncle si bon, le seul de ses parents qui eût été compatissant pour lui, heureux de retrouver cet excellent abbé Castagny, qui avait adouci les rigueurs qui entourèrent son enfance, et ce vieux serviteur, Garcin, qui lui avait donné tant de soins ; heureux enfin de saluer, non plus un proscrit, mais comme un fils pardonné, le château de ses pères ; oubliant ses années de malheurs et de servitude, il ouvrait son âme à toutes les espérances de l'avenir, et quand il franchit le seuil de cette porte qui pour la première fois s'ouvrait pour lui, il crut entrer dans une vie nouvelle, et le passé disparut.

V

A peine donna-t-il le temps à Garcin d'annoncer son arrivée au bailli de Mirabeau, qui l'attendait avec son chapelain dans la grande salle du château ; d'un bond il s'élança dans les bras de son oncle, puis dans ceux du vieux prêtre, et ces trois hommes confondirent de nobles et douces larmes.

« Gabriel, mon cher Gabriel, est-ce bien toi ? oh ! que je t'appelle enfin de ton vrai nom ! s'écriait Castagny.

— Mon fils, s'écriait le bailli, sais-tu bien que je t'aimais avant de te connaître ? malgré tes torts, je t'aimais ; ne trompe pas mon affection pour toi, je désarmerai la colère de ton père.

— Hélas ! que mon père daigne me juger sans prévention ! Je sais qu'il me croit le cœur mauvais ; mais qu'il me mette à l'épreuve (1). »

(1) Paroles de Mirabeau.

Il avoua ses erreurs passées ; ils convinrent ensemble des résolutions à prendre pour l'avenir afin de reconquérir la tendresse de son père. Le bailli, en le voyant, ne comprenait pas qu'il l'eût jamais perdue. « *Cet enfant m'ouvre la poitrine, écrivait-il au marquis ; que de droiture de cœur, d'élevation d'âme, de force de génie !* »

Et le bon abbé Castagny renchérissait sur ces éloges et pleurait de joie en regardant ce Gabriel qu'il avait tenu tout petit dans ses bras.

Gabriel passa trois mois au château de Mirabeau ; ce furent les plus heureux jours de sa vie, les seuls heureux peut-être. Il était traité par son oncle en ami et non en criminel ; son âme, naturellement fière et indépendante, se trouvait à l'aise auprès de cet esprit chevaleresque qui comprenait tous ses instincts généreux ; il pouvait lui confier ses pensées les plus hardies, ses désirs les plus exaltés : l'oncle tempérant les élans de cette âme indomptée, mais ne cherchait jamais à la convaincre par l'humiliation et le mépris.

Chaque jour il écrivait à son frère pour le disposer à revoir son fils et à l'accueillir avec amour ; il

songeait avec douleur au moment où il lui faudrait quitter son cher Gabriel ; mais il sentait que pour lui assurer un heureux avenir, il devait hâter sa réunion avec son père. Le bailli de Mirabeau avait bien vite compris cette nature ardente, que l'injure enflammait et que l'affection apaisait. Il n'espérait pas ramener le marquis à un système de conciliation, et il essaya de persuader à son neveu d'obtenir par une inaltérable soumission sinon la tendresse de son père, du moins le sentiment d'équité avec lequel il méritait d'être jugé. « Pars, lui dit-il, mais compte sur moi toujours et reviens aussitôt que tu auras fait, avec ton père, la paix que j'ai préparée ; il y a en Provence plus d'une riche héritière qui serait fière de t'avoir pour mari ; je songe à toi, Gabriel, reviens pardonné, et ta vie s'arrangera. »

Quand ce jeune homme à l'esprit si brillant, au cœur si expansif, eut quitté le château de Mirabeau, ces vieux murs semblèrent redevenus plus froids, plus silencieux et plus sombres. L'abbé et le bailli s'entretenaient ensemble de tous les souvenirs qu'il leur avait laissés. Parfois dans leurs promenades à travers champs, ils arrêtaient les paysans pour

leur parler du jeune comte de Mirabeau, et ils étaient heureux d'entendre son éloge sortir de ces bouches naïves. « Il est bien vif, disaient ces bonnes gens dans l'idiome provençal, mais il n'a pas d'orgueil, il est avec nous comme un ami. » C'est ainsi qu'il s'était fait aimer ; tous le pleurèrent à son départ, et le vieux Garcin ne voulut point s'en séparer. « Je veux le suivre là-bas, je veux dire à M. le marquis combien nous l'aimions ici, pour qu'il comprenne enfin qu'il doit être un vrai père pour lui. » Et le bon serviteur, comme pour défendre Mirabeau sous l'égide de sa vieillesse et de sa longue affection, l'accompagna chez son père.

Il n'y retrouva pas les douceurs de l'intimité qu'il venait de laisser au château de Mirabeau ; mais du moins les jours d'orages de sa jeunesse si tourmentée ne se renouvelèrent pas. Le lion se fit agneau ; cédant aux conseils du bailli qui avait autant de finesse d'esprit que de droiture de cœur, il flatta les systèmes de son père ; il lut *les Ephémérides* et *les Economiques* (1) ; il parut en adopter les idées,

(1) Ouvrages du marquis de Mirabeau.

et se prêta à l'exécution des théories agricoles que contenaient ces lourds et laborieux *essais*. Le marquis, enchanté d'avoir soumis cet esprit hardi, devint moins dur, moins irrité, et pensa qu'il pourrait faire quelque chose de son fils. Cette vie de contrainte et d'ennuis pesait à Mirabeau, qui brûlait de s'en retourner auprès de son oncle ; il voyait bien que son père ne cherchait qu'à étouffer ses facultés et à entraver sa carrière ; le ministre venait de lui offrir un régiment, son père l'avait refusé pour lui. Que faire ? Comment secouer ce joug sans le rompre, sans réveiller la colère paternelle ? Conseillé par son oncle, il persuada au marquis que ses systèmes ruraux appliqués à l'exploitation des terres qu'il possédait en Provence, pouvaient avoir les plus prompts et les plus heureux résultats, et le marquis, flatté, délégua son fils comme un missionnaire appelé à répandre dans le Midi ses doctrines d'économiste et à les faire prospérer.

L'oncle et le neveu furent également heureux de se revoir ; l'un recouvrait une distraction animée pour ses jours solitaires, l'autre un peu de cette liberté de penser et d'agir si nécessaire à sa nature.

C'est en se retrouvant libre sur les bords sauvages de la Durance, auprès d'un parent qu'il aimait, que le jeune Mirabeau comprit pour la première fois tout le bonheur de l'indépendance. Sans suivre scrupuleusement les systèmes de son père, il fit prospérer les terres du château, et bientôt il en augmenta les revenus ; le bailli était heureux de voir cet esprit longtemps indompté, se plier avec courage aux devoirs souvent fastidieux d'un gentilhomme de campagne. Ce noviciat d'une conduite sage et régulière avait duré plus d'un an. Le bailli, voulant assurer une destinée honorable et calme à cet enfant qu'il avait rendu à sa famille, songea dès lors à le marier.

VI

Quoiqu'il n'eût fait que passer à Aix, capitale de la Provence, Mirabeau avait laissé dans cette ville une réputation d'esprit et d'intrépidité aventureuse qui avait éveillé l'attention de bien des femmes ; et lorsque le bruit se répandit que ce jeune comte de Mirabeau, si aimable et si entreprenant, allait venir demeurer quelques mois à Aix chez sa parente, la vieille comtesse de Limaye, cette nouvelle excita la plus vive curiosité dans une société caquetteuse et désœuvrée. Bientôt la vieille comtesse, confidente disait-elle de tous les projets de son jeune parent, annonça qu'il songeait à se marier. Cette résolution lui fit perdre beaucoup de l'estime et de l'attention des femmes coquettes et faciles. Mais elle lui attira en revanche plus d'un rêve secret de jeune fille.

La comtesse de Limaye explorait pour lui la liste

des plus riches héritières ; c'était une femme habile et très-versée dans l'art des négociations matrimoniales : la passion de sa vieillesse était de marier ses parents et ses amis. Après l'attente d'une semaine, où elle répétait chaque jour à Mirabeau : Je m'occupe de vous, elle lui dit un soir : « J'ai votre affaire, mettez-vous sous les armes , préparez tous vos moyens de séduction, soyez le mieux possible. Par l'esprit vous l'emporterez sur tous, j'en suis bien sûre, mais vous avez pour la grâce, la tournure et les dehors charmants de dangereux rivaux ; c'est d'abord le comte de Valbelle, si beau et si jeune encore malgré ses quarante ans, et le marquis de Grammont, et le vicomte de Chabillant, et le marquis d'Albertas, enfin la plus fine fleur de la noblesse provençale.

— Et quelle est donc la divinité qui attire tous ces adorateurs ?

— La petite Émilie de Marignane, la plus riche héritière du comté. Je vous présente dans deux heures, mon cher Mirabeau, et je compte sur votre esprit pour désespérer tous vos concurrents et pour séduire la jeune fille.

— Mais ce masque va l'épouvanter, dit Mirabeau en se regardant dans une glace, et en souriant tristement.

— Bah ! c'est rarement un visage qui tourne la tête aux femmes ; d'ailleurs, celle d'Émilie est déjà à moitié tournée pour vous, je lui ai parlé de vos malheurs, de votre jeunesse aventureuse ; vous êtes pour ce jeune esprit une sorte de chevalier errant qu'elle serait glorieuse de fixer. Allons, soyez irrésistible ce soir, et la victoire est à nous.

— Grâce à vous, mon habile général, » dit Mirabeau en baisant galamment la main de sa vieille parente ; et il la quitta pour aller faire sa toilette ; il revint à huit heures. « Vous êtes adorable, s'écria la comtesse ; allons, j'augure bien de vous. Mais partons ; car nous sommes attendus. » Et montant dans leurs chaises à porteurs, ils se firent conduire à l'hôtel de la marquise de Maliverni.

Le marquis de Marignane, séparé d'avec sa femme et menant une vie fort dissipée, avait confié sa fille unique, Émilie de Marignane, à son aïeule la marquise de Maliverni. C'était une vieille femme avare, très-humoriste, et auprès de laquelle la jeune hé-

ritière passait de tristes jours. Désirant vivement sortir d'une vie qui ressemblait assez à la vie du cloître, Émilie était heureuse d'apprendre les nombreuses propositions de mariage qu'on faisait pour elle à sa grand'mère ; elle espérait que parmi ces gentilshommes, l'élite de la noblesse, qui la recherchaient, il s'en trouverait un qui obtiendrait enfin l'assentiment de sa famille, et qui lui donnerait dans le monde une position brillante, en rapport avec sa fortune, ses goûts et son caractère. C'était une jeune fille de dix-huit ans, d'une figure assez vulgaire ; elle avait le teint presque aussi brun qu'une mauresse ; ses yeux noirs étaient expressifs, et ses cheveux fort beaux ; sa bouche avait un joli sourire qui empêchait qu'on ne prît garde à ses dents, qui n'étaient pas belles. L'ensemble de son visage n'avait rien de séduisant, et pourtant il plaisait par une expression enjouée, qui annonçait un heureux caractère. La taille d'Émilie était petite, mais assez bien faite, quoique l'habitude qu'elle avait prise de se tenir de côté lui eût donné une légère déviation. Comme on peut en juger d'après ce portrait fidèle, c'était une personne fort ordi-

naire, et l'éducation mal dirigée qu'elle avait reçue avait laissé dans son esprit plus d'irrégularité encore que dans sa beauté. Son instruction était nulle; aucune étude sérieuse n'avait développé son intelligence; elle avait une certaine imagination, qui s'exerçait fort spirituellement sur les petites choses, mais qui manquait de souffle et de force pour s'élever jusqu'aux grandes. Son esprit était vif, pétillant, assez heureusement doué pour briller dans les conversations frivoles, mais sans portée réelle, et ne prenant rien au sérieux, pas même le devoir. Elle avait cette douceur banale et cette bienveillance passive, qu'on est convenu d'appeler la bonté, mais elle ne connut jamais cette sensibilité courageuse et active, qui prend sa source dans le cœur, et qui nourrit les profondes affections. Indécise, égoïste et vaine, d'une nature paresseuse, sans passion pour le bien comme sans ardeur pour le mal, elle était née pour ne ressentir et pour n'inspirer que des sentiments superficiels. Mais le monde léger, au milieu duquel elle était destinée à vivre, ne la jugeait pas ainsi. Elle avait appris facilement tout ce que l'on enseignait alors de musique aux

jeunes personnes de grandes familles ; elle accompagnait au clavecin les romances qu'elle chantait d'une voix naturellement très-belle, et ce talent, joint aux frivolités de son esprit, lui avait donné la réputation d'une personne fort agréable. N'oublions pas d'ailleurs qu'elle avait la perspective d'un million de fortune.

Madame de Limaye connaissant le grand désir qu'avait mademoiselle de Marignane de se marier le plus tôt possible, trouva le moyen, en négociatrice habile, de lui parler sans témoins de Mirabeau ; elle le lui présenta comme l'homme qui lui convenait le mieux pour lui donner une grande position dans le monde. D'ailleurs la réputation d'esprit et même de génie de Mirabeau flattait singulièrement la vanité de la jeune héritière ; elle pensait qu'être choisie par un tel homme, c'était être reconnue une femme supérieure, et cette illusion de son amour-propre lui faisait oublier une illusion plus vraie et plus tendre, celle d'un premier amour. Mademoiselle de Marignane avait aimé, aimé autant que sa nature en était susceptible. Parmi le petit nombre de personnes qu'elle voyait chez son

âïeule, un de ses cousins, le jeune chevalier de Gassaud avait fait sur son cœur une certaine impression. C'était un beau cavalier, suffisamment spirituel pour elle, soumis à ses moindres caprices, l'aimant d'un premier amour, et comme on aime à dix-huit ans quand on a du cœur; il voyait d'ailleurs dans le mariage une sauvegarde contre les vœux qu'on voulait lui faire prononcer à Malte; il s'efforçait de plaire à mademoiselle de Marignane, et avait quelque espérance d'obtenir sa main; elle avait reçu de lui de tendres aveux, auxquels elle répondit; pendant plusieurs mois ils entretinrent ensemble une correspondance fort passionnée. Mais le chevalier de Gassaud se vit forcé de partir pour Malte, et l'amour d'Émilie ne tint pas contre cette absence; comme elle avait manqué de courage pour combattre ce premier sentiment, elle manqua d'énergie pour lui rester fidèle. Tout le monde ignorait cette liaison passagère, excepté une vieille gouvernante, nommée Mignon, qui avait été la confidente et la messagère de mademoiselle de Marignane.

Ce soir-là Émilie avait entièrement perdu le souvenir de son beau cousin; toute préoccupée de l'en-

trevue qu'elle allait avoir avec Mirabeau, elle donna les plus grands soins à sa toilette; son visage était expressif et piquant, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; elle était presque jolie. La vieille Mignon s'étonnait de ce désir de plaire qu'elle n'avait pas remarqué dans Émilie depuis l'absence du chevalier de Gassaud.

« Que se prépare-t-il donc ce soir pour vous parer ainsi, lui dit-elle, va-t-il revenir, mademoiselle? avez-vous reçu quelque nouvelle de Malte?

— Eh non! Mignon, tu le sais bien, mon père ne veut pas entendre parler de lui, et de toutes parts l'on me presse de me marier; ce soir plusieurs prétendants doivent m'être présentés, et c'est par ordre de ma grand'mère que je m'habille pour descendre au salon.

— Et cet ordre ne paraît pas vous déplaire beaucoup. Pauvre chevalier, déjà oublié! jeune cœur, cœur changeant. »

Mais Émilie ne parut pas entendre ces paroles. Elle jeta un dernier coup d'œil sur son miroir, prit un éventail et descendit au salon.

VII

La marquise de Maliverni avait consenti depuis quelque temps à recevoir chez elle les jeunes gens qui recherchaient en mariage sa petite-fille. Elle trouvait une sorte de plaisir à se voir elle-même entourée par ces brillants gentilshommes de soins et d'attentions obséquieuses dont elle devinait le but, mais qu'elle excitait néanmoins avec une malice railleuse, qui était une sorte de distraction pour sa vieillesse. Les plus assidus faisaient le soir sa partie de reversis, apportaient du sucre et des bonbons à son carlin, et écoutaient avec une inaltérable patience, les vieilles histoires qu'elle aimait à conter sur son jeune temps. Dans son salon aux tentures gothiques, aux meubles délabrés, à peine éclairé par une vieille lampe, et chauffé en hiver d'un feu parcimonieux, elle était une souveraine

acariâtre qui tourmentait à plaisir tous ces avides épouseurs, sans toutefois les décourager assez pour leur rendre leur liberté.

Mirabeau avait appris de la comtesse de Limaye que l'aïeule d'Émilie⁷ était le cerbère qu'il fallait subjuguier avant d'arriver jusqu'à la jeune fille; aussi, lorsqu'il entra dans le salon, son premier sourire et son premier salut furent-ils pour la vieille marquise. Il parut à peine remarquer Émilie, qui était à son clavecin, essayant une romance nouvelle. Bientôt elle se leva, vint dire quelques mots à la comtesse de Limaye; Mirabeau lui jeta un regard scrutateur, et, d'un signe, il fit comprendre à sa vieille parente qu'il la trouvait assez bien pour en faire sa femme. Il ne parla point de ses projets de mariage, moins encore de ses desseins directs; mais il causa beaucoup sur ses voyages, et sur ses malheurs; il fut vif, entraînant, il fanatisa la vieille marquise qu'il flatta très-habilement dans toutes ses opinions, tout en affectant une franchise charmante et une indépendance d'idées très-hardie; ses rivaux arrivèrent, mais que pouvaient-ils auprès de cet esprit irrésistible qui

n'avait pas d'égal? la lutte était impossible ; ils ne la tentèrent même pas, et voyant que le nouveau venu captivait toute l'attention de l'aïeule, ils entourèrent mademoiselle de Marignane et lui dirent des fadeurs. Quoiqu'elle se sentît personnellement un peu délaissée par le jeune comte de Mirabeau, elle ne voulut pas de cette compensation, elle se rapprocha de sa grand'mère pour mieux entendre cette vive conversation si pleine d'attrait, et à laquelle elle essaya de se mêler. Alors Mirabeau devint charmant pour elle : il lui parla musique et lui proposa de chanter un duo d'un opéra nouveau : *la Belle Arsène*. Mademoiselle de Marignane se mit au clavecin, et sa voix suave se mêla à la voix mélodieuse du comte. Dans cette voix si douce qui aurait deviné la voix terrible du futur orateur de l'Assemblée Constituante!

Quand il sortit, la conquête de l'aïeule et de la jeune fille était faite. « Voilà une forte tête, » disait la vieille marquise, « un homme qui, quoi qu'on en dise, ne mangera pas sa fortune, et saura la faire prospérer. »

« Voilà un homme d'un beau génie, » s'écriait

la jeune fille fort ignorante du sens de ce mot, « il fera son chemin à la cour ; il y obtiendra les plus grands emplois : quel bonheur d'être sa femme, de partager son brillant avenir ! »

« Tu voudrais donc, petite, être comtesse de Mirabeau ? » reprit la grand'mère en souriant, « va, ne rougis pas ainsi, cette idée ne me déplatt point, j'en parlerai à ton père. » Émilie embrassa son aïeule et se retira joyeuse dans sa chambre. Son sommeil fut agité, non par un rêve d'amour, mais par un rêve d'orgueil.

VIII

Un mois après, mademoiselle de Marignane était comtesse de Mirabeau : les fêtes de ses noces furent éblouissantes ; toute sa famille, toute sa maison, presque toute la ville furent en joie. Sa seule gouvernante, la vieille Mignon, ne partageait point cette allégresse universelle. Elle voyait dans cette jeune femme, qu'elle chérissait comme son enfant, tant d'ingratitude et d'oubli envers ce pauvre chevalier de Gassaud qui l'avait si tendrement aimée, qu'elle se prit à douter d'un bonheur acheté par une trahison.

Pour conclure ce brillant mariage, Mirabeau avait eu bien des difficultés à surmonter, bien des haines à désarmer, bien des dégoûts à vaincre ; mais l'obstacle était un stimulant pour son esprit ; puis, la comtesse de Limaye ranimait son courage

et lui était un puissant auxiliaire. Dans cette grande circonstance de sa vie, comme dans toutes les autres, Mirabeau ne trouva dans son père qu'un ardent adversaire qui, non-seulement lui était hostile, mais le défiait encore de réussir !

Et lorsque son mariage avec l'héritière des Marignane fut décidé, il n'accorda à son fils qu'une stérile substitution et une pension de 6,000 francs. Il refusa de payer ses dettes, et aux charges du moment se joignirent encore pour Mirabeau les charges du passé. Le marquis de Marignane, homme de plaisir, se réservant égoïstement les revenus de son immense fortune, ne donna à sa fille qu'une pension de 3,000 francs. Les nouveaux époux ayant le goût du luxe, des fêtes et d'une représentation ruineuse, se livreraient immodérément avec d'aussi minces revenus aux plus folles dépenses.

Le sage bailli de Mirabeau, alors absent de la Provence, ne pouvait aider son neveu de ses conseils et de sa bourse. Il avait été mandé à Versailles ; mais, avant de s'éloigner, il avait donné à son Gabriel les plus douces preuves de sa tendresse. Par ses soins de riches cadeaux furent envoyés de

Paris à sa nièce future ; il engageait dans toutes ses lettres le jeune ménage à aller habiter Mirabeau, où il trouverait plus de calme, de vrai bonheur et de sécurité que dans cette ville d'Aix, que le bailli appelait dans son indignation, *une impure Sodome*. Mais le plaisir était l'élément de la jeune femme, et Mirabeau s'y livrait aussi avec tout l'entraînement de son âge. Ce ne fut que lorsqu'il se vit pressé de tous côtés par ses créanciers qu'il songea sérieusement à commencer un autre genre de vie ; il était aux abois ; la magnificence dont il avait entouré sa femme avait hâté sa ruine. M. de Marignane comprit la cause de la situation de son gendre, et comme il était d'une bonne nature, il lui offrit de la réparer, en lui prêtant 60,000 francs ; mais pour accepter cette somme, Mirabeau ne pouvait se passer du consentement de son père ; la loi était inflexible à cet égard ; le marquis le fut aussi, il refusa à son fils une autorisation qui pouvait sauver son avenir et lui assurer une vie calme et honorable. Toutes les sollicitations furent vaines ; la voix même du marquis de Marignane, ne put fléchir cette volonté inexorable. Mirabeau, pour

fuir les poursuites de ses créanciers, alla s'enfermer avec sa femme dans le château de ses pères.

Son âme était assez forte, assez accoutumée au malheur pour subir avec courage ce nouveau temps d'épreuve, mais il vit bien que l'âme faible et frivole d'Émilie en souffrait amèrement. Pour embellir ses jours de solitude il voulut, même dans les champs, entourer sa jeune femme de ce luxe de parure et d'ameublement qui était le bonheur le plus vif de cette âme vaine. Elle allait devenir mère, et l'attente d'un enfant de son sang augmentait l'amour que Mirabeau avait pour elle; c'était d'ailleurs, la seule affection, le seul lien de famille qui lui restât. Il sentait bien que cette femme ne le comprenait point, qu'elle n'apprécierait jamais sa grandeur et sa générosité, et pourtant il l'aimait comme une compagne douce, aimable parfois, et dont la présence l'empêchait d'être dévoré dans la solitude par ces rêves orageux où fermentait son génie.

Pour elle, il avait embelli le château de Mirabeau, il lui avait fait orner avec amour une chambre somptueuse qui rappelait celle des dauphines de France.

C'est là qu'Émilie mit au monde un enfant qui fut reçu avec transport par son père, comme une douce compensation de tous ses malheurs passés. Cet enfant, qui aurait dû être un gage de paix dans sa famille, sembla ranimer au contraire les persécutions toujours violentes du marquis. Sa naissance avait obligé Mirabeau à faire de nouvelles dépenses, à contracter de nouvelles dettes, et son père, sous prétexte qu'il dilapidait les revenus de ses terres, obtint contre lui une sentence d'interdiction qui lui assignait pour résidence Manosque, petite ville de la Provence, d'où il ne pouvait sortir, suivant les termes de l'arrêt, *sous peine d'être arrêté et conduit en prison.*

Certes, pour cette jeune femme mondaine, qui dans le mariage n'avait vu qu'une vie de plaisir et d'indépendance, cet exil dut paraître rude. Cependant, craignant Mirabeau comme la faiblesse craint la force, elle le suivit en tremblant et non avec ce sentiment de tendresse devinée qui rend la femme adorable. Si madame de Mirabeau avait aimé son mari, ces jours de malheurs auraient eu leur douceur ; nourrice de son fils, elle aurait trouvé dans

les pures joies de la maternité une compensation aux plaisirs du monde qu'elle regrettait. Mirabeau lui donnait l'exemple d'une énergique résignation. Il passait avec sérénité ses jours d'exil, il se livrait dès lors à ces grands travaux de l'esprit qui furent plus tard la sévère distraction de ses longues prisons. C'est à Manosque qu'il écrivit son *Essai sur le despotisme*, et lorsqu'il avait tracé quelques-unes de ces pages éloquentes, heureux d'embrasser son fils et de se retrouver avec sa jeune femme, il ne pensait point qu'elle dût souffrir d'un exil qu'il acceptait sans se plaindre. Mais l'ennui rongait Émilie et la sollicitait de sortir à tout prix de cette austère retraite.

IX

Un soir, après avoir allaité son enfant et l'avoir endormi dans ses bras, elle parlait avec sa vieille gouvernante, cette bonne Mignon qui l'avait suivie, de ses souvenirs de jeune fille, et, malgré elle, elle prononça le nom du chevalier de Gassaud, de ce jeune parent qui l'avait aimée ; et comme si son cœur avait besoin de se soulager par la plainte, elle répétait : « Il était beau, lui, il était bon, il était dévoué, il aurait compris qu'une pareille vie me consume ; sans doute il n'avait pas cet esprit brillant, cette parole qui entraîne, qui éblouit, qui... effraie ; mais qu'est tout cela pour une pauvre femme ? comment résister à un esclavage sans amour ? Oh ! Mignon, je suis bien punie d'avoir abandonné ce pauvre chevalier ! » Et elle se prit à pleurer.

« Est-il bien temps de songer à lui ? dit Mignon avec sévérité. Quoi ! madame, après avoir failli à cet amour, avez-vous aujourd'hui le droit de le regretter ?

— J'en ai la faiblesse, Mignon, car je souffre et j'ai besoin d'être consolée. »

A peine la comtesse de Mirabeau achevait-elle ces mots qu'une servante entra et lui remit un billet à son adresse qu'un messenger venait d'apporter ; tandis qu'elle le lisait, ses joues brunes s'animèrent du plus vif éclat, et elle s'écria avec une expression de bonheur : « Il est ici, Mignon, il demande à me voir, il a deviné que je l'attendais. Oh ! c'est Dieu qui me l'envoie !

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Je te dis qu'il est ici, Mignon, que j'en suis heureuse, que je vais le revoir.

— Quoi ! monsieur le chevalier de Gassaud ? Oh ! Madame, vous n'y pensez pas ! cela ne se peut plus, cela ne sera point !

— Eh ! qui l'empêchera ? dit la comtesse d'un ton irrité.

— Moi, Madame, moi qui vous ai parlé en sa

faveur autrefois, et qui ne souffrirai pas qu'il apporte aujourd'hui le trouble dans votre maison. Songez à votre enfant ; n'est-ce rien pour vous que d'être mère ?

— Ce n'est pas tout, hélas ! mes jours sont vides, désenchantés. Le chevalier les remplira par le souvenir du passé.

— Mais je vous répète, madame, que cela ne sera point ; je saurai bien l'empêcher pour vous sauver, dussé-je en prévenir M. le comte de Mirabeau. »

En cet instant une porte s'ouvrit, et le comte de Mirabeau entra. « Et de quoi voudriez-vous m'instruire, ma bonne Mignon ? » dit-il, moitié souriant, moitié surpris. — Émilie jugea d'un regard avec une sagacité toute féminine, que son mari n'avait rien compris, et puisant du courage dans cette certitude, elle lui dit d'un ton fort naturel : « Voici, mon ami : le chevalier de Gassaud, mon cousin, est à Manosque pour quelques jours ; il demande la permission de nous voir. Lisez son billet, et jugez si j'avais tort d'assurer à cette bonne Mignon que vous ne vous opposeriez pas à ses visites.

— Eh ! non sans doute, répondit le comte, après avoir lu le billet fort respectueux, par lequel le chevalier demandait la permission d'offrir ses hommages à la comtesse de Mirabeau. Je sais, ma pauvre amie, que la vie que tu mènes ici est bien triste, et je suis heureux lorsque quelque visite agréable en interrompt la monotonie.

— Vous voyez bien, ma chère, dit madame de Mirabeau d'un ton dégagé, que vous êtes une duègne beaucoup trop rigide, même aux yeux de mon mari.

— Ah ! » fit Mignon, ébahie de l'audace de la jeune femme et de la douceur inattendue du comte du Mirabeau.

Le lendemain, le chevalier de Gassaud se présenta chez la comtesse ; elle le reçut devant son mari, qui le jugea peu dangereux. Il revint chaque jour ; Mirabeau le laissait souvent seul avec sa femme. Le chevalier avait fait de tendres reproches, Émilie y répondit par des regrets librement exprimés : elle se plaignait à lui de ses longs ennuis, de sa vie triste et décolorée à laquelle son retour rendait un peu de joie. Au lieu de s'efforcer de vaincre leurs souvenirs et de suivre la ligne du devoir, ces deux natures faibles s'énervaient par des entretiens où l'image du passé était évoquée et revivait tendrement.

Les reproches sévères de Mignon ne pouvaient rien sur l'esprit de la jeune femme ; bientôt même ils l'irritèrent violemment, et cette gouvernante

fidèle lui devint odieuse. Plusieurs fois elle avait eu la pensée de la chasser ; la crainte seule de ses révélations l'avait retenue. Un jour que Mignon renouvelait ses instances pour que madame de Mirabeau ne reçût plus le chevalier de Gassaud, ajoutant avec attendrissement : « Il faut que lui ou moi nous soyons congédiés ; au nom de votre enfant, et de votre honneur, choisissez, madame ! — Eh bien ! sortez ! » avait dit durement la comtesse. La vieille servante, comme frappée par la foudre, s'éloigna sans répondre un mot, et le soir elle quitta secrètement, tout en larmes, cette maison où, pensait-elle, un grand malheur se préparait. Mirabeau fut inquiet de cette absence ; il ne comprenait pas que sa femme témoignât autant de légèreté et d'indifférence en renvoyant cette vieille gouvernante, qui l'avait vue naître, et qui donnait les plus tendres soins à leur fils. Bien qu'il eût toutes les distractions du génie, cette dureté gratuite le fit réfléchir ; il pensa qu'elle cachait quelque mystère ; il se rappela les paroles de Mignon qu'il avait entendues et que madame de Mirabeau avait interprétées si habilement ; il crut

tout à coup en comprendre mieux le sens, et le soupçon entra dans son cœur. Cependant il affecta la plus calme sérénité. Le soir, lorsque le chevalier de Gassaud arriva, il lui fit un accueil empressé, puis le laissa seul avec sa femme.

A peine fut-il sorti, que dans leur folle sécurité il échangèrent de tendres paroles, firent de doux projets pour l'avenir comme s'ils étaient libres, comme si cette femme qui parlait d'amour n'avait pas à côté d'elle le berceau de son fils endormi, et à quelques pas son mari qui pouvait l'entendre. Elle avait confié au chevalier de Gassaud l'inquiétude que lui causait le départ de Mignon. « Si elle parlait je serais perdue, disait Émilie toute tremblante. — Ne craignez rien, s'écriait le chevalier de Gassaud, je veillerai sur vous, je ne vous quitterai plus. Oh! vous le savez bien, ma chère Émilie, je donnerais ma vie pour la vôtre! » et dans un élan passionné, il osa poser ses lèvres sur celles de la jeune femme. En ce moment la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et Mirabeau parut. Ses cheveux étaient comme hérissés sur son vaste crâne, son œil lançait des flammes, sa bouche écumait, son

geste était menaçant. C'est ainsi qu'il dut apparaître, quinze ans plus tard, à l'Assemblée nationale, lorsqu'il prononça les fameuses paroles : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. » En voyant paraître son mari, la comtesse de Mirabeau s'était précipitée près du berceau de son enfant comme pour y chercher un refuge. Mirabeau s'approcha d'elle ; il était armé. « Oh ! ne me tuez pas ! s'écria-t-elle chancelante d'effroi. — Non, non, ne craignez rien, dit-il avec un ricanement terrible, je vous chasserai. Mais entre vous et moi, monsieur, c'est différent ; il faut en finir tout de suite. Voyons, défendez-vous. » Et il présenta une arme au chevalier qui s'approcha pour la saisir.

« Cela ne sera point ! s'écria la comtesse ; non pas ici, pas devant moi, pas devant cet enfant qui vous crie merci ! » et prenant dans ses bras son fils qui s'était éveillé et qui pleurait, elle le tendit à son père.

Mirabeau recula, sa tête se pencha sur sa poitrine, il parut réfléchir. « Vous avez raison, ma-

dame, reprit-il avec calme et dignité ; la vue de cet enfant me rappelle un devoir, celui de ne pas flétrir publiquement sa mère ; ici nos gens auraient tout compris : mais, dit-il en se tournant vers le chevalier de Gassaud, nous devons nous retrouver ; demain à l'aube rendez-vous à la porte de Manosque, j'y serai ; et maintenant sortez, monsieur. » Et lorsque le chevalier eut franchi la porte, il s'éloigna lui-même sans adresser une seule parole à la comtesse de Mirabeau qui était tombée évanouie.

XI

Retiré dans son cabinet, Mirabeau était en proie à une méditation sombre. Evoquées par cette heure de désespoir, toutes ses années de douleurs passèrent devant lui. Il lui sembla qu'il était pour jamais voué au malheur, à la honte, à l'esclavage. Cédant à cette pensée qui l'accablait, il pâlit, ses jambes fléchirent, il sentit comme un voile sur ses pensées et il resta ainsi plongé plusieurs heures dans une sorte d'anéantissement. Il en fut tiré vers minuit par la voix de son domestique qui l'appelait en dehors de la porte ; il lui ouvrit et en reçut une lettre ; il n'en reconnut pas l'écriture. Cette lettre était longue, il la relut plusieurs fois et sembla fortement ému. « Je céderai, murmura-t-il, j'irai voir ce père qui m'implore, et s'il peut *les* justifier, si réellement *elle* n'est pas cou-

pable, eh bien ! je pardonnerai pour cet enfant qu'elle m'a donné. »

Une heure après Mirabeau était en chaise de poste, et se faisait conduire au château de la Tourette. Il y arriva au milieu de la nuit et fut introduit auprès d'un vieillard mourant, que ses infirmités retenaient depuis plusieurs années dans son lit : ce vieillard était le comte de Gassaud, le père du chevalier ; il avait appris par le domestique de son fils le duel qui se préparait ; il en devina la cause ; il écrivit à Mirabeau, le suppliant de l'entendre avant d'être inexorable.

En voyant entrer le comte de Mirabeau, le vieillard se souleva péniblement sur sa couche, et parlant avec difficulté : « Vous avez été généreux, monsieur le comte ; ce n'est pas en vain que j'en ai appelé à votre cœur. — J'ai compris votre douleur de père, répondit Mirabeau ; mais vous, ne comprenez-vous pas mon honneur d'époux ? — C'est pour lui donner satisfaction que je vous ai prié de venir, répliqua le vieillard ; lisez ces lettres : » et il lui remit la correspondance d'Émilie avec le chevalier. « Sans doute ces lettres sont coupables, mais vous

n'y trouverez pas la preuve d'une offense que le sang de mon fils devrait laver, s'il l'avait commise. Il n'a été qu'imprudent ; il avait aimé autrefois Émilie, plaignez-le, il a bien souffert. Je n'ai que ce fils, monsieur le comte de Mirabeau, c'est l'enfant de ma vieillesse, ne l'enlevez pas à mes derniers jours ; songez aussi à la mère de votre enfant, qui serait déshonorée par cette vengeance. Réfléchissez, et que la justice vous décide et non la pitié ; seulement, ajouta-t-il avec instance, ne quittez pas ce château sans me faire connaître votre résolution. »

Mirabeau pardonna : sa femme n'était pas réellement coupable, mais il vit bien qu'il avait affaire à un cœur faible et banal sur lequel il ne pouvait pas compter. Il rentra chez lui morne, découragé ; il fut calme et doux, mais d'une profonde tristesse. Plusieurs jours s'écoulèrent ; la comtesse de Mirabeau ne redoutait plus la vengeance de son mari, mais pourtant elle eût voulu s'éloigner et recouvrer, avec sa liberté, ces distractions du monde qui manquaient à sa vie enchaînée à celle d'un proscrit.

Un soir que Mirabeau était sorti et qu'elle chan-

tait au clavecin une romance nouvelle, plusieurs de ses gens, accourant tout effrayés, lui annoncèrent qu'on venait d'arrêter le comte de Mirabeau pour le conduire en prison. Cette nouvelle lui causa une étrange sensation, qu'elle avait peine à définir ; il lui semblait que ses chaînes étaient brisées, et que, d'autre part, cette liberté serait pour elle la honte.

Bientôt Mirabeau, escorté du gouverneur de Manosque, entra lui-même pour lui donner l'explication du nouveau malheur qui fondait sur lui.

« Vous savez, madame, dit-il à la comtesse de Mirabeau, pour quel motif j'ai quitté une seule nuit l'enceinte de ces murs, qui m'étaient assignés pour résidence ? Ce motif, vous m'en êtes garant, méritait une récompense et non un châtement. Mais qu'importe aux agents de mon père : j'ai rompu mon ban, ils veillaient sur moi, il leur fallait un prétexte pour me jeter en prison : ils vont m'y conduire. Adieu, Émilie, dit-il presque tendrement en s'approchant d'elle, adieu, prenez notre fils, allez avec lui vers mon père, tâchez d'adoucir son éternelle vengeance qui ressemble à la fatalité. Mais si vous ne pouvez le fléchir, songez, Émilie, que votre

devoir est de revenir auprès de moi, de partager mes mauvais jours, de me ramener cet enfant qui est mon sang. Adieu !

— Je ferai selon votre désir, » dit-elle ; et elle l'embrassa, mais si froidement qu'il comprit qu'il ne devait attendre d'elle ni dévouement ni affection. Pour emporter un souvenir moins sombre que ce glacial adieu, il se pencha longtemps sur le berceau de son fils, baisa plusieurs fois ses lèvres pures qui lui souriaient, puis s'arrachant à cette émotion il sortit et se laissa conduire.

DEUXIÈME PARTIE

—

PRISONS. — PROCÈS

XII

Selons nous, c'est une erreur où sont tombés plusieurs historiens et une foule de romanciers, en écrivant la biographie des hommes célèbres, d'avoir signalé, comme l'influence la plus active de leur destinée, l'amour qu'ils ont inspiré à des femmes qui furent mêlées accidentellement à leur vie, qui éveillèrent dans leur âme des sentiments vifs, orageux, mais passagers, dont ils furent dominés, dont leur carrière se ressentit, sans doute, mais qui n'en décidèrent pas irrévocablement. — Une influence plus directe, plus durable et plus

vraie, et qui en réalité prépare la destinée de tous les hommes, c'est celle de la famille, celle du mariage. Moins romanesque et moins passionnée que des liaisons libres, l'union qui mêle à jamais les noms, les fortunes, la considération de deux individus, a un ascendant plus décisif sur toute la vie ; ce qu'une telle union a d'irrévocable dans sa durée, s'imprime, pour ainsi dire, sur les événements heureux ou malheureux qui en découlent, et leur donne une force, une sanction que le poids ou le charme d'autres liens ne sauraient produire. Cette influence a été incontestable, quoique peu remarquée, sur la destinée de deux hommes à qui leur naissance et leur fortune assignaient d'avance dans le monde une place dont leurs passions pouvaient bien les écarter momentanément, mais à laquelle ils n'auraient pas en définitive renoncé, sans cette influence incessamment funeste de la femme qui portait leur nom, de la mère de leur enfant, de la confidente de leur génie, de celle qui ne sut pas partager leurs vicissitudes, et manqua de dévouement à l'enfantement douloureux de leur gloire. Ces deux hommes furent Mirabeau et Byron. La femme

qui leur faillit de diverses manières, celle qui ne sut ni les comprendre ni les aimer véritablement, et qui n'étant pas la sauvegarde de leur génie, en devint la fatalité: cette femme ne fut point pour Mirabeau cette Sophie dont on a tant parlé, et pour Byron une de ces beautés poétiques auxquelles il adressait ses vers; pour l'un et l'autre ce fut la femme à qui la loi les unit, qui devait perpétuer dans leur patrie leur nom, leur sang et leur illustration; toutes deux manquèrent à leur mission. Nous n'en jugerons qu'une; la mort ne nous a pas livré la mémoire de l'autre, et soulevé le voile qui cache sa vie (1).

Quand Mirabeau, poursuivi par l'implacable rigueur de son père, fut enlevé de la petite ville de Manosque, où il vivait en exil, ainsi que nous l'avons rapporté, les dernières paroles qu'il adressa à sa femme furent une prière. Puis ils se séparèrent pour ne jamais se revoir. Elle resta libre et jeune dans un monde dont les plaisirs et les vanités suffisaient à son cœur. Lui fut enchaîné au début de sa

(1) Lady Byron vivait encore lorsque ces lignes furent écrites.

carrière par l'oppression paternelle ; traîné de prison en prison, il se débattit contre l'esclavage dont il faisait l'odieux essai en rêvant la liberté et le renversement de tout ce qui prêtait des forces à la puissance tyrannique qui le torturait.

C'est le 23 août 1774 que Mirabeau fut écroué au château d'If, rocher aride dont une sombre citadelle couvre toute la surface, et qui s'élève au-dessus de la mer, à l'entrée du port de Marseille. Longtemps ce fort a servi de geôle à des prisonniers d'État ou à des malfaiteurs. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une sorte de caserne, d'où les officiers de santé signalent les vaisseaux qui doivent faire quarantaine avant d'entrer au port.

A l'époque où Mirabeau arriva dans ce donjon, il était peuplé de voleurs et de vagabonds de toute espèce, contre lesquels, pour maintenir une sorte de discipline dans l'intérieur du fort, les plus durs traitements devaient être employés. M. Dallègre, commandant du château d'If, reçut l'ordre du marquis de Mirabeau d'user envers son fils de la même sévérité qu'on déployait envers les autres

prisonniers : toute communication, toute correspondance avec le dehors lui furent interdites, et cette espèce d'égalité que le châtement de son père établissait entre les erreurs de sa jeunesse et les crimes ou les vices dont étaient souillés ses compagnons de détention, cette parité supposée de dégradation était pour l'âme fière et véhémement de Mirabeau un horrible supplice. Mais à peine eût-il passé un mois au château d'If, que là, comme chez l'abbé Choquart, comme à l'Ile-de-Ré, comme au régiment, comme auprès de son oncle le bailli, les préventions odieuses que son père avait inspirées contre lui cédèrent à la séduction de cette franchise à la fois aimable et courageuse qui faisait le fond du caractère de Mirabeau. On ne pouvait voir d'ailleurs sans un puissant intérêt cette jeune vie, fort orageuse sans doute, mais pleine de fougue pour le bien, persécutée, traquée et séquestrée du monde où elle devait briller.

Le commandant Dallègre cessa bientôt d'être le geôlier du prisonnier pour en devenir l'ami. Il ne pouvait enfreindre les ordres qu'il avait reçus, mais il tâcha d'adoucir le sort de Mirabeau, en lui

procurant plus de liberté dans l'intérieur du fort, en l'isolant des autres détenus dont le contact était pour lui une irritante humiliation, et en lui attirant, de la part des gardiens, ce respect mêlé d'intérêt qui sait distinguer le malheur de la dégradation.

XIII

Parmi les militaires du fort employés à la garde des prisonniers, était un jeune soldat invalide, amputé à la jambe gauche après une bataille, et qui avait obtenu, comme une sorte de retraite, la charge de surveillant intérieur de la prison : cet homme se nommait Mouret. Franche et joyeuse nature, il avait accepté gaiement sa destinée, et pour vivre moins seul sur cet aride rocher, perdu entre le ciel et l'eau, il s'était marié à une fraîche et avenante Marseillaise, fille d'une femme de la Halle, qui était bien le type le plus accompli de ces Phocéennes plébéiennes. Mourette (car dans la langue provençale les noms se déclinent et se féminisent) devint après son mariage la cantinière du donjon, la seule femme admise au service de la prison ; elle était la joie, la poésie riante, la fleur

printanière de ce rocher aride ; empressée et agaçante, elle savait pourtant tenir en respect tous ces êtres corrompus ; non qu'elle eût l'air réservée et pudique, ce n'était point là, il faut l'avouer, les allures extérieures de la vive Provençale : brusque, franche et alerte, Mourette était une gracieuse virago à l'œil hardi, au rire éclatant, à la voix vibrante, et qui prononçait sans hésitation le sonore juron du pays. Elle buvait le petit verre aussi bien que son mari, savait jouer du poing et du pied avec énergie, et repoussait les attaques galantes des détenus par des corrections toutes masculines. Il fallait la voir, active et gaie, infatigable au travail, porter chaque jour aux prisonniers leur repas grossier, mais proprement préparé par ses mains. Elle donnait à chacun une parole amicale, un bon conseil, et tout en jurant, leur conseillait de prier ; car Mourette avait cette foi naïve des peuples méridionaux qui s'allie aux mœurs les plus grossières. Sa dévotion à *Notre-Dame-de-la-Garde*, patronne de Marseille, était fervente et sincère. Elle la priait pour les prisonniers malades ou endurcis ; elle la priait aussi pour la prospérité de son petit com-

merce ; et chaque dimanche, montée sur un bateau qu'elle conduisait elle-même de ses mains vigoureuses, elle allait entendre la messe à la chapelle de la Vierge, et en rapportait aux prisonniers des images et du pain bénit qu'elle avait achetés pour leur édification.

Ce jour-là le retour de Mourette au donjon était impatiemment attendu par tous les détenus, et sitôt que le refrain provençal qu'elle répétait à pleine voix leur était apporté par le vent qui enroulait les vagues au pied de la citadelle, ils se suspendaient aux barreaux de leur fenêtre, agitaient leur mouchoir ou leur bonnet, et lui criaient des paroles de bienvenue. Alors la joyeuse cantinière, debout sur le banc de sa barque, d'où elle leur rendait leur salut, leur apparaissait comme l'ange bienfaisant de leur sombre demeure. Ainsi parée de ses habits du dimanche, c'était une créature pleine d'originalité et de charme. Un jupon très-court en laine écarlate laissait voir, non-seulement son pied mignon, chaussé d'un joli soulier à boucle d'or, mais encore sa jambe fine couverte d'un bas violet brodé, à coins rouges ; son corset en velours,

juste et collant, dessinait sa taille souple et ferme à la fois ; le fichu de dentelle qui cachait son sein en laissait deviner la fraîcheur. Elle portait au cou un ruban noir serré par un cœur d'or, auquel était suspendue une croix bénite. Des pendants d'oreilles en forme de longues poires et scintillant au soleil à chaque mouvement de sa tête, s'échappaient des barbes de sa coiffe de dentelle coquettement placée en arrière, et qui laissait à découvert les deux bandeaux luisants de ses cheveux d'ébène ; son teint était brun, mais pur et éclatant ; ses yeux, les plus vifs du monde, entourés de longs cils, pleins de soleil et de vie. Ses dents brillaient éblouissantes comme ses yeux, son nez correct rappelait celui des beautés grecques, dont, fille du peuple, elle descendait par les Phocéens ses aïeux. Ses bras hâlés, durcis par la fatigue, conservaient la forme la plus pure, et ses mains, malgré leur rudesse, pouvaient toucher dans leur propriété une blanche main sans la souiller. Telle était Mourette dans sa toilette du dimanche.

La jalousie active des prisonniers et la douce malice du commandant Dallègre avaient à l'envi

constaté que depuis l'arrivée de Mirabeau au donjon, la séduisante cantinière revêtait chaque jour de la semaine ses pimpants habits de fête. Plusieurs en conjecturèrent qu'elle voulait plaire à *monsieur le comte*, d'autres pensèrent avec plus de vérité et de bienveillance, qu'elle désirait seulement faire honneur à la haute naissance du nouveau prisonnier en paraissant toujours devant lui proprement vêtue comme une servante de grande maison. Ce fut là, en effet, la première pensée de Mourette; fille du peuple, elle respectait toutes les prérogatives de la noblesse, et éprouvait pour les malheurs de ce jeune gentilhomme une sorte d'attendrissement religieux; elle le servait avec le zèle le plus dévoué, l'entourait d'attentions délicates, de prévenances révérentieuses et s'efforçait par cette sensibilité ingénieuse de la femme, qu'on rencontre dans toutes les classes, de lui rendre tolérable le séjour de la prison. Mirabeau récompensait son service affectueux par des manières qui la flattaient singulièrement, il lui faisait la confidence de ses infortunes, lui adressait en beau langage des propos galants, qui à demi compris par la cantinière, n'éveillaient pas les scrupules.

pules de sa vertu et enchantaient son amour-propre. Elle était d'ailleurs auprès du jeune comte sous la sauvegarde de son mari, qui servait de valet de chambre au prisonnier, tandis qu'elle apprêtait ses repas, raccommodait son linge et chantait ou jasant pour le distraire.

Il s'était cependant établi comme une mystérieuse intimité entre la cantinière et Mirabeau. Elle avait consenti à se charger des lettres du prisonnier, et à lui rapporter des nouvelles du dehors, et, en ceci, elle avait dû se cacher de son mari, auquel sa consigne aurait rendu tout consentement impossible. Chaque fois que Mourette allait à Marseille chercher des provisions pour la citadelle, elle emportait les messages de Mirabeau et revenait avec les lettres qui étaient adressées pour lui dans plusieurs maisons amies ; elle les cachait avec soin sous ses vêtements et les remettait furtivement au prisonnier.

XIV

C'est ainsi que Mirabeau put correspondre avec ceux de ses parents qui, désapprouvant la rigueur extrême de son père, cherchaient à adoucir sa captivité par des paroles de consolation. Sa sœur, madame de Saillant, l'ange de cette famille aux passions véhémentes, intercédait chaque jour auprès du marquis pour obtenir l'élargissement de son frère, et malgré la défense de ce père redouté, elle écrivait au prisonnier pour l'exhorter à la patience, à la résignation et à l'espoir. Le bailli de Mirabeau s'efforçait aussi de mettre un terme à cette incessante colère du père envers le fils; mais tous les efforts de la sagesse et de l'affection échouaient contre cette nature inflexible, raidie par un long exercice de domination absolue.

C'étaient presque des jours de bonheur pour le

prisonnier que ceux où il apprenait par quelque lettre amicale de sa sœur ou de son oncle qu'on ne l'abandonnait point dans son malheur, et qu'on veillait de loin sur sa destinée. Ces preuves d'intérêt lui rendaient plus amère l'indifférence frivole de celle qui aurait dû partager cette destinée pleine de vicissitudes et d'orages.

Selon la prière de son mari, la jeune et mondaine comtesse de Mirabeau s'était rendue au château du Bignon (1) avec son enfant, mais elle ne sollicita que faiblement la grâce du prisonnier. Le marquis de Mirabeau la reçut comme une victime qu'il avait délivrée d'un joug odieux par l'incarcération de son fils. Il flatta son goût pour les plaisirs, donna pour elle des fêtes et des spectacles au château, cherchant à lui faire oublier dans les distractions, ce qu'elle oubliait assez d'elle-même, le but de son voyage : la demande de l'élargissement de Mirabeau. Ainsi, ce père si rigoureux stimulait la légèreté de cette jeune femme, l'autorisait à abandonner son mari et ne comprenait pas tout ce qu'il y avait d'égoïsme et d'immoralité à la dégager des senti-

(1) Résidence du marquis de Mirabeau.

ments les plus sacrés. — Mirabeau qui devinait à demi la vérité, à travers les lettres plus craintives que tendres qu'il recevait de sa femme à de longs intervalles, en ressentit une navrante impression. Celle à qui il avait tant pardonné, celle qui était la cause de sa ruine, l'abandonnait dans le malheur. En vain, il la rappelait près de lui, la suppliant de lui amener son fils, ne fût-ce que pour l'embrasser, que pour le revoir une heure ! la comtesse ne répondait point à cet appel ; bientôt importunée de ses instances, elle cessa de lui écrire.

Mirabeau languissait depuis deux mois au château d'If, et trois semaines s'étaient écoulées sans qu'il reçût aucune nouvelle, aucune espérance qui rendît moins lent le cours de ses éternelles journées passées dans la solitude et la captivité ; en vain demandait-il à l'étude de calmer les tortures de son imagination et les révoltes de son esprit opprimé par le joug, en vain le commandant Dallègre, homme plein de droiture et de bonté, touché du triste spectacle de cette jeunesse toujours esclave, toujours persécutée, cherchait-il à rendre son sort moins triste en métamorphosant en une sorte d'hos-

pitalité militaire le sombre et humiliant séjour d'une prison ; Mirabeau recevait avec abattement ces témoignages de sympathie. En vain la gentille Mourette, elle-même, l'entourait-elle de soins, de zèle et d'enjouement ; son chant provençal, ses récits animés, tout ce qui était parvenu à le distraire dans les premiers jours de sa détention, échouait maintenant contre la tristesse profonde du prisonnier. Depuis que Mourette revenait chaque soir de la ville sans lui rapporter aucune lettre, il n'avait plus pour elle ce sourire de bienvenue, cette parole empressée et courtoise qui enchantaient la jeune femme.

XV

On était à la fin d'octobre, la journée avait été très-chaude, et vers le soir Mirabeau se promenait sur la plate-forme du donjon, pour respirer un peu d'air ; après une heure de marche, il s'assit et se mit à contempler mélancoliquement le soleil qui se couchait dans les vagues de la mer si belle, si imposante à cette heure de repos. Marseille élevait devant lui son amphithéâtre : au premier plan, la forêt de mâts des vaisseaux du port, les maisons, les monuments, les *bastides*, puis les plaines et les montagnes se perdant à l'horizon et se mêlant au ciel. Ce spectacle était pour le prisonnier une vue toujours poignante, qui l'attirait chaque jour, mais dont il détournait parfois son regard avec irritation. Cette cité vivante, agitée et bruyante, ce fragment d'une société où il était

appelé à vivre, lui l'homme d'action et de pensée, cette population dont il entendait presque la voix, dont il voyait le mouvement, ce foyer de vie et de civilisation qui s'agitait là devant lui, qu'il touchait du regard, presque du bras, mais qu'il ne pouvait atteindre, était pour cette âme enchaînée un horrible mirage, qu'il eût voulu voir se dissoudre, comme ceux qui trompent au désert le voyageur épuisé.

Ce soir-là, ne pouvant supporter la vue du rivage inaccessible, il tourna brusquement ses regards vers l'immense et vague horizon de la mer, où rien du moins ne lui rappelait ce monde qui lui était fermé; quelques bateaux de pêcheurs qui regagnaient le port, troublaient seuls, par intervalles, la solitude des vagues; mais bientôt leur majestueuse étendue devint déserte, leurs oscillations se calmèrent et les teintes assombries du ciel cessèrent de se refléter dans les eaux tranquilles.

Autour du prisonnier tout aussi était rentré dans la solitude et le silence; la citadelle semblait dormir, chaque détenu était renfermé dans sa geôle; chaque garde était à son poste; Mirabeau seul, par une faveur toute spéciale, qu'il devait à l'amitié

du commandant, semblait avoir été oublié par la consigne, et promenait les agitations de son esprit à travers le calme imposant de la mer et du ciel. Sa pensée s'élançait vers les régions lointaines que les vagues lui dérobaient; il eût voulu aborder sur leurs rivages inconnus et échanger contre un désert ces prisons sans air, sans lumière, sans espace, que son père lui assignait pour demeure. Nous verrons plus tard qu'il exprima ce vœu au marquis et qu'il implora comme une grâce la déportation. Parmi les horizons invisibles où s'arrêtait tour à tour son désir, il en était un qui se dessinait plus nettement à son esprit; il croyait voir au loin les plages de Malte et il regrettait d'avoir reçu de sa naissance les prérogatives du droit d'aînesse, qui n'avaient été pour lui qu'un prétexte aux persécutions de son père. Il enviait la vie aventureuse et pauvre, mais presque libre, des cadets de famille. Combien joyusement il aurait échangé son rang, ses titres et la fortune qui lui reviendrait un jour, contre le sort de son jeune frère officier de Malte, qui à vingt ans jouissait d'une sorte d'indépendance, pendant que lui, marié, père, représentant de sa

race, subissait un long et douloureux esclavage.

André Boniface, vicomte de Mirabeau, connu depuis sous le surnom de Mirabeau-Tonneau (1), était alors un jeune homme beau, spirituel, plein de fougue et de courage, mais indiscipliné comme tous les fils de sa noble maison (dont le bailli était une heureuse exception). Il avait pour le caractère de son frère une vive sympathie. Plus tard, l'amitié qui les liait résista même aux dissentiments politiques. Députés tous deux aux États-généraux, où ils représentaient chacun un parti opposé, ils luttèrent violemment à la tribune. Le vicomte opposait à l'éloquence irrésistible du grand orateur, des sarcasmes énergiques ou de spirituelles saillies ; mais l'amitié des deux frères n'était pas éteinte par les luttes publiques de leurs opinions diverses.

(1) Les seuls héritiers qui restent encore du nom de Mirabeau descendent de ce frère. Le vicomte se maria en juillet 1788, à Marie-Louise Adélaïde Jaquette de Robieu, fille du comte de Robieu, maître de camp de cavalerie, procureur général, syndic des États de Bretagne. De ce mariage naquit un fils, lequel a laissé quatre enfants qui tous vivent encore ; une fille nommée Marie, mariée au comte de Kersaint, et trois fils dont l'aîné, qui porte le nom de Gabriel, est aujourd'hui marquis de Mirabeau,

A l'époque de notre récit, rien n'avait encore altéré leur affection mutuelle, André connaissait par lui-même, quoiqu'il en eût moins souffert que son frère, toute la sévérité paternelle, et malgré les distractions tumultueuse de sa vie militaire, il était douloureusement frappé lorsqu'il apprenait sur quelque rivage lointain, où les hasards de la guerre le conduisaient, qu'une nouvelle persécution opprimait son cher Gabriel, et forçait à l'inaction cette âme véhémement dont il comprenait si bien l'orageuse activité.

Mirabeau, certain de la sympathie de son jeune frère, lui avait écrit dès les premiers jours de sa détention au château d'If; il confia sa lettre à un de ses amis, chevalier de Malte, qui partait pour cette île, où André était alors, et bientôt il apprit que son message lui était fidèlement parvenu; pourtant il ne recevait aucune réponse de ce frère, dont l'amitié franche et vive l'avait jusqu'à ce jour si bien compris. Lui aussi, entraîné par l'autorité paternelle, lassé de la plainte de ses longs malheurs, allait-il l'abandonner comme le faisaient sa femme, sa sœur et même son oncle le bailli?

XVI

Le crépuscule s'obscurcissait et le ciel et l'eau se confondaient à ses clartés douteuses. Mirabeau, replié en lui-même, avait cessé de regarder l'horizon; sans oublier ses malheurs, il oubliait les lieux qui l'entouraient; mais il fut tout à coup rappelé à la contemplation de la mer par un bruit de rames qui battait les vagues et se rapprochait du donjon. En tournant la tête du côté de Marseille, il aperçut la barque de Mourette, qui volait sur les flots guidée par ses mains exercées. La jeune femme chantait, et sa voix fraîche et pénétrante rendait plus vif et plus léger l'air de la *farandole* qu'elle avait entonnée. Les notes argentines de cette musique joyeuse semblaient bondir sur les vagues, et y décrire les tours véloces de la ronde provençale. A mesure qu'elle approchait, la voix

de Mourette, comme pour hâter sa course, devenait plus agile, et Mirabeau, en l'entendant si gaie, eut l'espérance qu'elle lui apportait enfin une lettre si longtemps et si vainement attendue ! Quand il la vit s'élançer sur le rivage et franchir la porte de la citadelle, il quitta la plate-forme, et descendit en toute hâte à sa chambre pour y recevoir la cantinière. Mourette ne se fit pas attendre : — Monsieur le comte veut-il que je lui serve son souper ? dit-elle en paraissant sur le seuil d'un air heureux. — Quoi ! rien encore ? s'écria Mirabeau tout entier à sa préoccupation. — Rien, répéta Mourette en souriant, que d'excellent poisson et d'autres friandises que je rapporte pour vous de la ville. Voyons, faites honneur à mes provisions ; j'ai là d'un vin de Malaga qui chassera vos humeurs noires ? — Merci, Mourette, répondit tristement Mirabeau, je ne boirai pas, je ne souperai pas ce soir. — Oh ! cela ne sera point ! s'écria la cantinière, je vais servir votre souper, et je suis sûre qu'en le voyant vous ne pourrez lui boudier. — Ainsi, aucune nouvelle ? répétait Mirabeau. — Voyons, pourquoi vous désespérer ; j'ai le cœur tout joyeux

ce soir, et quelque chose me dit qu'il vous arrivera bonheur! — Tu prends ta gaieté naturelle pour un heureux présage, ma chère enfant; et moi aussi lorsque je t'ai entendu revenir en chantant, j'ai cru à quelque bonne nouvelle; mais ce n'était qu'une dérision pour ton pauvre ami. — Ah! vous croyez, monsieur le comte, dit malignement Mourette; vous croyez que je pourrais rire ainsi de ce qui vous fait peine? Eh bien! pour vous punir de me juger si mal, vous ne saurez pas le bon espoir que j'ai au cœur pour vous! — Quel espoir? répéta vivement Mirabeau. — Je vous jure que vous n'en saurez rien, vous attendrez et vous verrez! Allons, faites-moi raison de ce vin du paradis et résignez-vous à ne rien savoir. — Mourette tira alors de sa poche un flacon de malaga et, avançant deux petits verres, elle les remplit, puis, donnant l'exemple au prisonnier, elle en vida un tout d'un trait. — Cela donne du courage, monsieur le comte, ajouta-t-elle en lui secouant le bras comme pour l'arracher à ses réflexions. Le froid de la mer m'avait engourdie et me voilà toute ranimée. Mirabeau leva machinalement les yeux sur la canti-

nière sans intention de la regarder, mais elle était si riante, si jolie ce soir-là, qu'il éprouva malgré lui une sorte de plaisir à la voir, et cette sensation très-indéterminée le porta à boire le vin de Malaga qu'elle venait de lui verser. — Ton vin est aussi plein de soleil que tes yeux, et je sens aussi qu'il me rend la vie, dit-il en secouant son épaisse chevelure. Allons, je veux suivre ton conseil, croire à l'espoir que tu as pour moi, chasser le chagrin et souper avec toi, et il entourait de son bras la taille de Mourette; elle tourna sur ses talons en sens inverse pour lui échapper; ce mouvement la dégagea, mais il fit tomber entre les mains de Mirabeau une bourse turque brodée d'or que des cordons de passementerie suspendaient à sa ceinture. — Qu'est-ce donc que ce trésor? s'écria le prisonnier en ouvrant la bourse et en faisant jaillir sur la table plusieurs pièces d'or. Six louis, est-ce là le fruit de tes économies? — Non, non, cet or-là est venu plus vite, répondit Mourette, je ne ne l'avais pas ce matin. — Tant pis, répliqua Mirabeau en souriant significativement. — Dites : tant mieux, monsieur le comte, s'écria Mourette d'un air courroucé, car, si

cet or est venu vite, par Notre-Dame de la Garde, il a été honnêtement gagné, ainsi que la jolie bourse où il est enfermé ! Elle fit quelques pas vers la porte, malgré les efforts de Mirabeau qui voulait la retenir. — Voyons, conte-moi cela ? — Vous ne saurez rien de mes affaires, rien sur vous, rien sur moi, dit la cantinière en sortant. Voilà mon mari qui m'appelle, le feu de la cuisine est allumé, je vais préparer votre souper et je reviens à l'instant vous servir. Et en deux bonds elle fut à l'étage inférieur, où Mirabeau l'entendit chanter gaiement son refrain habituel. — Elle sait quelque chose d'heureux pour moi, et c'est vraiment une fort agréable créature ! Ces deux réflexions achevèrent de chasser de la tête du prisonnier les idées sombres qui l'avaient attristé ce soir-là ; son esprit se monta, ses yeux s'animent, et quand la jolie cantinière revint, tenant en mains un succulent *bouillabaisse*, dont le fumet était exquis, Mirabeau la reçut avec une tendre vivacité ; il fit grand honneur à son souper, mais sans cesser de s'occuper d'elle. — Ainsi, ma chère enfant, cette bourse n'est pas le cadeau d'un galant, cela est-il bien sûr ? — Cette bourse,

monsieur, est le cadeau d'un ami. — Galant, ami, je ne vois pas bien la différence? — Je vous l'apprendrai, dit Mourette en le repoussant, tandis qu'il voulait l'embrasser. Vous êtes mon ami et vous ne serez jamais rien de plus. — Jamais? répéta le jeune comte. — Jamais, dit gaiement la cantinière. — Ceci m'encourage, c'est un défi, et celui qui t'a donné cette bourse ne sera pas plus heureux que moi. — Je ne vous comprends pas, dit Mourette en pirouettant, ou plutôt je ne veux pas vous répondre ; car si je me laissais entortiller par vos questions, vous en sauriez bientôt autant que moi ; et quand le moment arrivera, ce serait sans plaisir, sans surprise pour l'un et pour l'autre. Et ayant fini de débarrasser la table où le prisonnier venait de souper, elle se disposait à sortir. — Tu es un petit démon, mais je suis un vieux diable, et il faut que je l'emporte, dit Mirabeau en voulant la retenir. — Pas de violence, répliqua Mourette, ou j'éveille la garnison et tout est perdu pour vous! — Que veux-tu dire? que dois-je attendre? quelle nouvelle me caches-tu? — Vous le saurez! mais dormez en paix jusqu'à minuit; à minuit, vous entendrez ouvrir

vosre porte. — Et ce sera? — Ce sera moi, monsieur le comte, dit Mourette d'un air fripon. — En vérité! s'écria Mirabeau croyant à une bonne fortune. — En vérité! répéta la cantinière. Ainsi donc à minuit. — A minuit, et ce sera toi? — Je vous dis que ce sera moi, répliqua-t-elle en éclatant de rire, et en fermant à double tour la porte du prisonnier, au moment où il courait vers elle les bras tendus.

XVII

La gaiété retentissante de Mourette avait quelque chose de moqueur qui jeta le doute à la présomptueuse espérance de Mirabeau ; mais quoiqu'il ne comptât plus que faiblement sur la possibilité d'un rendez-vous galant, l'attente d'un événement, quel qu'il fût, qui viendrait interrompre sa vie monotone, était pour lui pleine d'un charme agité. Huit heures sonnaient quand Mourette le quitta ; il attendit minuit sans dormir, ni sans pouvoir se livrer à l'étude ; se levant, se promenant dans sa chambre, et désirant avec toute l'énergie de sa nature une surprise, une sensation quelconque, qui jetât enfin dans son existence enchaînée quelque chose d'aventureux et d'inattendu.

Les heures s'écoulèrent, et déjà vingt fois au moindre bruit il s'était élancé aux barreaux de sa

fenêtre, espèce de meurtrière qui donnait sur une des cours intérieures du donjon, lorsqu'un bruit plus distinct l'attira de nouveau et fixa toute son attention; il entendit ouvrir une des portes basses de la citadelle, par laquelle passaient durant le jour les gardiens des prisonniers; il vit glisser le long des murs une ombre légère qu'il crut reconnaître pour celle de Mourette; elle rasa les murailles de la cour jusqu'à une autre poterne, parallèle à celle qu'elle venait de franchir et qui donnait sur la mer; elle l'ouvrit avec précaution, et Mirabeau vit alors s'élançer d'une barque amarrée, qu'il n'avait point d'abord aperçue, un homme qui s'appuya au bras de Mourette et l'embrassa sans façon. Elle le prit par la main pour le guider, et ayant refermé la poterne, ils longèrent ensemble le mur et passèrent sous la porte intérieure que Mirabeau entendit se refermer sur eux. — Voilà le spectacle que la traîtresse voulait me donner? se dit-il avec une sorte de dépit, en abandonnant la fenêtre. Pauvre Mouret! son heure est venue et ce n'est pas moi qui suis l'heureux coupable. Se croyant joué par la cantinière, il se disposait à

se mettre au lit et à demander au sommeil un peu de philosophie, lorsqu'il entendit un bruit de pas dans le corridor; il prêta l'oreille : le bruit se rapprochait. Bientôt une faible lueur passa à travers les joints de la porte et une clef tourna doucement dans la serrure, la porte s'ouvrit et Mourette apparut tenant à la main une lanterne sourde.

Mirabeau s'élança vers elle en vainqueur et l'embrassa avant qu'elle eût le temps de s'en défendre. — Allons, voilà que vous faites comme l'autre ! dit-elle en riant, mais je vous pardonne, car je ne veux pas gâter la joie que je vous apporte; puis reculant d'un pas, elle introduisit un homme dans la chambre. Il était d'une taille moyenne, entièrement couvert d'un manteau qu'il tenait étendu sur le bas de son visage, dont la partie supérieure était cachée par un chapeau à trois cornes, enfoncé sur sa tête; mais à peine eût-il pénétré dans l'intérieur de la chambre, que se débarrassant de cette espèce de déguisement, il se jeta dans les bras de Mirabeau en l'appelant : mon frère ! — André ! s'écria le prisonnier attendri, par quel miracle es-tu ici ? — J'ai reçu ta lettre, Ga-

briel, et malgré la défense de notre grand-maître je me suis échappé de Malte. Ne trouvant aucun vaisseau de l'ordre qui voulût me prendre à son bord, je me suis embarqué sur un chasse-marée, j'ai bravé la mer et ses tempêtes et je suis arrivé sain et sauf à Marseille; mais ce n'était rien encore : sans cette excellente femme, dit-il en se tournant vers Mourette, qui contemplait cette scène avec attendrissement, je ne serais jamais parvenu jusqu'à toi; elle m'a aplani tous les obstacles; c'est à elle que nous devons de nous revoir. — C'est à elle que je dois de vivre encore, ajouta Mirabeau, elle a été ma consolation dans ce triste donjon; sans les soins dont elle m'a entouré, je me serais porté à quelque acte de désespoir; un de mes plus grands chagrins est de ne pouvoir reconnaître tout le bien qu'elle m'a fait. — Que dites-vous là! répliqua Mourette, votre frère n'a été que trop généreux; cette jolie bourse pleine d'or, c'est à lui que je la dois, monsieur le comte, il m'a forcée de l'accepter; à présent vous croyez bien, n'est-ce pas, que c'est le cadeau d'un ami? Et joyeuse de la douce émotion du prisonnier,

elle se retira en disant aux deux frères qu'ils pourraient rester ensemble jusqu'à l'aube, mais qu'à ses premières lueurs elle viendrait chercher le visiteur pour le reconduire à la barque qui l'avait amené.

XVIII

— Et moi qui t'accusais, mon cher André, qui doutais de ton affection ! s'écria Mirabeau en embrassant tendrement son frère. Non-seulement tu ne m'oublies pas, mais tu t'exposes, pour venir à moi, aux dangers de la mer sur une frêle embarcation, tu braves la colère du grand-commandeur de Malte, et celle, plus redoutable encore, de notre père. — Bah ! dit André, je voudrais l'attirer un peu sur moi pour t'en alléger le poids ; mais ce cher père me traite en cadet de famille, je n'ai jamais eu qu'une faible part dans sa disgrâce, et pourtant, Dieu m'est témoin que j'ai mérité plus que toi ses sévères réprimandes. — Il t'aime, dit tristement Mirabeau, et moi, il m'a pris en haine, et ce sentiment a gagné toute ma famille ; tous m'abandonnent depuis quelques

mois, toi seul m'es resté! — Ne doute pas de notre sœur, ne doute pas de notre oncle, reprit André, ils ont un cœur que nul contact ne peut endurcir.

— Et ma femme? dit le prisonnier. — Ta femme, c'est différent; elle ne songe qu'au plaisir, elle est frivole, d'un esprit borné, elle ne te comprend point et doit se consoler naturellement de ta prison qui lui donne une entière liberté. N'as-tu pas assez de philosophie pour te faire à son abandon? — Oui, si elle ne m'enlevait pas mon fils; mais cet enfant, le seul être que je pouvais aimer et qui m'aurait aimé, on le dérobe à mon affection, on le sépare de moi, on veut qu'il ne me connaisse jamais.

— Le malheur t'amollit, répliqua vivement André en souriant, pourquoi te lamenter ainsi; ton fils est encore au maillot, et quand il sera temps qu'il t'aime, et que tu le diriges, oh! j'en suis sûr, tu auras fait parler de toi autrement que par tes malheurs.

— Eh! que peut la plus grande énergie morale contre le poids de l'oppression, contre un esclavage matériel qui paralyse à la fois la pensée et l'action? Tu le vois bien, mon ami, tout ce qu'il y avait de

puissant dans ma nature est perdu ! Le lion s'est fait chien couchant. Je ne suis plus que timidité et tristesse. Le blâme acharné, l'inimitié inflexible qui me poursuivent me font douter de cette force d'intelligence que je croyais sentir en moi.

— Et que le malheur engourdit, mais ne saurait détruire, ajouta son frère ; bientôt, la liberté te rendra toute ton énergie, chez les Mirabeau l'abattement est de courte durée, mais *agir*, tel doit être notre mot d'ordre : aussi, au lieu de rester à Malte et de m'affliger stérilement sur ton sort, je suis venu vers toi pour te proposer un grand parti.

— Lequel ? s'écria Mirabeau.

— Celui de t'échapper de cette citadelle, de fuir à Malte avec moi et de te mettre au service de l'ordre ; j'en conviens, ce n'est pas là une position brillante pour un gentilhomme, pour un aîné de famille, mais mieux vaut encore servir obscurément comme volontaire que languir dans une prison.

— Sans doute, dit Mirabeau d'un air sombre, mais cela ne se peut point. — Et qui pourra l'empêcher, si tu le veux ? — Mes devoirs, ma conscience, mon honneur, répondit le prisonnier. —

Te voilà l'esclave de pompeuses chimères, reprit son jeune frère d'un ton demi-railleur. Quoi! tous les charmes d'une vie libre et aventureuse ne sont rien pour toi, et ne peuvent l'emporter sur les préjugés d'un monde qui te refuse ta place?

— Plus tard, dit gravement Mirabeau, si le malheur s'appesantit sur moi, s'il me brise tout à fait, je renoncerai, en désespérant qu'elle me soit rendue, à cette place qui m'appartient, où mes devoirs m'appellent comme fils aîné, comme époux, comme père, comme gentilhomme. Ma conscience me dit que j'y ai droit et mon honneur m'empêche de l'abandonner; fuir à présent, ce serait me reconnaître coupable et justifier les persécutions de mon père. Un jour, je te le répète, j'en viendrai peut-être à cette faiblesse, à cette nécessité; si l'esclavage se prolonge, si je n'y vois pas de terme, je fuirai. Aujourd'hui je veux encore espérer, je veux reconquérir ma liberté et non l'escamoter.

— Bravo! s'écria André, je reconnais ton caractère, te voilà redevenu toi-même, l'abattement a fait place à la résignation, mais à la résignation qui es-

père, à la résignation vivante, agissante ; je veux te seconder dans cette voie, te servir si je puis, et puisque mon projet d'enlèvement ne te sourit pas, tourner mes efforts d'un autre côté. Ce qui m'importe, c'est le résultat, c'est que tu sortes de ce donjon.

— Quelle est ta pensée ? demanda le prisonnier.

— Ma pensée, c'est de forcer mon père, par l'intercession du commandant de cette citadelle, à te rendre la liberté.

— Le commandant Dallègre est ému de mon sort, il m'aime, mais que pourra-t-il ? — Plus que tu ne penses, reprit André. Il s'adressera à l'orgueil de notre père, il lui représentera qu'un Mirabeau ne peut rester confondu avec les malfaiteurs auxquels cette île sert de prison, il tâchera de toucher le philanthrope, s'il ne peut toucher le père, et peut-être réussira-t-il. — Comment es-tu conçu cet espoir ? — J'ai vu le commandant, il m'a parlé de toi en ami, et non en persécuteur, il m'a offert de m'amener vers toi, mais ses ordres l'obligeaient à être présent à notre entrevue, j'ai voulu d'abord en avoir une plus intime, je songeais alors à te faire

évader, c'était plus prompt qu'une négociation; ce dernier parti est peut-être plus sage, mais il faut se hâter, tu ne peux vivre ici plus longtemps, j'en étouffe pour toi, mon pauvre ami! Dans quelques heures je reverrai le commandant, je l'attendrirai; je lui dicterai une lettre pour notre père et ce sera bien le diable, si ton cadet ne trouve pas une étincelle de ton éloquence à laquelle *l'ami des hommes* soit accessible.

Mirabeau embrassa son frère avec effusion.

— C'est pour toi que je crains maintenant la colère de notre père; s'il apprend la visite que tu m'as faite, les consolations que tu m'as données, il ne te pardonnera pas. — Mais alors, par contre-poids, il deviendra indulgent pour toi, et cela m'enhardit, répliqua gaiement le jeune chevalier. La crainte que je recommence de pareilles escapades pour venir te voir, le forcera à t'ouvrir les portes du château d'If.

Mirabeau, ranimé par la franche et vive amitié de son frère, cessa de s'appesantir sur lui-même, et comme se dégageant des entraves de sa situation, il se mit à parler des théories généreuses

qui remplissaient ses méditations solitaires. Dès lors, du voile qui couvrait encore cette âme puissante jaillissaient des éclairs qui en laissaient voir la grandeur. Tous ceux qui l'approchaient subissaient l'éblouissement de son esprit et la fascination de sa parole. Dans ses sentiments, en amitié comme en amour, son génie servait son cœur, son éloquence le rendait irrésistible. Il séduisait en entraînant. Il était sûr de convaincre ses ennemis les plus acharnés lorsqu'ils consentaient à l'entendre. Son père lui-même subit plus tard le prestige de cette puissance sans égale. Quant à son jeune frère, il était à la fois attendri et dominé par cette nature persuasive qui attirait en se jouant la sympathie et l'admiration. Doué lui-même d'un esprit vaste, plein de verve et de feu, il embrassait ardemment ce monde d'idées nouvelles, écloses sous la parole de Mirabeau, et sa vive imagination y trouvait un charme inconnu qui la captivait. Ils devisèrent ainsi longtemps durant les heures de la nuit, dans cette citadelle battue par la mer, et personne en France ne se serait alors douté que de l'une de ces deux jeunes têtes sortirait

l'enfantement d'une ère nouvelle. André écoutait encore cette parole passionnée, qui devait un jour remuer tout un peuple, lorsqu'une teinte blanche surgissant à l'horizon de la mer avertit les deux frères qu'ils devaient se séparer.

Bientôt les pas légers de Mourette se firent entendre dans le corridor, elle ouvrit doucement la porte du prisonnier et dit au jeune chevalier de Malte : — Eh bien ! l'avez-vous déterminé à vous suivre ? Va-t-il partir avec vous ? — Non, répondit André, il vous reste, il tient à cette citadelle, il ne veut pas renoncer aux soins dont vous l'entourez. — Oh ! tant mieux, s'écria involontairement la pauvre femme, car s'il était parti tout serait devenu triste ici ; c'est l'âme de la maison.

— Vous voulez donc, ma chère enfant, dit Mirabeau en souriant, et en lui prenant la main, que je passe ma vie en prison ? Mourette parut réfléchir, puis levant la tête, elle répondit péniblement : Vous avez raison, j'étais une folle de penser que cela se pourrait ; mais du moins si vous nous quittez, que ce ne soit point en prenant la fuite comme un criminel ; il faut que vous sortiez d'ici en plein jour,

félicité, fêté, entouré de nos regrets et de nos bénédictions. — C'est là ce que je veux, c'est là ce que j'attends, répondit Mirabeau. — Et c'est ce qui sera, ajouta vivement son frère, je vais y travailler; je ne m'en retournerai à Malte que lorsque je serai certain de ta délivrance. — Allons, embrassez-vous, dit Mourette, il est temps de vous séparer, le jour vient; si l'on nous surprenait ici je serais perdue. — Marchons! répliqua le chevalier, cache-moi dans quelque recoin jusqu'à ce que l'heure où je pourrai parler au commandant soit venue.

Les deux frères se serrèrent la main, mais sans se dire adieu; ils se promirent de se revoir en présence du commandant Dallègre.

XIX

La citadelle s'était éveillée, les prisonniers étaient à leurs travaux, les soldats et les gardiens à leurs postes, lorsque le jeune chevalier de Mirabeau fut introduit auprès du commandant. C'était un ancien militaire, à la fois plein de bonté et de bravoure ; il aimait les hommes parce qu'il les jugeait sincères et courageux comme lui-même. Ayant passé sa jeunesse au milieu des périls sur mer et sur terre, il avait connu toutes les privations matérielles auxquelles expose la guerre, mais il n'avait pas souffert du contact de la société ; les trahisons et les haines étaient inconnues à cette heureuse nature. Cette sérénité d'une vie irréprochable le rendait naturellement indulgent et le faisait adorer des prisonniers qu'il savait soumettre par la douceur.

Mirabeau lui avait inspiré une affection presque

paternelle. Ce grand esprit, qui dominait même ceux qui n'en comprenaient pas la portée, l'avait charmé; il trouvait dans ses entretiens une distraction active qui animait sa retraite. C'était comme un courant de vie où se retrempe sa vieillesse.

Il reçut le frère de Mirabeau avec une bienveillance empressée; mais lorsque celui-ci lui eût fait part de son espérance de mettre un terme à la longue captivité de son frère, et qu'il l'eût supplié de l'aider de son intervention, le visage du vieux militaire se couvrit de la même expression de tristesse dont s'était empreint celui de la jeune cantinière. — Ainsi, vous voulez nous l'enlever? s'écria le commandant attendri. Vous ne savez donc pas que je l'aime comme mon enfant. Je me suis habitué à sa présence; s'il n'était plus là, cette citadelle deviendrait mon tombeau! Mais je suis fou, n'est-ce pas, de vous parler ainsi, poursuivit le vieillard en remarquant la surprise du jeune Mirabeau, je vous exprime une amitié égoïste; ne pensez pas que je la prenne pour guide. Dites ce que vous désirez de moi et je le ferai; je ne veux pas que votre frère puisse m'accuser de m'être ligué avec ses persécu-

teurs. Puisqu'il faut nous séparer, qu'il garde du moins de moi un bon souvenir. André lui prit affectueusement la main : — Eh bien ! dit-il, consentez à écrire de suite à mon père, et permettez-moi de vous dicter cette lettre ; je le connais, je sais quelles paroles pourront le toucher. Le commandant sourit : Vous vous méfiez de moi, mon jeune ami, vous avez tort ; vous allez voir que l'amitié rend persuasif et que je saurai trouver sans vous des arguments qui pourront fléchir votre père. Et prenant la plume il écrivit au marquis de Mirabeau la lettre qu'on va lire :

« Toute la province sait, Monsieur le marquis,
« que vous avez fixé l'élargissement de M. le comte
« de Mirabeau au rapport que je vous ferai de sa
« bonne conduite ; il me suffira donc de vous faire
« part de ma profession de foi, puisqu'elle doit
« briser ses fers. Je suis persuadé que cette pièce
« produira tout son effet sur le cœur de l'ami des
« hommes, qui a donné de si excellentes leçons
« d'humanité. La grâce que je sollicite est en
« faveur d'un fils qui, par sa résignation à votre
« volonté, mérite tout le retour de tendresse d'un

« père respectable , que toute l'Europe révère.

« Recevez donc l'attestation la plus authentique
« que depuis que M. le comte de Mirabeau est re-
« tenu au château d'If, il ne ma jamais donné, ni à
« personne le moindre sujet de plainte ; qu'il s'est
« toujours parfaitement bien conduit, qu'il a sou-
« tenu avec toute la modération possible toutes les
« altercations que je lui ai quelquefois suscitées
« pour éprouver sa fougue, et qu'il emportera avec
« lui l'estime, l'amitié et la considération de toute
« la place. (1) »

Lorsque le commandant Dallègre eut fini sa lettre, il la lut au jeune Mirabeau : — Il n'y a là que la vérité, lui dit-il, mais certaines vérités simplement exprimées frappent mieux l'esprit et le cœur que toutes les recherches du style.— Combien vous avez raison , dit André, en remerciant avec effusion le bon commandant. Cette lettre est la raison, la sagesse et la bonté mêmes, et si elle ne parvient pas à convaincre mon père, nous devons tous désespérer de le fléchir jamais ; moi-même j'y renoncerais

(1) Lettre authentique du commandant Dallègre au marquis de Mirabeau.

et je m'en retournerai tristement à Malte, en formant le vœu que mon cher Gabriel s'échappe un jour de sa prison pour venir m'y rejoindre. — Vous arrivez de Malte, mon jeune ami, reprit le commandant, vous avez obtenu un congé? — Je me le suis *donné*, répliqua André en souriant, au risque d'être à la fois vertement réprimandé par mon père et par le grand commandeur de notre ordre. — Le prince de Rohan? répliqua le commandant; je le connais, c'est un homme qui ne souffre pas qu'on viole la discipline; mais j'ai été assez heureux pour lui rendre, dans ma jeunesse, un service dont il se souvient, et si vous pensez que ma recommandation vous soit utile, je lui écrirai en votre faveur. — Vous serez ainsi mon sauveur et celui de mon frère, s'écria André; car, en vérité, après m'être échappé pour accourir auprès de Gabriel, espérant le consoler et le délivrer, je ne saurais comment m'en retourner à Malte, ni comment j'y serais reçu sans votre intercession. — Le motif qui vous a fait partir vous excuse, mais il ne serait pas suffisant pour vous faire pardonner une pareille faute de discipline. Pourtant rassurez-vous, mon jeune

ami, je prends votre équipée à cœur, et j'espère vous obtenir le pardon du grand maître. Seulement, ajouta le commandant, il faut me promettre de repartir aussitôt que vous aurez vu votre frère. Vous êtes tous les deux d'excellents cœurs, mais de bien mauvaises têtes. — Je ferai tout ce que vous voudrez, dit André, je partirai ce soir même, si vous le jugez bon, après avoir embrassé mon cher Gabriel et emporté la promesse que vous emploierez tout votre pouvoir à lui rendre la liberté! — Je vous donne ma parole de vieux soldat que vous serez satisfait; allons voir d'abord le prisonnier, votre visite sera d'un heureux présage pour lui : et ils se dirigèrent vers la chambre qu'occupait Mirabeau,

Les deux frères s'abordèrent en s'embrassant comme s'ils ne s'étaient pas encore vus ; le vieux commandant les regardait avec une douce émotion. Après un long entretien où ils échangèrent tous trois des paroles d'amitié et de dévouement, il se dirent adieu ; Mirabeau plein d'espérance de voir approcher le terme de sa captivité, le commandant triste de la pensée de le perdre, et heureux de le rendre

à la liberté ; quant au jeune chevalier, charmé d'avoir fait faire un pas à la délivrance de son frère, s'éloigna insoucieux de sa propre destinée, et s'en fiant au hasard qui, disait-il, l'avait toujours tiré de tous les mauvais pas où son sang de Mirabeau l'avait jeté ; le commandant Dallègre se fiant moins à cet heureux hasard, fit embarquer dès le lendemain le jeune chevalier sur un vaisseau qui partait pour Malte, et il lui remit pour le prince de Rohan des lettres qui lui obtinrent sa grâce.

Depuis que Mirabeau avait lu la demande de pardon et de liberté adressée en sa faveur à son père par le commandant, espérant une favorable issue à cette négociation, il trouva moins longs et moins douloureux ces tristes jours de prison qui se multipliaient pour lui, mais auxquels il pouvait enfin, dans sa pensée, assigner un terme. Se livrant à l'étude (1) avec une quiétude et une vigueur d'esprit

(1) Ce fut durant sa détention au château d'If qu'il écrivit, en 1774, une notice sur ses ancêtres. Les Mirabeau descendaient d'une ancienne famille gibeline, chassée de Florence en 1268, les Arrighetti dont, par corruption, on fit Riquetti.

Au commencement du XVIII^e siècle, on trouve les Mirabeau mêlés à tous les mouvements populaires de la Provence : — « Vivent MM. de Mirabeau ! Voulez-vous que nous les jetions tous à la mer ? » Ainsi hurlait, vers 1715, le peuple de Marseille, prêt de lancer dans la mer les sergents du fisc, qui avaient essayé de franchir le seuil redouté de Jean-Antoine Riquetti de Mirabeau, *le brave Provençal*. Un autre trait distinctif des Mi-

qu'il perdait parfois dans ses heures d'abattement, mais que sa nature énergique lui ren-

rabeau, c'est une indépendance qui fait d'eux, à l'occasion, de fort mauvais courtisans. Ce Jean-Antoine, l'aïeul de Gabriel-Honoré, qui lui consacre les trois quarts de son importante notice sur sa maison, fut le héros de la famille. A la célèbre journée de Canano, une armée tout entière lui avait passé sur le corps; on l'avait ramassé sous un tas de morts, tout tailladé et perforé de blessures. Il n'était point mort pourtant; mais il fut obligé, le reste de sa vie, de tenir son bras droit en écharpe et de porter un collier d'argent pour soutenir sa tête. A quelque temps de là, il se fit présenter par le duc de Vendôme à Louis XIV. Celui-ci daigna complimenter le seigneur de Mirabeau sur ses héroïques cicatrices. — « Oui, sire, répond le colonel Riquetti, et si, quittant les drapeaux, j'étais venu à la cour payer quelque catin, j'aurais eu mon avancement et moins de blessures. » — « J'aurais dû te connaître, dit Vendôme, mais désormais je te présenterai toujours à l'ennemi, et jamais au roi. »

Mirabeau, dans une lettre à Sophie, raconte cet autre trait de son oncle le bailli de Mirabeau : « L'abbé, depuis le cardinal de Bernis, portait le chevalier de Mirabeau au ministère. Le préliminaire essentiel était de le raccommo-der avec la marquise de Pompadour. Le chevalier, un des plus beaux et des plus spirituels hommes de son temps, est introduit à la toilette; il cause longtemps; il brille de tous ses talents naturels et acquis; en un mot, il est *charmant*, et tu sens bien que d'un homme *charmant* à un *homme d'État*, il n'y a, en certaines circonstances, qu'un pas. Dans un de ces moments d'engouement qui mènent par sauts et par bonds ton respectable sexe, madame de Pompadour dit au chevalier : « Quel dommage que tous ces Mirabeau soient si mauvaises têtes ! » Le chevalier de Mirabeau reprend aussitôt avec toute

dait bien vite, il hâta le temps par l'activité de son intelligence, et dans cet exercice de ses facul-

l'âpreté d'un marin et répond ces mots remarquables : « Madame, il est vrai que c'est le titre de légitimité dans cette maison ; mais les bonnes et froides têtes ont fait tant de sottises et perdu tant d'États, qu'il ne serait peut-être pas imprudent d'essayer des mauvaises. Assurément, du moins, elles ne feraient pis. »

Le marquis de Mirabeau, père de Gabriel-Honoré, commença à tremper le caractère guerrier de sa race par les études économiques et politiques ; il se fit lui-même appeler l'*Ami des hommes*, du titre de l'un de ses ouvrages, et avait l'esprit assez indépendant pour avoir mérité d'être renfermé quelques jours à Vincennes pour sa *Théorie de l'impôt*.

Mais voici venir celui qui va les faire oublier tous en immortalisant leur nom ; voici venir celui qui réunit en lui tous les caractères héroïques, audacieux et révolutionnaires de cette race vigoureuse. Gabriel-Honoré, naquit le 9 mars 1749. Une grossesse orageuse et la dimension surnaturelle de la tête de l'enfant mirent les jours de la mère dans le plus grand danger. La taille et la vigueur du nouveau-né étaient sans exemple, et deux dents molaires étaient déjà formées dans sa bouche. « Je n'ai rien à te dire de mon énorme fils, écrit le marquis à son frère le bailli, sinon qu'il bat sa nourrice, qui le lui rend bien ; ils se gourment à qui mieux mieux : ce sont deux bonnes têtes ensemble. Cette nourrice est une maréchale-ferrante verte et robuste qui ne laisse point chômer le commerce de son époux et bat chaque jour l'enclume pour se distraire. »

Trois ans après, une petite vérole fond sur l'enfant, confluenta et maligne. La mère éperdue applique sur le visage du malade un collyre inopportun qui le crible de marques éternelles. Désormais le neveu du bailli est laid comme celui

tés, il recouvrait cette gâté franche, cet abandon bienveillant qui le rendaient cher à tous ceux qui

de Satan, ce dont le marquis enrage, car de tout temps les Riquetti furent beaux. Peut-être y a-t-il là, chez lui, le germe de cette sorte d'aversion involontaire, qui surprend quelquefois des parents, même sages et tendres, et qui n'est pas toujours surmontée par les suggestions de la raison, de la justice et de la nature, et faut-il chercher dans ce sentiment l'origine de l'inimitié si obstinée avec laquelle plus tard il poursuivra son fils?

L'enfant se fait remarquer par une rare précocité. A l'âge de cinq ans, Poisson, son précepteur, lui dit d'écrire ce qui lui viendrait dans la tête. Le *petit*, comme dit son père, écrivit littéralement ceci : — « Monsieur, moi je vous prie de prendre attention à votre écriture et de ne pas faire de pâtés sur votre exemple ; d'être attentif à ce qu'on fait ; obéir à son père, à son maître, à sa mère ; ne point contrarier ; point de détours, de l'honneur surtout. N'attaquez personne lorsqu'on ne vous attaque. *Défendez votre patrie*. Ne soyez point méchant avec les domestiques, ne familiarisez pas avec eux : cacher les défauts de son prochain, parce que cela peut arriver à soi-même. »

A sept ans, Gabriel reçut la confirmation. C'est au grand repas qui suivit cette cérémonie qu'il fit la singulière question rapportée par lui-même : — « On m'expliquait que Dieu ne pouvait faire les contradictoires, par exemple, *un bâton qui n'eût qu'un bout* ; je demandai si un miracle n'était pas un bâton qui n'eût qu'un bout. Ma grand'mère ne me l'a jamais pardonné. »

A quelque temps de là, la mère de Mirabeau lui parlant en badinant de sa femme future, il répondit qu'il espérait qu'elle ne le considérerait pas *au visage* ; la mère dit ingénument : *Où veux-tu qu'elle te regarde ?* Et tous de rire, et

l'entouraient ; mais après plusieurs mois d'attente trompée, cette sérénité, produite par une vive espérance, s'obscurcit par degré, et fit place à un profond découragement.

La lettre du commandant Dallègre était restée sans réponse ; le marquis de Mirabeau ne pouvant justifier l'abus de la prolongation de sa tyrannie paternelle, prit le parti de garder le silence avec le vieux militaire dont la rigoureuse et simple justice n'aurait admis ni sophismes passionnés, ni subterfuges ; mais il s'expliqua sur le sort qu'il réservait à son fils avec ceux qui l'abandonnaient à son despotisme.

Mirabeau voyant se prolonger sa captivité, s'était de nouveau adressé à toutes les personnes de sa famille, dont l'intercession pouvait toucher son père ; il avait même écrit au marquis de Marignan (son

lui de rétorquer : *Le dessous emportera le dessus.* « Et nous de rire de plus belle, continue le père qui raconte cette anecdote ; sans compter qu'il y a de quoi réfléchir sur cette saillie d'un bambin. »

A douze ans, son père disait de lui : « C'est un cœur haut sous la jaquette d'un bambin. Cela a un étrange instinct d'orgueil, noble pourtant. C'est un embryon de matamore ébou-riffé qui veut avaler tout le monde avant d'avoir douze ans. »

beau-père), de solliciter sa liberté; et le marquis qui était un homme léger, mais point méchant, écrivit en sa faveur. Voici un fragment de la réponse que lui fit le marquis de Mirabeau :

« Non, car mon dessein est maintenant de l'éprou-
« ver tout de bon, et à ma manière; il est où il
« doit être, au château d'If, et y sera longtemps,
« en supposant un miracle, et qu'il se contint assez
« pour que le commandant à la fin réponde de sa
« sagesse et de sa repentance. » (Nous avons vu que
le miracle s'était opéré, mais il entra dans le sys-
tème du marquis de n'en point parler.) « Alors je le
« ferai passer dans quelque citadelle, où il aurait à
« vivre avec quelqu'un pour l'éprouver; à suppo-
« ser un autre miracle qui le fit sortir à bien de cette
« seconde épreuve, j'en tiendrais d'autres prêtes et
« ainsi par degrés; c'est tout ce que je puis de nou-
« velle patience à sa qualité de mari et de père,
« c'est là tout. »

Ainsi, quelle que fût la conduite du fils, la volonté du père était inflexible. Et elle se traduit d'une

manière plus cruelle encore dans une phrase de la réponse qu'il fit alors au bailli. « Prends-y garde, « lui écrivait celui-ci, on s'obstine à te croire un « peu dur vis-à-vis des tiens; ton fils, aux yeux du « public, ne paraît coupable que de dettes, et à dire « vrai, la jeunesse a pris un étrange train à cet « égard; et si l'on enfermait tous les jeunes gens « endettés on ne verrait que des barbons par les « rues. » — Le marquis lui répondit: « Sois sûr « qu'il file sa corde et finira dans peu par une clô- « ture absolue sur laquelle je serai bien servi. »

C'était, comme nous le voyons, un parti pris, une résolution irrévocable de résister à toutes les voix qui s'élevaient pour défendre Mirabeau: à la voix de l'amitié comme à celle de la justice, même à celle de l'indifférence, éveillée par la conviction du bon droit du prisonnier. Aux arguments de la vérité, le marquis opposait ceux de son autorité suprême, et tandis qu'on lui demandait de toute part l'élargissement de son fils, il sollicitait et obtenait contre lui, du gouvernement, des lettres d'incarcération à vie.

Enfermé depuis un an au château d'If, désespé-

rant d'en sortir, Mirabeau avait cessé de solliciter sa liberté ; il était tombé dans une torpeur morale qui paralysa ses forces et mina sa santé ; la vivacité de son esprit et l'ardeur de son sang semblèrent s'engourdir à la fois, et bientôt il devint si sombre et si languissant que le bon commandant Dallègre craignit pour sa vie. Sans en prévenir le prisonnier, il fit part au marquis de Mirabeau des alarmes qu'il éprouvait, et le pressa avec instance d'adoucir enfin un châtement qui compromettait les jours de son fils ; il lui peignit le triste spectacle de cette jeune et robuste organisation, s'affaiblissant par degrés dans l'inaction d'une prison, de cette intelligence hardie repliée maintenant sur elle-même, et prête à s'éteindre, de ce corps si vigoureux, où la vie surabondait, devenu à vingt-six ans lourd et infirme comme celui d'un vieillard et menacé d'apoplexie faute d'air et de mouvement. C'est à cette époque que Mirabeau remarqua les symptômes d'une indisposition bizarre dont il parle dans plusieurs de ses lettres ; aussitôt que sa santé s'altérait, son épaisse chevelure ondulante d'ordinaire sur son front en boucles naturelles, tombait alors,

molle et sans vie, et inondait son visage de mèches longues et humides ; mais à peine ses forces revenaient-elles que ses cheveux, se relevant comme une plante, s'enroulaient en anneaux et semblaient avoir recouvert une sorte de séve qui les ranimait.

Le prisonnier écrivit tous ces détails à la comtesse de Mirabeau, qui était toujours auprès du marquis. Il avait espéré émouvoir son cœur ; mais la jeune femme, à l'exemple du père inexorable, traita de charlatanisme ces plaintes navrantes. Cependant, importuné par les représentations du commandant Dallègre, craignant d'ailleurs que son fils cadet, toujours à Malte, ne tentât quelque nouveau coup de tête pour enlever son frère ; *l'ami des hommes* se décida enfin à faire sortir Mirabeau du château d'If. Un autre motif encore le déterminait ; sa belle-fille désirait vivement retourner à Aix où l'attiraient toutes les séductions d'une société frivole, où elle pourrait jouir de son indépendance, de l'immense fortune de son père et se livrer à tous les plaisirs d'un monde dont la captivité de Mirabeau lui facilitait l'accès ; mais malgré les mœurs du temps, elle sentait que ce serait un scandale trop

odieux si elle reprenait cette vie de luxe et de dissipation qui l'attendait à Aix, tandis que son mari, à peine à une distance de quelques lieues, languirait encore sur ce triste rocher où ses jours s'épuisaient lentement dans toutes les privations. Afin de se débarrasser de ce voisinage importun elle insista auprès de son beau-père pour obtenir, non la liberté, mais la translation de son mari. Et après avoir resté plusieurs mois sans écrire à Mirabeau, elle lui annonça cette nouvelle dans quelques lignes froides et vagues qui glacèrent ce cœur généreux :

« Comme j'étais hier à solliciter votre père, il
« m'a dit qu'enfin je serais satisfaite ; et qu'en at-
« tendant que la tournure de vos affaires permit
« davantage, vous alliez être dans un lieu beaucoup
« plus convenable que le château d'If. En vain lui
« ai-je demandé le lieu que vous alliez habiter. »

Tandis que Mirabeau recevait ce billet qui lui apprenait un changement dans son sort, mais le laissait dans le doute sur l'avenir qui lui était réservé, le marquis répondait enfin au commandant Dallègre qu'il céda à ses instances, et que désarmé par son témoignage il allait mettre un terme à la captivité de son fils. Il ajoutait qu'un homme qui avait toute sa confiance irait chercher le prisonnier au château d'If, pour le conduire au lieu de sa destination.

Le commandant Dallègre, plein de loyauté et de droiture d'esprit, vit dans ces paroles une promesse de grâce, mais quand il fit part de son espérance au prisonnier, celui-ci hocha tristement la tête : — Je vous quitte, dit-il, mais c'est pour une nouvelle prison ; mieux encore eût valu rester ici, où l'on me

plaignait et où j'étais aimé ! — Ne vous alarmez pas ainsi, dit le bon commandant, demain nous saurons la vérité, demain M. Duveyrier, l'ami de votre père, vient briser vos fers, je l'interpellerai et il faudra qu'il me dise à moi, quel sort on vous destine !

Mirabeau fit ce soir-là ses préparatifs de départ, tristement, et non comme un homme qui prévoit sa délivrance, il n'entrevoyait qu'un changement d'infortune ! Il donna ses livres et son portrait au commandant, distribua aux prisonniers les plus honnêtes et les plus malheureux ses hardes et quelque argent ; pour la cantinière Mourette, pour cette jeune femme si gracieuse, si vive et si bonne, qui l'avait entouré de tant de soins et d'affection, il réserva sa montre d'or, et quelques cravates en mousseline blanche, aux coins brodés, dont la jeune femme se fit des fichus. En recevant ces souvenirs, Mourette versa des larmes, et comme le prisonnier lui demandait si, parmi ce qu'il possédait, quelque objet encore pouvait lui être agréable : — Oui, monsieur le comte, répondit-elle avec recueillement, il en est un qui a adouci vos heures de captivité, qui

les a fait passer plus rapides et moins douloureuses, et dont, malgré mon ignorance, j'ai bien remarqué le pouvoir; donnez-moi cet objet. Demain en demandant que Dieu vous accompagne, je veux en faire un ex-voto à Notre-Dame-de-la-Garde, cela vous portera bonheur! — Et quel est cet objet? demanda Mirabeau avec étonnement. — Cette vieille plume brisée, tachée d'encre, qui vous a rendu un long service, dit la cantinière; elle a tracé vos plaintes, vos douleurs, vos espérances, maintenant il faut qu'elle se repose; vous allez être heureux, vous n'aurez plus besoin d'elle: donnez-la moi comme un souvenir? Mirabeau fut ému et surpris de cette pensée délicate, venue à une femme du peuple, et trempant une dernière fois dans l'encre cette plume, vieille et fidèle compagne de sa solitude, il traça sur un papier quelques lignes affectueuses qui constataient les services que Mourette lui avait rendus et la reconnaissance qu'il lui vouait, puis il remit à la jeune femme et la plume et l'écrivit qu'elle ne pouvait pas lire, mais qu'elle cacha sur son cœur qui en devinait le sens.

Le lendemain dans la matinée, une barque élé-

gamment pavoisée et couverte d'une tente à la manière des gondoles de Venise, s'arrêta au pied de la citadelle. Elle portait le sieur Duveyrier qui venait réclamer Mirabeau au nom de son père. Ce Duveyrier que le marquis avait désigné comme un de ses amis, n'était autre qu'un homme d'affaires que plusieurs nobles familles de Provence employaient dans certaines expéditions hasardées où l'intrigue et l'habileté devaient remplacer la justice. C'était un esprit subtil, rampant et obséquieux ; excellentement rompu à son métier, et qu'un homme plein de droiture et de franchise comme le commandant Dallègre, était incapable de pénétrer. En vain le questionna-t-il directement sur le sort réservé au prisonnier, il ne put en tirer que des réponses évasives, mais qu'il colorait de manière à les rendre satisfaisantes. — M. le comte de Mirabeau est libre, entièrement libre, disait-il avec urbanité ; quant aux intentions définitives de son père, lui et moi nous ne les connaissons qu'à Aix, où une lettre de monsieur le marquis doit nous attendre ; d'ici là, M. le comte voudra bien me donner sa parole de ne point me quitter, et je ferai tous mes efforts

pour que ces quelques heures de tête-à-tête ne lui paraissent ni trop longues ni trop importunes. — C'est bien, murmura Mirabeau qui devinait à demi cet homme, que ma destinée s'accomplisse ! Et voulant hâter cette heure pénible des adieux, il tendit les bras au commandant Dallègre et l'embrassa avec émotion. — Adieu, mon fils, lui dit le vieux soldat en essuyant une larme, que mes bénédictions vous accompagnent ! on pensera souvent à vous ici, on vous enverra des vœux ; ne nous oubliez pas, et quand vous serez libre et heureux, venez revoir en visiteur ce triste rocher où vous avez tant souffert. — Où j'ai passé de douces heures, dit Mirabeau ; car ici j'ai connu l'homme le plus brave, le plus vertueux et le meilleur de la terre.

— Vous m'avez laissé votre portrait, reprit le commandant, merci, je le garderai toute ma vie ; mais je veux aussi que vous emportiez un souvenir de moi ; un vieux soldat n'a à donner que des armes ; tenez, prenez ces pistolets qui m'ont suivi dans bien des campagnes ; j'espère, ajouta-t-il, que M. Duveyrier ne désapprouvera pas que vous les acceptiez. — Je vous répète, dit Duveyrier, que M. le

comte de Mirabeau est absolument libre, je suis ici non comme son gardien, mais comme l'ami de son père. Ces dernières paroles réjouirent le bon commandant et rendirent quelque espérance à Mirabeau. Il embrassa de nouveau son vieil ami et se dirigea vers la barque qui l'attendait, en saluant du geste et de la voix les employés de la citadelle et les prisonniers qui s'étaient réunis sur le rivage pour lui dire adieu. Parmi les personnes qui l'escortaient, il fut surpris de ne point apercevoir Mourette ; il la chercha quelques instants du regard, mais en vain, et ce fut avec une sorte de regret qu'il s'élança dans le bateau dont d'habiles rameurs dirigèrent la course rapide vers Marseille ; comme ils allaient entrer dans le port, ils virent venir à eux une petite barque à demi cachée, derrière une des excavations d'un grand rocher dont la base se baigne dans la mer, et dont le sommet est couronné par la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. Mirabeau reconnut aussitôt la barque de Mourette que la jeune femme conduisait elle-même et qui toucha bientôt à celle qui le portait ; la cantinière était vêtue de ses atours du dimanche ; elle avait sur son

sein un des fichus que lui avait donnés Mirabeau, et portait à sa ceinture sa montre d'or; mais malgré les soins qu'elle avait mis à sa toilette, on voyait qu'elle était triste et qu'elle avait pleuré. Elle prit d'une main un charmant panier formé avec de fines nattes des colonies, et rempli des plus beaux fruits, et l'offrant au prisonnier :

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-elle avec une sorte de timidité qui ne lui était pas naturelle; j'ai voulu vous revoir encore et vous présenter ces fruits que j'ai cueillis moi-même ce matin à la petite bastide de ma mère; et maintenant, adieu, monsieur le comte, je vais prier pour que votre voyage soit heureux; et de son autre main elle lui montra un petit tableau en velours noir, sur lequel on avait fixé le cœur d'or que la jeune femme portait d'ordinaire à son cou, et au-dessous la vieille plume que Mirabeau lui avait donnée; ces objets mis sous verre étaient entourés d'un petit cadre doré: c'était l'ex-voto destiné à Notre-Dame-de-la-Garde. Mirabeau pressa la main de la cantinière et la remercia avec des paroles émues. — Adieu, adieu, répéta-t-elle d'une voix tressaillante,

n'oubliez pas la pauvre Mourette ! Et reprenant les rames, elle cingla de nouveau derrière les rochers où elle s'était cachée ; mais cette fois elle aborda sur le rivage escarpé ; et comme Mirabeau entrait dans le port en tenant toujours ses regards attachés vers la direction qu'elle avait suivie, il l'aperçut qui gravissait le sentier tortueux creusé dans les flancs de la montagne où s'élevait la chapelle. Sa jupe rouge flottait agitée par le vent et dessinait sa taille charmante sur le fond gris du rocher. Le bras tendu, elle agita longtemps son mouchoir du côté de Marseille : c'était un dernier adieu au prisonnier qu'elle ne pouvait plus distinguer, mais qui, pensait-elle, devait l'apercevoir encore debout sur ces hauteurs. En effet, Mirabeau la suivit du regard jusqu'à ce que la barque, engagée au milieu du labyrinthe des vaisseaux qui encombraient le port, cessât de dominer l'horizon. En cet instant, Mourette entrait dans la chapelle.

Le sieur Duveyrier fit aborder Mirabeau sur la partie la plus déserte du port, et à peine furent-ils débarqués qu'il le conduisit vers une place voisine où une chaise de poste les attendait ; il pria le prisonnier d'y monter.— Quoi ! s'écria celui-ci, surpris et à moitié irrité, c'est là la liberté dont je vais jouir ? Je n'ai pas fait trois pas sur la terre ferme, j'ai à peine respiré un peu d'air libre et entendu quelque bruit humain, que déjà vous voulez m'enfermer dans cette boîte et m'emmener, Dieu sait où ! vers de nouvelles régions de tortures, sans doute ? — Mais, monsieur le comte... murmura Duveyrier. — Pas de phrases, monsieur, pas de déception railleuse surtout ; si je suis libre prouvez-le moi à l'instant, en me laissant aller seul par la ville, revoir mes parents, mes amis, respirer sans con-

trainté et me sentir enfin maître de moi après un an de captivité. — Je suis désolé, monsieur le comte, mais je ne puis accéder à vos désirs : la volonté de monsieur votre père est que vous ne soyez libre qu'à Aix. Nous allons partir à l'instant, nous y serons bientôt ; mais je vous en supplie, prenez patience encore quelques heures. — Ceci est une feinte, n'importe, je me soumettrai jusque-là ; mais alors il faudra bien que je connaisse la vérité. — Ils montèrent tous deux dans la chaise de poste qui roula bientôt rapidement sur la route qui conduit à Aix. Le sieur Duvyrier se confondait en politesses auprès de Mirabeau, et l'entourait de soins obséquieux. Sous prétexte que le grand jour pouvait fatiguer les yeux affaiblis du prisonnier, il voulut plusieurs fois fermer les vasistas de la voiture ; Mirabeau, qui répondait à peine à ses paroles par des monosyllabes, impatienté à la fin par ses doucereuses attentions : — Par Dieu ! s'écria-t-il, qu'avez-vous à vouloir me priver ainsi d'air et de lumière ? Vous craignez donc que jé sois libre même du regard ? et levant alors sa tête qu'il avait tenue affaissée, assis jusque-là au fond de la voiture, il fit

un bond vers Duveyrier et lui saisit violemment le bras : — Ah ! sire geôlier, s'écria-t-il exaspéré, je vous comprends maintenant ; vous voulez m'empêcher de reconnaître la route ; mais je n'ai pas à tel point perdu la vue et oublié ma topographie. Ce n'est point ici le chemin qui conduit à Aix, vous me trompez encore ? Où me menez-vous ? répondez ! répondez, vous dis-je ! ou je vous brûle la cervelle, ajouta-t-il hors de lui, et en brandissant un des pistolets que lui avait donnés le commandant Dallègre. Dans un mouvement d'effroi, Duveyrier sauta hors de la voiture, Mirabeau le suivit et l'atteignit bientôt.

La route tout à fait déserte en cet endroit était encaissée par une double colline couverte de pins rabougris, et les anfractuosités du terrain formaient de chaque côté des fondrières de roc et de sable du plus aride aspect.

On était au mois de mai (1775), la chaleur était extrême, et le vent soufflant de la mer faisait tourbillonner sur le chemin des nuages de poussière.

Aucune habitation ne s'élevait au milieu de ce paysage sauvage ; Duveyrier eut peur en se voyant dans une telle solitude , et il fut tenté d'échapper à la colère de Mirabeau en prenant la fuite à toutes jambes ; le souvenir de la somme qui lui était promise pour son expédition le retint. Il réclama par quelques paroles le secours du postillon qui les conduisait ; mais celui-ci répondit impassiblement qu'il avait à s'occuper de ses chevaux et que, d'ailleurs, il n'oserait jamais s'interposer entre deux gentilshommes. — Lui, gentilhomme ! s'écria Mirabeau ; mais tu ne vois donc pas comme il pâlit, comme il a peur ? Non, par Dieu ! il ne l'est point ; ce n'est qu'un sbire, ma colère lui fait trop d'honneur. Et se tournant vers Duveyrier :

— Monsieur, dit-il, ne craignez rien, je comprends que vous n'agissez ici que d'après des ordres, mais je vous somme de me montrer ces ordres, car je n'obéirai à un homme tel que vous que s'il est représentant de la volonté de mon père.

— Monsieur le comte peut-il en douter ? dit d'un ton patelin Duveyrier, et ne voyez-vous pas que c'est à mon corps défendant que j'exécute ces ordres ? —

S'ils sont signés par les ministres du roi et par mon père j'obéirai. — Voyez, monsieur le comte, je suis parfaitement en règle, les ordres sont précis ; et tirant de son portefeuille un parchemin revêtu du sceau royal et une lettre du marquis, il les communiqua à Mirabeau. — Au fort de Joux, dans ce pays sauvage, couvert de neige même en été ! oh ! c'est horrible ! s'écria-t-il. Puis étouffant tout à coup son émotion : C'est bien, monsieur, remontons en voiture et poursuivons notre route. Duveyrier s'effraya de cette résignation subite. — Ainsi vous vous soumettez, dit-il en jetant un regard tremblant sur les pistolets que Mirabeau tenait encore à la main. — Rassurez-vous, monsieur, et jugez vous-même de mes intentions ; la fuite me serait facile, nous sommes seul à seul sur une route déserte où personne ne viendrait à votre aide, je suis armé, je puis vous épouvanter et avec quelque argent me faire conduire par cet homme où je voudrais, eh bien, monsieur, je n'en ferai rien, je vous suis, ce n'est pas par la fuite que je veux recouvrer ma liberté ! Remettant alors ses armes à Duveyrier, ils remontèrent dans la chaise de poste, et Mirabeau

demeura longtemps plongé dans une déchirante méditation.

Certes, s'il subissait sans résistance cette nouvelle persécution, s'il se soumettait aux ordres de son père comme à une loi sans appel, ce n'est point qu'il n'en comprit l'abus et qu'il n'en sentit la tyrannie. Son discernement du juste et de l'injuste, sa haine de l'arbitraire n'était pas à naître ; déjà il avait écrit l'*Essai sur le despotisme*, pendant son exil à Manosque. Mais quel que fût l'entraînement de cette nature ardente et de ce puissant génie, quel que fût le découragement, et parfois le désespoir où le jetaient la dureté de son père et l'abandon de sa femme, une haute raison qui contrebalança toujours dans cette âme forte les plus fougueuses passions, l'empêchait de se soustraire à l'oppression paternelle par la révolte, ou par la fuite ; il voulait être réhabilité par les persécutions qu'il souffrait, et non être accusé de les avoir méritées en y échappant occultement comme un criminel. Son orgueil d'individu et de gentilhomme le raidissait contre le malheur. Fils aîné de sa race, époux, père, il avait une haute position à reconquérir, et

il sentait qu'il la perdrait à jamais, s'il se mettait en rébellion contre les lois dont son père se servait pour le persécuter ; lois qu'il récusait dans son cœur, mais dont la puissance arbitraire le pliait sans le convaincre. Quelques fautes de jeunesse, quelques dettes étaient le prétexte de ces longues années de prison où se traîna sa vie, et nul mieux que lui ne devait être frappé de tout ce qu'avait d'odieux un pareil emploi de la force ; pourtant il n'osait résister à cette autorité despotique qui l'opprimait, tant étaient puissants les liens qui l'enchaînaient encore à cette société vieillie, dont il devait être un des plus hardis destructeurs.

XXIII

Mirabeau était arrivé le 25 mai 1775 au fort de Joux. « Dans ce nid de hiboux (comme il le dit lui-même) égayé par quelques invalides, dans cette résidence, dont les vieux murs sont couverts de neige, et qui, aux plus beaux jours, est fréquemment enveloppée de nuages qui viennent se déchirer dans les aiguilles des rochers qui l'entourent. »

Durant un mois Mirabeau vécut triste et solitaire dans ce sombre donjon, où il ne voulut recevoir personne. Prisonnier sur parole, il avait la liberté d'explorer ces rocs sauvages, de descendre jusqu'à la petite ville de Pontarlier, et d'étendre ses promenades dans la campagne environnante ; mais il n'usa pas d'abord de cette liberté circonscrite. Accablé par le malheur, il réunit toutes les forces

de son esprit pour lui résister, et pour le combattre une dernière fois. C'est de nouveau à la justice du bailli qu'il en appelle : il lui demande d'être juge et de prononcer si les châtimens endurés n'ont pas surabondamment expié ses fautes. Il lui peint sa situation comme époux, comme père ; puis passant des souffrances de son cœur à celles de son intelligence, il lui dit avec une éloquence qui fait présager l'homme :

« Les temps se régénèrent et l'ambition est per-
« mise aujourd'hui. Et, croyez-vous, souffrez que
« j'ose vous le demander, croyez-vous que l'ému-
« lation qui m'inspire doit être absolument sté-
« rile, et qu'à plus de vingt-six ans votre neveu ne
« soit capable d'aucun bien ? Non, mon oncle,
« vous ne le croyez pas. Relevez-moi donc, dai-
« gnez me relever, sauvez-moi de la fermentation
« terrible où je suis et qui pourrait détruire l'ef-
« fet produit sur moi par les réflexions et par l'é-
« preuve du malheur. Croyez-moi, il est des
« hommes qu'il faut occuper, et je suis du
« nombre ; l'activité qui peut tout, et sans laquelle
« on ne peut rien, devient turbulente et peut de-

« venir dangereuse alors qu'elle n'a ni objet ni
« emploi.

« Mais quels que soient les desseins de mon père,
« soit qu'il veuille aider ou détruire mon ambition,
« daignez du moins lui demander ma liberté. Il ne
« veut pas sans doute me jeter dans la démence ou
« me précipiter dans la frénésie? Je sens que ma
« santé m'échappe; ma tête bouillonnante souffre
« d'autant plus que je fais plus d'efforts pour la
« retenir.

« Dans un mois des monceaux de neige vont
« m'ensevelir dans un pays dénué de toutes res-
« sources morales; cette perspective est cruelle,
« mon état est douloureux et pénible; il s'aggra-
« vera, il excédera mes forces et vous regretterez
« alors, mais inutilement, un neveu qui ne veut
« plus vivre que pour votre satisfaction et l'intérêt
« de sa famille, de son nom et de son pays. »

Après avoir écrit cette lettre, Mirabeau espéra
de nouveau un changement dans son sort; les na-
tures enthousiastes espèrent toujours!

XXIV

Il jouissait, comme nous l'avons dit, d'une demi-liberté qui lui permettait de parcourir en visiteur la petite ville de Pontarlier, voisine du fort de Joux. Le comte de Saint-Mauris, gouverneur de cette ville, et le vieux marquis de Monnier, qui y vivait retiré avec sa jeune femme, accueillirent Mirabeau comme un homme déjà célèbre par son esprit et par ses malheurs. La maison du comte et celle du marquis, étaient les seules du pays où le prisonnier pût trouver quelque distraction ; il s'y présenta d'abord en indifférent, cherchant à s'étourdir sur son sort et n'y réussissant pas toujours ; mais bientôt un attrait plus vif l'attira chez madame de Monnier. C'était une jeune femme, pleine de grâce et d'agrément et qui, sans être parfaitement belle, avait, comme Mirabeau le dit lui-même, « une phy-

sionomie fine, douce et voluptueuse, beaucoup de fraîcheur, puis un esprit aux saillies heureuses et naturelles qui sortaient comme un éclair, et frappaient d'autant mieux qu'elles étaient plus imprévues. Ses paroles allaient à l'âme. » Toute jeune fille, son père, M. de Ruffey, magistrat à Dijon, avait voulu la marier à Buffon, âgé de soixante ans. Ce mariage manqua, et elle fut unie au marquis de Monnier, vieillard jaloux, morose et brusque, pratiquant une dévotion monacale. Aussitôt après son mariage, le marquis de Monnier ensevelit sa jeune femme dans la petite ville de Pontarlier où il avait des propriétés. Jusqu'à l'arrivée de Mirabeau, elle y vécut dans une retraite absolue. L'isolement enflammait ses rêves ardents de jeune fille que le mariage n'avait pas réalisés pour elle. Le germe des passions couvait dans son cœur, pur encore, mais agité dans l'attente. Elle aspirait à l'amour sans en redouter les égarements. Elle vit Mirabeau, et malgré le peu de charme de son visage, elle fut entraînée par les séductions réunies de sa jeunesse, de son génie et de ses malheurs. Lui, céda, dans l'abandon où le te-

naient les siens, à l'attrait tout-puissant d'une société douce et tendre, et bientôt la plus intime liaison s'établit entre le prisonnier et la jeune femme. Nous verrons que ce ne fut pas sans combats que Mirabeau se livra à l'entraînement de ce nouvel amour ; il semblait en redouter les suites, le scandale et les nouvelles infortunes qu'il allait attirer sur sa vie ; mais plusieurs circonstances le poussèrent dans l'abîme, et ici encore, tous les appuis qu'il réclama lui faillirent, tous les cœurs qui devaient préserver le sien lui firent défaut.

Nous ne reviendrons pas avec détails sur ces amours trop connues, et sur lesquelles on a tant écrit ; nous ne parlerons de madame de Monnier, de cette Sophie, héroïne passionnée des *lettres de Vincennes*, qu'autant qu'il sera nécessaire au cours naturel de notre récit. Selon nous, son influence passagère ne décida point de la destinée de Mirabeau ; une autre femme bien autrement puissante sur cette destinée, dominait l'image de Sophie, celle qui aurait pu, par l'accomplissement de ses devoirs, annuler les séductions d'un amour illégitime, mais dévoué. Cette femme était la comtesse

de Mirabeau ; et ici encore elle opposa le plus froid égoïsme à l'appel désespéré, aux prières touchantes du prisonnier.

L'amour que Mirabeau avait inspiré à madame de Monnier avait d'abord répandu quelque charme sur les jours de sa captivité; mais ce sentiment donna de l'ombrage à un homme qui disposait alors de sa liberté, et qui devint bientôt son persécuteur. Le vieux comte de Saint-Mauris, gouverneur du fort de Joux et de Pontarlier, ressentait, malgré son âge, une passion très-vive pour Sophie. Débris souillé de la cour de Louis XV, aspirant aux plaisirs jusqu'à ses derniers jours, il n'avait pu réussir à plaire à madame de Monnier, et il ne pardonnait pas à Mirabeau de l'avoir emporté sur lui. Désespérant d'être son rival heureux, il devint son persécuteur implacable.

On était alors au mois de décembre, il faisait un hiver rigoureux dont l'âpreté se faisait surtout

sentir dans les montagnes sauvages du Jura. Le fort de Joux était couvert de neige, le comte de Saint-Mauris résolut d'y renfermer étroitement Mirabeau, et de lui ravir, avec la demi-liberté dont il jouissait à Pontarlier, la possibilité de revoir madame de Monnier. Ce fut alors que Mirabeau, prévenu de la nouvelle persécution qui le menaçait, adressa à sa femme une lettre pleine d'une éloquente énergie, où il évoquait ses souvenirs, où il implorait sa tendresse, où il lui rappelait ses devoirs, où il la conjurait de venir la rejoindre avec son fils. Il lui disait de le sauver du désespoir, de l'amour, de la démence, auxquels le malheur le poussait.

« Si je dois, à mon dernier jour, écrivait plus
« tard Mirabeau, comparaître devant la raison su-
« blime qui préside à la nature, je lui dirai : Je suis
« couvert d'énormes souillures, mais vous seul sa-
« vez, grand Dieu ! si j'eusse été aussi coupable que
« je l'ai été, si l'on eût répondu à cette lettre !... »

Revenue à Aix, entourée de mille séductions, enivrée par les fêtes et les plaisirs dont elle était l'âme, heureuse de son espèce de veuvage, la comtesse de Mirabeau regardait sa destinée comme à

jamais séparée de celle de son mari, malgré le fils qu'elle en avait eu et qu'elle gardait auprès d'elle sans jamais lui parler de son père. Mirabeau n'était plus pour elle qu'un étranger qu'un hasard fatal avait un instant mêlé à sa vie, mais dont un autre hasard plus heureux l'avait délivrée. La lettre solennelle du prisonnier ne lui causa donc qu'une impression passagère, effacée aussitôt par quelque distraction mondaine.

Affaibli par ses longues infortunes, épuisé par l'attente d'une délivrance qu'il n'espérait plus, voyant tous les cœurs fermés à ses prières (même celui du bailli que son père lui avait aliéné), ce fut alors que Mirabeau, pour fuir l'incarcération rigoureuse dont le menaçait le comte de Saint-Mauris, prit enfin le parti longtemps combattu de s'évader. Il passe en Suisse, il demeture quelque temps à Neuchâtel; mais bientôt l'amour et le désespoir de Sophie le ramènent à Pontarlier. Il arrive sous un déguisement dans les environs de cette petite ville; il y reste caché plusieurs mois; le gouverneur apprend son retour, ordonne des recherches, le fait poursuivre avec acharnement, et Mirabeau pat-

vient avec peine à s'échapper de nouveau en Suisse. Alors Sophie l'accompagne, elle lui sacrifie sa réputation, son avenir, sa vie, et partage avec lui la misère et l'exil. Ils errèrent quelque temps, puis allèrent s'établir à Amsterdam, où Mirabeau, se livrant ardemment à l'étude, s'efforça de vivre avec sa compagne, du produit de ses ouvrages, que les libraires hollandais payaient à peine. Malgré sa position précaire qui touchait presque à l'indigence, aimé par Sophie, retrouvant près d'elle toutes les douceurs de la vie de famille, dont il avait été si longtemps privé, ils passèrent en Hollande des jours remplis d'un calme bonheur, ennoblis par le travail et les privations, et presque épurés par l'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

Cinq ans plus tard, Sophie écrivant à Mirabeau lui rappelle ainsi ce doux temps écoulé : « Tu liras
« dans le dernier *Mercur*e une petite histoire de
« chevalerie qui te fera plaisir ; tu en auras surtout
« à celle de Sabinus, ce Romain qui, sous le règne
« de Vespasien, s'enferma avec sa femme dans un
« souterrain ; leur vie passée loin du monde qui
« étourdit le bonheur, ressemble à celle que nous

« passions à Amsterdam; mais pourtant quelle
« différence! ils vécurent neuf ans dans leur ca-
« chette, et nous, neuf mois seulement dans la
« nôtre. Ils y eurent deux enfants qui vécurent, et
« notre petite fille n'est plus. Ils furent arrêtés en-
« semble comme nous, mais ils moururent ensem-
« ble et du même coup. Ah! ils ont été bien plus
« heureux que nous! »

Les perquisitions faites par le marquis de Monnier pour retrouver sa femme furent d'abord infructueuses, mais ayant enfin découvert le lieu qu'elle habitait, il s'entendit avec le marquis de Mirabeau pour la faire arrêter ainsi que son amant. Le père et le mari obtinrent du comte de Vergenne, alors ministre, un ordre qui enjoignait au duc de Vauguyon, ambassadeur de France en Hollande, de diriger l'arrestation et d'obtenir du gouvernement hollandais le droit d'extradition.

Au moment où cet ordre est exécuté, le marquis écrit en ces termes au bailli : « J'aurais voulu qu'il
« fût possible de livrer ce misérable aux Hollan-
« dais pour l'envoyer aux colonies à muscades,
« d'où il ne sortirait de ses jours, car on n'en sort

« pas. S'il se faisait pendre ce serait incognito.
« J'avais même intéressé des puissances au parti
« des Grandes-Indes, la réponse a été pourtant :
« *que cela ne se pouvait que pour de très-jeunes gens*
« *non mariés, et comme sans aveu.* Je l'ai donc fait
« clore, mais contre l'avis de tous ceux qui vou-
« laient que je le laissasse se refaire son sort. »

En effet, malgré les obstacles qu'ils rencontraient, le marquis de Mirabeau et le marquis de Monnier parvinrent à leur but.

Mirabeau et Sophie furent arrêtés à Amsterdam, le 14 mai 1777, et conduits en France; elle fut enfermée à Paris dans une sorte de maison de discipline pour les femmes; et lui, écroué de nouveau dans une prison d'état, au donjon de Vincennes, où il vit se dérouler la plus triste et la plus longue captivité qu'il eût encore subie.

XXVI.

Ici commence, selon nous, l'ère vraiment coupable de la vie intime de Mirabeau, la seule où il eut des torts réels envers sa famille, où il oublia le respect qu'on doit au nom qu'on porte, au sang dont on est issu. Arrêté dans un pays libre et emprisonné contre le droit des gens, ravi tout à coup à une douce vie d'étude et d'amour, qui calmait sans l'éteindre sa dévorante énergie, il fut pris d'un vertige de rage à cette nouvelle persécution ; le délire du malheur lui monta à la tête et lui fit répandre, sans mesure, contre les siens, le fiel longtemps couvé dans son cœur. Dès lors ses plaintes se traduisent en injures ; l'outrage remplace le reproche ; chaque jour les détails les plus honteux, les divulgations les plus déshonorantes qui peuvent salir sa famille s'échappent de sa plume

dans ses lettres à Sophie. Le calme et la noblesse de l'infortune l'ont quitté et ont fait place à une fièvre morale où son intelligence s'égaré. Ce n'est point de sang-froid qu'il est railleur, obscène et pervers, il cède aux orages de ses pensées ; éternellement persécuté, il juge avec désespoir son persécuté. Déshérité de l'amour de la famille, il nous montre la sienne en ennemi, il en dévoile les vices et en étale sans pudeur les turpitudes. De son père, il nous peint l'orgueil et la bassesse, l'incessante contradiction de sa vie publique et de sa vie privée. De sa mère et de ses sœurs, les faiblesses. De sa femme, les torts réels, qu'il transforme en vices ; poussé par la double ivresse de la colère et de l'amour, auquel il se confie, il brise violemment dans ses paroles les liens du sang qui ne furent jusqu'à ce jour pour lui que les chaînes de l'esclavage. Il met lui-même le nom de Mirabeau au pilori ; mais il le fait, et c'est là sa seule excuse, dans le paroxysme de la douleur et dans l'intimité d'une correspondance secrète. On doit déplorer cet abaissement du géant qui se fait satyre et oublie l'éloquence qui foudroie, pour employer les sar-

casmes qui déchirent, les paroles impures qui souillent. En déviant ainsi de sa vraie nature, il perdait toute sa force; la force du malheur et du courage; l'irritation le rendait à la fois audacieux et pusillanime; dans ses heures de fermentation qui touchent à la folie, il trace de la même main d'implacables diatribes contre sa famille, et d'humbles suppliques à son père; il mord et maudit ses tyrans, puis pour en obtenir la liberté, il les prie à genoux et avec larmes. Plaignons les excès et les humiliations d'une nature élevée; rappelons-nous qu'elle fut excitée par les tortures d'une longue servitude, qui devait avoir son éclatante réaction. N'oublions pas que c'est durant trois nouvelles années d'esclavage que cette nature longtemps énergique et noblement résignée sortit ainsi d'elle-même, et pour excuser l'homme, songeons à sa situation, aux supplices qui le poussaient presque à la démence, aux douleurs physiques sous lesquelles il succombait; songeons au désespoir de cette jeunesse enchaînée, alors que le ferment de la liberté germait dans toutes les têtes, que son souffle précurseur parcourait la France et y agitait

déjà tous les esprits. Lui, penseur, souverainement éclairé, quels ne devaient pas être ses élans de révolte dans cette citadelle de Vincennes, où il fut enseveli trois ans ! tandis que ceux qui auraient pu le défendre et le délivrer le traitent avec indifférence, laissant l'inflexibilité paternelle suivre son cours et tandis que sa femme vit dans la mollesse et les plaisirs, l'oubliant comme s'il était mort ! C'est à Sophie, c'est au seul être qui lui fût alors dévoué, et qui comprit d'autant mieux l'excès de ses misères qu'elle en ressentait le contre-coup, c'est à elle seule qu'il adresse ces plaintes orageuses où l'égarément succède au courage et à la grandeur d'âme.

La publicité qui ne respecte rien depuis un siècle, nous a livré tous les mystères impudiques, toutes les douleurs acerbes de cette correspondance dont on voudrait déchirer bien des pages, et pourtant au milieu de ce fiel et de ces ordures jaillissent comme des éclairs fulgurants, les pensées les plus hautes et des sentiments généreux, qui font aimer ce grand persécuté ; une éloquence passionnée, un style éblouissant révèlent déjà l'orateur invin-

cible. Nous ne résistons pas à la tentation de citer ici quelques passages de ses lettres à Sophie, systématiquement décriées par la fausse pudeur des ennemis politiques de Mirabeau.

« Agitée d'espérance et d'inquiétude, de douleur ou de désir, mon âme, quoique gouvernée sans cesse et exclusivement par le même sentiment, est le jouet de mille sensations contraires qui s'entrechoquent et ne me laissent pas un moment de repos. Quelquefois je me repais de toutes sortes de chimères ; j'invente, je conjecture, je combine, je me persuade presque que je puis compter sur des ressources qui n'existent peut-être que dans mon imagination. Mais, quand l'édifice de mon bonheur est élevé, une seule réflexion vient le détruire, et je trouve plus aisément encore des raisons de me désespérer, que je n'avais saisi celles de me flatter : c'est ainsi que mes jours se passent. Quelque chose que je fasse, par quelque lecture que je m'efforce de me distraire, je ne puis donner de l'attention à rien. Entièrement absorbé par mon amour, aucune distraction n'a prise sur moi ; les belles-lettres, qui avaient tant de charmes pour ton Gabriel, l'ennuient

et le fatiguent ; la politique, dont je faisais mon étude la plus sérieuse, me dégoûte : je ne puis supporter que les hommes fassent tant de sacrifices et commettent tant de crimes pour des intérêts qui me paraissent si petits. L'histoire me met en colère en m'offrant sans cesse la perfidie des hommes, la tyrannie des grands, la bravoure des subalternes, et surtout la lâcheté des historiens, qui font de la profession la plus respectable, la plus utile et la plus noble, un vil commerce d'adulations, d'erreurs et de mensonges. Je parcours des pages entières avec humeur ou sans intérêt ; je tue le temps. Je ne m'occupe pas, si je ne trouve un trait qui ait quelque rapport avec la disposition présente de mon âme. Je me réveille ; je lis, je relis avec empressement : je médite ; le livre se ferme, et me voilà replongé dans mon ordinaire rêverie... »

.

« La franchise, cette qualité noble et généreuse, qu'on ne trouve plus, pas même dans nos romans, et qui est aussi loin de nos mœurs que les vertugadins le sont de nos modes, n'est plus la manie que

d'un certain nombre d'hommes qu'on nomme fous ou imprudents. Cependant, ma chère amie, elle est presque toujours la marque d'une âme véritablement élevée, et le plus souvent aussi elle est accompagnée d'un courage indomptable ; mais tout contribue à l'éteindre. Cette vertu hors de mode, si je puis m'exprimer ainsi, n'est presque plus que dangereuse. Être sincère dans le monde, c'est se présenter au combat avec des armes inégales, et lutter, le sein découvert, contre un homme plastronné qui vous tend un poignard. Les vains compliments, les perfides protestations qui surchargent tous nos discours, nous accoutument à tout altérer, à tout exagérer ; et l'on ne peut penser sans indignation, à quel bas prix on doit réduire, dans le cours de cette fameuse monnaie, les expressions les plus énergiques d'amitié, de bienveillance, de soumission. On se dit le serviteur de tout le monde, parce que l'on n'est l'ami de personne : l'on offre tout, parce l'on ne peut rien donner. Eh ! qu'on ne croie pas que ces faussetés de convention n'influent point sur la conduite et sur l'âme. Celui qui prostitue ses lèvres ne peut avoir un cœur pur : si sa conscience

était délicate, sa bouche le serait aussi. L'habitude et l'exemple encouragent, parce que la plupart des hommes n'ont point de caractère, et l'on a bientôt, pour tout principe et pour toute conscience, un recueil de formules dont il n'y en a presque pas une qui ne soit une perfidie déguisée. Il me semble, mon amie chère, que je t'ai toujours dit cela, et que ce n'est pas l'humeur que peut me donner le malheur, qui me fait parler ainsi. Au reste, quand j'invectiverais les hommes avec un peu trop d'aigreur, je serais bien excusable, car, j'ai bien sujet d'être mécontent d'eux ; et j'ai acquis le droit de me plaindre sans être accusé de misanthropie.

. »

.

« Celui qui a dit qu'on doit vivre avec un ami comme devant devenir notre ennemi, était peut-être fort prudent ; mais cette maxime n'est pas à notre portée ; elle sent trop la ruse ; elle ravit un des plus grands plaisirs de la vie ; elle ne saurait enfin s'accorder avec la droiture de notre cœur, même aujourd'hui que le malheur a dû nous rendre

si déflants. Nous nous garderons bien de croire aux amis; mais si, sous ce nom, l'on nous surprenait encore, nous serions encore trompés, et le monde serait assez vil pour condamner plutôt notre imprudence que la perfidie dont nous serions victimes. Ne nous engageons donc plus dans de dangereuses amitiés, car nous ne devons compter ni sur notre expérience (elle ne nous a donné que des craintes), ni sur notre discernement (quiconque touchera notre cœur aveuglera notre esprit). Quant à la finesse, c'est une faculté hors de notre portée; et ne nous en plaignons pas, ma divine amie. Va, laisse dire; la finesse ne fut et ne sera jamais que le partage des esprits médiocres et des cœurs équivoques: c'est une vue courte qui découvre les petits objets qui l'avoisinent, et ne peut saisir ceux qui sont éloignés. La ruse est le talent des égoïstes, et ne peut tromper que les sots, qui prennent la turbulence pour l'esprit, la gravité pour la prudence, l'effronterie pour le talent, l'orgueil pour la dignité. Laissons le masque à ceux qui ne pourraient sans rougir se montrer à visage découvert. Pour nous, soyons francs et sincères: nous n'avons rien à per-

dre à nous montrer tels que nous sommes aux honnêtes gens. Soyons réservés avec les autres, discrets avec tous, mais ni faux, ni fins avec personne. .

. »

.

« Tu me fais une question bizarre : *Comment je me trouve ici ?* Je commencerai par te dire fort sérieusement, qu'on a autant de bontés pour moi qu'on peut en avoir, vu les circonstances et la règle de la maison. Quant au reste, je te répondrai par une pasquinade : car comment veux-tu que je te réponde autrement ? Les prisonniers de Londres chantent pour se désennuyer : « Alexandre était prisonnier au milieu de l'univers ; le roi d'Angleterre l'est dans son île, le sultan dans son sérail, le moine dans sa cellule, le savant dans son cabinet, le seigneur dans sa voiture, le marchand dans sa boutique ; tous les hommes enfin sont prisonniers et la terre entière est une vaste prison. » Tu vois qu'il y a manière d'égayer tous les sujets ; mais j'avoue que de tous les prisonniers, nous sommes les plus prisonniers. »

.....

« Ma bonne amie, je n'aime plus du tout la guerre, à moins qu'elle ne me fasse sortir d'ici. Ceux qui me connaissent ne croient pas que l'amour m'ait rendu poltron. Oh ! non, pas poltron, mais on ne saurait être moins ambitieux ; et à raisonner de bonne foi et de sang-froid, quoi de plus fou au monde que la fureur guerroyante ?... O ma fanfan ! que ne fait-on des hommes, et surtout des heureux, au lieu d'en tuer ?

.....

..... Ma Gabriel-Sophie, ce lâche Ovide, qui a osé faire un *Art d'aimer*, rendait un culte à Auguste, son tyran et son persécuteur : aussi tous ses écrits, où il est sans cesse question d'amour, ne sont empreints que d'esprit, et il y a bien peu de vers qui aillent au cœur, car un homme sans courage est un froid amant : *Un mal sicuro amico, è fredde amante.* »

.....

« Ah ! quel charme est donc celui de l'amour, qui peut ainsi changer et les choses et les lieux, et les

circonstances, et les idées, et jusqu'aux sensations ! Au milieu des peines les plus cuisantes et d'une situation presque désespérée, il me distrait, il m'enivre encore par des illusions, hélas ! trop passagères, et que j'ai la faiblesse de regretter. Ta lettre m'a trouvé dans un profond abattement de corps et d'esprit, et elle me rend un peu de force et d'énergie. Ah ! Sophie, ne me reproche pas cet état d'affaissement, si étranger à mon âme ; hélas ! cette âme longtemps forte et toujours honnête, cette âme pleine de toi est brisée. J'ai lutté contre le sort plus peut-être qu'il n'appartenait à un être humain ; il est inexorable ; mes forces s'épuisent ; et je n'ai plus que le courage de l'honneur. Accablé de tristesse, de maux, d'ennuis et de craintes, ne voyant autour de moi rien, absolument rien qui pourra remplir le vide affreux que ton absence fait dans ma vie, j'ai peut-être quelque mérite à ne pas me manquer à moi-même. Quand je deviendrais pusillanime et faible, qui aurait le droit de s'en étonner ? Un malheur extrême, continu, sans compensation, sans relâche, ne peut-il donc pas dénaturer l'âme même la plus forte ?... Mais non, je ne perdrai, dans cette affreuse

captivité, que les faibles talents que j'y ai apportés, et peut-être la vie, la moindre de toutes les pertes. Ma tête s'affaiblit, mon imagination s'éteint, mon esprit devient paresseux : il a du moins perdu sa flexibilité ; mais j'ose croire que ma fermeté ne m'abandonnera pas à un certain point ; je ne céderai point en lâche à l'adversité ; je ne solliciterai pas ceux que je méprise.

.

. . . « Quoi, parce que je t'ai dit qu'il était cruel d'être mort pour son pays, avant l'âge de trente ans, la *fureur guerroyante* m'a repris ! car on ne peut faire pour son pays que la guerre apparemment. Oh ! la pauvre logicienne ! Mais puisque ceci t'inquiète, il faut parler ici sérieusement. Sans doute, j'ai eu une grande passion pour mon métier. Cela est assez simple. Élevé dans le préjugé du service, bouillant d'ambition, avide de gloire, robuste, audacieux, ardent, et cependant très-flegmatique, comme je l'ai éprouvé dans tous les dangers où je me suis trouvé, ayant reçu de la nature un coup d'œil excellent et rapide, je devais me croire fait

pour le service, Toutes mes vues s'étaient donc tournées de ce côté... Mais il y a longtemps que mes idées sont changées sur ce sujet : 1° Je crois que les hommes, et par conséquent les rois, ne peuvent donner que ce qu'ils possèdent : le droit de faire et de commander des actions justes, conformément à l'ordre et aux lois immuables de la nature. Un homme vertueux doit donc être le seul juge de la légitimité de la guerre qu'il s'agit de faire. Cette philosophie, qui est et sera la miennne, n'est pas compatible avec un uniforme. 2° Les troupes réglées, les armées perpétuelles n'ont été, ne sont et ne seront bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire et à la maintenir. Or, je ne suis pas de ces mercenaires qui ne connaissent que celui dont ils reçoivent la solde, ne se rappellent jamais que cette solde est payée par le peuple, qui s'honorent de servir un homme, tandis qu'ils devraient se croire uniquement destinés à la défense de leur patrie ; qui volent aux ordres de ce qu'ils appellent leur *maître*, mot infâme, injurieux au roi et à la nation, sans penser qu'ils se réduisent à porter une livrée plutôt qu'un uniforme, sans savoir que le plus

vil, le plus odieux, le plus détestable des mé-
tiers est celui de satellite d'un despote, de geôlier
de ses frères. Le service ne me convient donc
pas... »

.
« Certes, ce qu'osent tous les rois, indigne un
homme qui est homme. Mais combien peu y en a-t-
il? Les princes entendent vanter tous les jours leur
bienfaisance au-delà même des limites du pays où
leur despotisme nécessite le mensonge ou le si-
lence. Grâce à nos infâmes flatteries, tandis qu'ils
désolent d'immenses contrées sur lesquelles ils
n'ont d'autres droits que les désirs de l'ambition la
plus effrénée qui fût jamais, ils se croient peut-être
de bonne foi acquittés envers l'humanité, parce
qu'ils ont fait deux ou trois bonnes actions qui ne
leur ont rien coûté que de vouloir, qui n'intéressent
que deux ou trois particuliers, qui font récrier les
courtisans et excitent l'enthousiasme des sots. Tra-
hisons-nous toujours la vérité pour ceux-là mêmes
que nous n'avons aucun intérêt à flatter? Conspire-
rons-nous sans cesse contre notre propre tran-

quillité et celle de nos semblables? Nous divinisons des actions sur lesquelles l'être le plus ordinaire, l'âme la plus vulgaire rougirait de balancer. Le plus souvent nous nous épuisons en éloges sur des forfaits qui armeraient les tribunaux humains contre tous autres que des princes. Il faut que nous ayons une étrange idée de ce dont ils sont capables ! Cessons de confondre leurs devoirs et les nôtres et de séparer leur morale de la nôtre. Ils ne sont pas faits pour se livrer à des détails sur lesquels ils sont le plus souvent trompés et dont ils ne s'occupent presque jamais qu'au préjudice des lois et des juridictions légales. Mais ils nous doivent surtout l'exemple de la justice qu'ils nous forcent à respecter. Eh ! qu'importe à l'humanité dévouée à souffrir presque également de leurs erreurs et de leurs crimes, désolée par leurs passions, leurs plaisirs, leurs fureurs, leurs jeux, leurs caprices, leur union, leurs querelles ? Qu'importe à l'Europe partagée entre quelques individus qui semblent s'être fait des lois, des principes, des intérêts séparés et regarder la morale des autres humains comme un préjugé qui ne mérite que leur mépris ? Qu'importe

à l'Europe que ses maîtres, dont le pouvoir s'accroît chaque jour davantage, et dont la considération est une fois plus redoutable que leurs guerres les plus sanglantes, puisqu'elle n'annonce que la paix terrible de la servitude, puisque désormais les traités décideront au gré des fantaisies de cinq ou six despotes, de la liberté, de la propriété, de la vie des hommes ; puisque le pouvoir arbitraire montrera de toutes parts un front menaçant, un rempart inexpugnable ; que nous importe, dis-je, que l'orgueil ou la pitié, les sensations du moment ou les ruses de l'amour-propre arrachent à nos princes des larmes stériles, des maximes infructueuses, des dons intéressés ? Qu'importe à ces malheureux pays envahis par trois brigands couronnés, que l'un ait des talents sublimes et balance par l'admiration qu'ils excitent dans l'imagination des humains, l'indignation qu'inspirent leurs vexations atroces, et les funestes excès qui le condamnent à une éternelle renommée ? que l'autre souillé de crimes qui font frémir la nature, mette à contribution tous les beaux esprits de son siècle pour écrire en phrases pompeuses ce qui ne fut jamais dans son cœur, ce

que démentent chaque jour son administration et sa conduite ? que le troisième enfin, ambitieux insatiable, prince sans foi, ami perfide ; astucieux ennemi, sèche les larmes d'une veuve ou d'un orphelin, s'occupe des détails de police du ressort d'un commissaire de quartier, tandis qu'au mépris des lois divines et humaines, et contre ses vrais intérêts, il opprime des nations entières, il étend sur ses sujets et sur ses voisins le sceptre de fer du plus inflexible despotisme, il prend pour modèle un prince dont il n'aura jamais les talents, dont il n'imité què les violences ? Quelques bienfaits obscurs rachètent-ils tant de crimes ? Non, non, sans doute, la haine des méchants, voilà la bonté des rois ; la vigilance et l'intégrité, voilà leur bienfaisance ; l'économie, voilà leur libéralité ; le respect des hommes, l'observation irréfragable des lois naturelles et positives, voilà leur justice ; quiconque dit autrement est un sot ou un lâche. Je dis et je soutiendrai à toutes les puissances de la terre que les esclaves sont aussi coupables que leurs tyrans, et je ne sais si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir, que de l'im-

bécilité de ceux qui ne savent pas la défendre.

« *La liberté de la presse*, oh ! oui, vraiment, t'y voilà ! Eh ! ne vois-tu pas que ces vizirs et demi-vizirs, sultanes et soubrettes de sultanes, agioteurs titrés, valets décorés, voleurs protégés, monopoleurs privilégiés, etc., et deux milliards d'*et cætera*, croiraient ou diraient que le roi n'est plus roi s'il voulait profiter des lumières publiques au lieu de les étouffer ? Un certain *Enomaüs* jeta au milieu des prêtres qui expliquaient les oracles, un livre intitulé *les Fourbes découverts*. Voilà à jamais le crime des philosophes. Or, je t'ai montré comment ces honnêtes gens de ministres et ces honnêtes gens de prêtres sont des charlatans de même espèce, ainsi, mets-toi bien dans la tête que le *despotisme et le bon plaisir* sont les plus sains des régimes parce qu'ils constituent la méthode la plus simple et la plus rapide de gouverner. Or, tu sais bien que le despotisme peut et doit toujours être équitable ; car les rois ont tous été, sont et seront tous les pères de leurs peuples, et leurs préposés furent, sont et seront infailliblement et jusqu'à la consommation des siècles, d'honnêtes gens, et ces nouveaux Argus ont

eu, ont et auront assez d'yeux pour tout voir, et aucun Mercure n'a pu, ne peut et ne pourra endormir ces yeux ; et il a existé, existe et existera une race d'hommes impassibles, infaillibles, parfaits, tout exprès pour servir un despote parfait ; et des générations angéliques succéderont à ces êtres angéliques. Tout cela est indubitable. Qu'avons-nous donc besoin de la liberté de la presse ? Pauvres imbeciles que nous sommes ! laissons-nous mener : *il n'est pas bon que des esclaves y voient si clair.* »

« Mais enfin que penses-tu ? me dira peut-être Sophie. Y a-t-il un Dieu ? n'y en a-t-il pas ? Se mêle-t-il des affaires de ce monde ? Ne s'en mêle-t-il pas ? Ici je te répondrai naïvement ce que je t'ai répondu et ce que je te répondrai bien souvent : *Je n'en sais rien.* Ce sont quatre grands mots, crois-moi. Je n'en sais rien, et peu m'importe, parce que je suis assuré qu'il m'est impossible d'en savoir plus que j'en sais, et que ma foi, mes sentiments, mes intentions ne sauraient déplaire à l'être infiniment juste, s'il en est un. Je ne sais ni s'il existe, ni comment il existe ; mais je sais que le bien moral, utile et même

nécessaire à l'homme, indispensable à l'organisation et au maintien de la société, est indispensable pour tout être raisonnable et même assez fréquemment inspiré à tout être sensible par son instinct, dont il faut bien se garder de négliger les inspirations. Je sais que, s'il est un Dieu, l'homme juste et bon lui sera agréable. Je sais que, s'il n'est pas, l'homme juste et bon sera souvent le plus heureux et le moins agité et qu'alors même qu'il sera persécuté et malheureux, le témoignage de sa conscience adoucira ses maux que des remords envenimeraient comme ils empoisonnent sans doute la prétendue félicité des méchants. Je sais que j'en serai mieux avec moi-même, et plus aimé de mon amante, quand j'aurai été vertueux. Cela me suffit pour idolâtrer la vertu, et ces sentiments droits et simples, ces opinions estimables et salutaires ne peuvent jamais faire de mal ni à moi ni à d'autres.

« Mon amie, le tort que tu reproches à notre nation et qui en est un bien réel, dont elle s'est rendue coupable envers presque tous ses grands hommes, tient à notre défaut absolu de caractère et d'énergie. Il faut traiter les légers Français comme l'on traite

ces estomacs faibles et délicats, auxquels on ne permet qu'une petite quantité d'aliments à la fois, et ne pas nous offrir ni trop de rapides succès, ni trop de titres à notre admiration, parce que nous savons nous engouer, mais non pas admirer. Nous ne voyons pas par nos yeux, nous ne pensons point d'après nous; nous n'avons ni caractère, ni originalité, ni génie, par conséquent; car l'empreinte et le sceau du génie c'est l'originalité, lorsqu'elle est accompagnée de raison et de goût. Je ne parle pas des individus; certes, nous avons eu de grands, de très-grands hommes, et nous en avons encore, mais c'est le siècle, et non le terroir, qui a fait de ces hommes-là, le terroir dis-je, et je compte dans cette expression, pour la grande partie, le gouvernement. Nous n'offrons aux artistes et le plus souvent aux gens de lettres pour prix de leurs veilles que des applaudissements de mode et d'habitude, fruits passagers d'un vain caprice. Ceux que le grand talent ne tourmente pas resteront toujours médiocres, les autres seront toujours malheureux. Certainement la beauté en tout genre tient beaucoup aux mœurs et aux circonstances. La

beauté physique elle-même n'est-elle pas soumise
 aux caprices des sens, du climat et de l'opinion ?
 Mais en poussant le raisonnement on anéantirait le
beau dans tous les genres possibles. Un art fait des
 progrès lorsque ses moyens augmentent, que sa
 carrière s'étend, que ses objets s'agrandissent, et
 nous nous rapetissons sans cesse. Les productions
 d'un art sont d'autant plus belles qu'elles atteignent
 à un but plus reculé, plus important, plus difficile,
 et qu'elles donnent le sentiment du beau à des
 hommes plus exercés et plus délicats, pour qui
 l'énergie, la variété, la chaleur n'auront jamais rien
 de capricieux ni d'arbitraire. Chez nous, tout est
 mode et caprice. Comment veux-tu que les arts et
 les sciences n'y dépérissent pas ?

 »

Je termine ces extraits en citant en entier une
 lettre qui est un chef-d'œuvre d'ardente sensibilité ;
 c'est celle dans laquelle Mirabeau annonce à Sophie
 la mort de leur enfant :

28 mai 1780.

« Mon amie, le moment est venue de me prouver la force et l'étendue de ton amour. Certes, j'en a déjà reçu des preuves sans nombre et bien chères, et cependant tu n'as point encore été soumise à une épreuve si délicate. Tu le sais, ô mon amante ! la tendresse de Gabriel est sans bornes, mais elle a tous les caractères d'ardeur et de fidélité qui composent son être. Rassuré par la ferme conviction que mon cœur n'exige que ce tribut qu'elle paye, je me croirais peu aimé si je ne l'étais uniquement, si quelque objet dans la nature pouvait te distraire de ta passion, ou te rendre difficiles les plus graves sacrifices... — Mais, mon Gabriel, doutes-tu donc qu'un sacrifice, quel qu'il soit, quand il t'est offert, ne soit une jouissance ? Voilà ce que me répond ma tendre Sophie en lisant ceci. — Non, mon épouse, non, bonheur de ma vie ! idole de mon cœur, je ne doute pas de ton courage, je sais qu'il ne coûte rien à ton amour ; et cette idée a soutenu le mien dans ce moment où il me faut te demander ce dont j'ai à peine la force de te donner l'exemple.

« Chère amie, loin de nous les ménagements des

pusillanimes... Notre enfant n'est plus! eh bien! je te reste : tu m'aimais en elle ; rends-moi tout l'amour que tu lui portais, et que ton affection jusqu'ici divisée, se concentre en un seul objet..., O mon tout! ô mon bien! je vois tes douleurs, et tu sais si je les partage... Hélas! je ne puis de même mêler mes pleurs aux tiens! L'amour ne peut imposer silence à la nature, mais il doit et peut la consoler. Il peut et doit obtenir qu'un découragement funeste ne nuise pas à tes plus chers intérêts, à ta santé, à ta vie. Fais-moi donc le sacrifice, non pas de ta douleur, mais de tes égarements. Verse des larmes, répands-les dans mon cœur; épanche tes regrets, mais n'en aiguise point la pointe, déjà trop acérée, par une opiniâtreté qui t'arracherait à tes devoirs, désespérerait ton ami, et lui ferait prendre en horreur la vie, avec laquelle tu dois le réconcilier. Tu le peux seule, ô mon ange! Un crêpe affreux voile à mes regards le bonheur; toi seule, qui le soulèves toujours, peux le déchirer tout à fait. Tu vois quel est mon sort! tu vois à quelles épreuves j'étais destiné! Veux-tu que ma seule consolation, la conviction d'être infiniment aimé m'échappe encore? Oui,

je croirais être aimé faiblement si la mort d'un enfant auquel, hélas ! nous ne comptons pas survivre, mais que nous savions cependant né de la condition des mortels, te rendait sourde à ma voix, à mes consolations, à mes caresses... Je sais quel bonheur tu te promettais de cet enfant, et quel plaisir c'était pour toi que de projeter le sien... Mais oserais-tu dire ou croire qu'il n'est plus de bonheur pour toi dans ce monde quand tu peux tout pour le mien, quand j'existe, quand je vis pour toi, quand je touche peut-être au moment de t'être rendu ? O mon amie ! nous sommes déjà trop payés pour regarder la mort comme la plus belle invention de la nature. A combien de maux, peut-être, elle a dérobé ta fille ! C'est donc sur nous qu'il faut pleurer ; et tes pleurs que commande l'amour de soi, ne doivent pas longtemps prolonger la douleur, quand un sentiment plus tendre et plus noble lui ordonne de se calmer.

« Hélas ! ma Sophie, je te disais, il y a quelques mois, ces paroles touchantes d'un ancien : « Les funérailles des enfants sont toujours prématurées, lorsque les mères y assistent. » Cette idée est vraie

et touchante; mais combien de mères se désolent sur leurs enfants, et dis-moi si tu pouvais, loin de l'être, t'arrêter sur les limites de l'existence et du néant, et lire au livre des destinées? Réponds-tu qu'en voyant la longue liste des maux qui t'attendaient, tu voudrais exister? Non, si l'on te l'offrait sans le dédommagement de notre amour. Eh bien, cet amour te reste; cet amour me console d'une vie tissée d'alarmes, de périls et de douleurs. Que dis-je? Il me les fait oublier, en me ramenant à toi, à toi dont je n'étais pas digne, et que je n'aurai jamais trop chèrement payée... Sophie, ma chère Sophie! je te conjure, et j'espère que tu ne refuseras pas au plus tendre des amants, à qui tu n'as jamais rien refusé, de mettre un terme à tes regrets, et même d'apporter dans ceux qu'il faut bien t'accorder, une modération qui calme mes inquiétudes sur les suites qu'un si fatal événement pourrait avoir sur ta santé.

« Tu me plaindras sans doute d'être obligé de te donner cette cruelle nouvelle. Hélas! si j'eusse pu te la dire en te serrant dans mes bras, nos cœurs, en s'unissant, se seraient mutuellement fortifiés;

mais l'absence aigrit tout. J'ai balancé si je te dirais si tôt quelle perte nous avons faite; mais la crainte que tu ne reçusses ce coup d'une autre main, qui ne saurait pas te l'adoucir, ma confiance en ton courage, la haute opinion que j'ai de ta tendresse, et qui ne laisse pas douter que la mienne supplée suffisamment à cette privation terrible, m'ont engagé à te parler sans détour. Ah! Sophie, ton ami n'est pas moins malheureux que toi lorsqu'il s'occupe de tes chagrins.

« Je serais inconsolable si tu n'étais qu'une amante vulgaire. Hélas! me dirais-je, voilà un de mes liens, et le plus sacré de tous, rompu; mais je te ferais injure de penser ainsi. L'amour et l'honneur nous unissent indépendamment de tous autres motifs, de tous autres devoirs, de tous autres objets; et il n'est pas au pouvoir des humains ni de la nature de relâcher nos nœuds, aussi longtemps qu'elle nous laissera la vie. Si nous sommes destinés à serrer dans nos bras de nouveaux gages de notre amour, nous pourrons porter sur eux un regard plus serein. Un certain nombre d'enfants doit payer le tribut à la mort : elle a frappé le pre-

mier fruit de notre tendresse ; nous pouvons, nous devons espérer qu'elle épargnera les autres..... O mon amie! nous avons éprouvé de plus grands malheurs! C'est sur nous-mêmes, et une partie détachée de nous, que l'infortune s'est exercée, quand elle nous a arrachés l'un à l'autre. L'amour, l'espoir et nos bienfaiteurs ont cicatrisé cette plaie profonde : la nouvelle blessure doit être encore plus facile à guérir.

« Ah! ma généreuse Sophie, ne m'accable pas du nouveau tourment de tes souffrances ou de tes dangers : ne nous punis pas tous deux de notre infortune, n'augmente pas tes propres maux... Pleure, mon enfant, pleure, mais non sans mesure ; que ta douleur soit douce et tendre comme toi. Tu n'as pas joui de la douceur de voir longtemps ta fille, de la tendresse de ses embrassements, des caresses de son enfance... Hélas! que regrettes-tu là? Tu n'en serais que plus malheureuse; et si je t'envie le plaisir de l'avoir embrassée, c'est que je voudrais avoir autant de motifs de regrets que mon amie.

« Si les pleurs fléchissent le destin, je te dirais :

Chère amie, pleurons ensemble, pleurons des larmes de sang; que tous nos jours se passent dans le deuil, toutes nos nuits dans la tristesse et l'insomnie; notre douleur est utile à ce que nous aimons. Mais les gémissements ne raniment pas les morts; il ne faut donc pas se laisser emporter pour eux à une violence nuisible à ceux qui leur survivent. Ne nourris pas ton chagrin trop amer, trop naturel, mais qui ne durera qu'en proportion de ce que tu sentiras le plus vivement; or, j'espère, et je crois, et je demande, en te couvrant de mes baisers et de mes larmes, que ce soit ton amour pour moi que tu sentes et que tu veuilles sentir le plus vivement... Oh! qu'ils sont durs ces parents qui, au lieu de se hâter de jouir de leurs enfants, de se livrer à eux sans délai, d'épuiser réciproquement toute leur tendresse mutuelle, au lieu de profiter du moment présent qui leur appartient à peine, les vexent, les oppriment, et se réservent, pour un avenir qu'ils ne verront pas, des réparations, dont la fortune ne leur laisse que le projet vain et déchirant!... Eh bien! les enfants de ces êtres-là vivent pour souffrir, et ceux des

mères tendres sont moissonnés au berceau!...

« Ce n'est pas le moment de te parler affaires, ô mon tout! Ces intérêts si médiocres, si tièdes auprès des grandes affections de l'âme, ne me touchent pas plus que toi. Je dois cependant t'ôter un de tes chagrins, qui paraît t'avoir vivement émue au moment où tu écrivais ta dernière lettre. Mon ami, M. B..., qui partage vivement notre perte, m'avait écrit avant de la savoir : « Ne prenez point à la lettre les précautions que je vous ai demandées sur notre correspondance. *Laissez-vous confier tout*, ne répondez que ce que la prudence pourra vous dicter; longez sur tous les points importants et délicats qui font connaître votre touche. Je ne vous dis que ce que vous savez aussi bien que moi, et que vous-mêmes avez pratiqué. »

« Ces mots pleins de douceur, de sagesse et d'amitié, doivent t'ôter tout soupçon que l'on veuille te priver du secours de mes avis. Au reste, tu n'en as que trop perdu le besoin, puisque la seule propriété qui te restât, et qu'encore, au mépris de la justice et de la nature, on te disputait, t'est enlevée par le sort... Je te supplie de ne point écrire en ces pre-

miers moments à ta mère; elle ne peut pas partager ta douleur; et toi, tu ne peux pas sentir assez cela : mais, mon adorable amie, la douleur même doit être décente, et il ne faut pas aigrir des maux déjà trop dévorants.

« Oh ! mon amie, ce n'est pas toi que le regret de ce que tu n'as plus peut rendre injuste pour ce qui reste. Envisage ton amant, et songe combien la fortune t'a épargnée même en te maltraitant, et tu avoueras qu'il te reste plus de consolation. Voilà, ô mon tout, ce qui m'a fait supporter ma douleur, et ce qui me donna la force de t'écrire peu d'heures après avoir reçu une nouvelle qui a serré mon cœur au point de m'inquiéter, car tu me fais aimer la vie. J'ai beaucoup pleuré depuis, et voilà ma poitrine soulagée; mais mon âme ne le sera que quand j'aurai ta promesse de tout sacrifier à l'amour, et de chercher dans son sein les remèdes à tes maux, sans m'en cacher la profondeur ou l'activité. Écris-moi bientôt, ma Sophie-Gabriel, je te répondrai à l'instant et M. B... voudra bien me faire passer ta lettre. Hélas ! tu recevras toujours trop tôt celle-ci, mais je n'aurai jamais la tienne assez vite.

« Adieu, ma bien-aimée, montre-moi ce courage que j'attends de ta grande âme : élève-la au-dessus du deuil où elle est plongée, et ne pense qu'à l'amour éternel et inviolable que mon cœur t'a juré, que mes tendres caresses te répètent, et sur lequel nul bras ne peut attenter.

« Ta fille n'a pu résister aux convulsions des dents. La nourrice est, dit-on, inconsolable. Je prie M. B... de lui donner le peu que je puis dans cette triste occasion. Ceux qui ont aimé notre enfant ont tous des droits sur nous... Hélas! tu ne verras que trop que c'est la main appuyée sur ma plaie, que je cherche à guérir la tienne..»

.....

Citons encore cette belle page sur le droit divin, source de tous les despotismes, qu'il écrivit durant sa longue captivité.

« Toute autorité émane immédiatement de Dieu, dites-vous. Je demande si vous en concluez que l'humanité entière ait été faite pour être le jouet de quelques individus, et que les fantaisies d'un seul homme soient plus sacrées que l'intérêt de tout un peuple! Direz-vous que oui? Tout peut se dire et

s'est-dit. Je ne perdrai pas mon temps à m'en irriter. Je pense que vous êtes un monstre ; mais le sentiment n'est pas une démonstration. Je vous prouverai donc seulement que vous êtes un insensé.

« Quand Dieu a créé les hommes, il a voulu qu'ils existassent. » Or, la condition de notre existence, au point de vue moral, c'est la propriété de notre personne, « la loi de propriété, ou, ce qui revient au même, la loi de liberté est donc une loi divine ; les souverains, avant l'inauguration desquels il existait apparemment des hommes, les souverains sont donc institués de Dieu, qui est *terrible dessus les rois*, pour faire respecter la justice. »

« D'ailleurs une loi impérieuse oblige les souverains à être justes ; la voici, cette loi : « Vous ne réglez sur nous qu'en réunissant nos volontés aux vôtres ; mais vous nous ferez difficilement vouloir notre mal évident ; pour que vous conserviez votre pouvoir, il faut donc que nous soyons intéressés à votre conservation, que nous la croyons utile à la nôtre ; votre intérêt est donc à côté de

votre devoir : il faut également pour l'un et pour l'autre que vous soyez *justes*. »

« L'objet, l'intérêt et la position de tout gouvernement sont donc de maintenir l'harmonie de la société établie sur les relations morales de la justice et sur l'ordre physique qu'aucune puissance humaine ne peut changer, et de protéger tous ceux qui composent cette société. » Devant ces principes certains, que devient le droit divin ? »

XXVII

C'est pendant que Mirabeau était enfermé dans le donjon de Vincennes qu'éclata en Amérique la guerre de l'indépendance ; le prisonnier demanda à partir avec Lafayette, qui emmenait sous ses ordres son jeune frère, le vicomte de Mirabeau. Voici la lettre que Mirabeau adressa en cette occasion au comte de Maurepas :

« Ce n'est point une simple apologie que j'ai
« l'honneur de vous adresser, puisque aucune de
« mes lettres n'a rien changé à mon sort, puisqu'on
« me refuse même le triste avantage d'être en-
« tendu dans mes défenses, et confronté avec mes
« accusateurs, il ne me reste qu'une demande à
« faire qui, je crois, ne déplaira point à mon père,
« et mettra à l'aise votre bonté naturelle contre la-
« quelle il vous a fallu vous raidir, sans doute,
« pour me traiter avec tant de dureté.

« Les événements politiques survenus depuis ma
« détention exigent certainement qu'on envoie des
« troupes en Amérique, peut-être aux Indes? Je vous
« supplie de me faire passer dans l'un ou l'autre
« de ces pays; on n'a jamais trop d'hommes dans
« ces contrées si destructives, et je vaudrais bien un
« soldat. Ici j'ai cessé de vivre et je ne jouis pas du
« repos que donne la mort; j'y végète inutilement
« pour la nature entière. Laissez-moi mettre les
« mers entre mon père et moi. Je vous promets,
« monsieur le comte, ah! oui, je vous le jure, qu'on
« ne rapportera de moi que mon extrait mor-
« tuaire ou des actions qui démentiront bien haut
« mes lâches, mes perfides calomniateurs, et fe-
« ront peut-être regretter les années qu'on m'a
« ôtées. Relégué au bout du monde, je ne serai pas
« moins prisonnier relativement à la France que je
« ne le suis ici, et le roi aura un sujet de plus qui
« lui dévouera sa vie. »

Cette lettre triste et grave forme un noble contraste avec quelques-unes de celles dont nous avons déploré la publicité! Eh bien! cette lettre resta sans réponse. Le silence obstiné qu'on oppose aux souf-

frances de Mirabeau cause un saisissement douloureux, et, quand on pense à toutes les blessures auxquelles son Âme était en butte, on excuse l'énergique fureur qui en débordait parfois : « O sort rigoureux ! ô perplexité cruelle ! s'écrie-t-il, « t'appesantiras-tu longtemps sur mon être qui « croule ? Je suis déchiré par des mouvements qui, « jusqu'ici, m'étaient inconnus, je dirais volontiers « comme Oreste :

« Mon innocence enfin commence à me peser.

« Il n'est pas de repos avec mes implacables ennemis ; il n'en sera que dans la tombe ; aucune pitié ne saurait pénétrer dans leur âme pétrie de fiel ; aussi barbares qu'injustes, ce que leur iniquité refuse, leur commisération ne l'accordera jamais. C'en est trop, c'en est trop ! je ne sais, si proscrit par un destin supérieur, par cette nécessité fatale qui laisse triompher le crime et gémir l'innocence, je suis destiné à mourir de désespoir ou à mériter mon sort par un crime ; mais trop longtemps la peine le précède ; je sens des transports d'indignation et de haine qui

« jamais n'avaient eu accès dans mon âme ! »

Cette plainte véhémement n'était que trop justifiée par l'état du prisonnier ; il languissait à Vincennes dans le plus triste dénuement ; son père ne lui avait accordé qu'une pension de 600 fr. par an, qui ne pouvait suffire aux dépenses multipliées d'une prison ; il endurait les plus rudes privations, souvent il était forcé de garder le lit faute de linge et de vêtements. Sophie subissait aussi toutes les angoisses de la pauvreté ; elle passait les nuits à travailler pour nourrir l'enfant qu'elle avait eu de Mirabeau. C'est aux abois de cette double misère que sont dus quelques ouvrages impurs traduits ou composés par Mirabeau durant sa prison de Vincennes. Pour arracher un peu d'argent aux libraires, il traça des pages obscènes que le goût du temps recherchait, et qui forment avec les livres sérieux dont il s'occupait alors, le même contraste que nous avons signalé dans ses sentiments intimes. Cette main qui traduit Pétronne, Catulle et Jean Second, pèse la destinée des empires, l'avenir des peuples, signale les abus du despotisme et proclame la liberté comme le véritable Messie du monde !

X XVIII

Tandis que les jours de Mirabeau s'écoulaient ainsi dans la misère, le désespoir et l'âpre travail, voyons quelle était la vie de sa femme. Les lecteurs doivent être lassés de nous suivre dans les divers prisons, châteaux-forts, donjons et citadelles, qu'habita tour à tour notre héros, conduisons-les dans des lieux plus riants.

A une lieue d'Aix, dans la partie la plus pittoresque de la campagne qui entoure la ville, s'élève le château du Tholonet. Cette résidence somptueuse des comtes de Galiffet rappelle par son architecture, ses jardins, ses cascades, ses longues avenues, Meudon, Saint-Cloud et Trianon. Là, le grand seigneur s'était fait prince ; il avait sa chapelle, sa salle de spectacle, ses immenses pelouses où les paysans venaient danser chaque dimanche, au son

du fifre et du tambourin. Le luxe intérieur de cette habitation rappelait aussi celui dont s'entoure la royauté; les tableaux, les statues, les riches tentures de brocard ou de tapisseries, les raretés venues de la Turquie et de la Chine, décoraient les galeries et les vastes salons du Tholonet. Sa chapelle possédait une Madone de Raphaël, tandis que la salle de spectacle étalait aux regards des scènes mythologiques peintes par quelque émule de Boucher. Ce beau lieu était pendant l'été le rendez-vous de toute cette noblesse oisive et avide de plaisirs qui résidait à Aix; là se nouaient ou se dénouaient les liaisons galantes, les intrigues passagères de cette société élégante et blasée, que l'orage de la révolution allait incessamment emporter. Pleine de sécurité, s'oubliant dans ses vices et son luxe, elle épuisait alors ses derniers jours au milieu des plaisirs qu'assurent la richesse et l'impunité.

Le comte de Galiffet, propriétaire du Tholonet, avait une fortune de 500,000 francs de rente. C'était un homme d'un esprit médiocre, d'une figure vulgaire, il boitait beaucoup, et cette infirmité rendait

tout à fait disgracieuse sa taille courte et forte. Il n'avait d'un gentilhomme que cette urbanité courtoise, cette politesse bienveillante que la noblesse se transmettait de génération en génération. Il faisait largesse de sa fortune, chez lui tout était à tous, chacun y vivait libre comme chez soi, et cette hospitalité fastueuse et complaisante le rendait un amphitryon presque aimable tant il était empressé; mais, s'il plaisait comme hôte, si chacun louait son goût et sa magnificence, on avait toujours traité de ridicules, ses prétentions auprès des femmes. En vain s'était-il posé comme le chevalier et l'admirateur passionné de la jeune comtesse Émilie de Mirabeau, malgré les apparences de réussite qui étaient en sa faveur, on lui déniait tout succès réel auprès d'elle, tant il avait été proclamé impuissant à séduire par la fleur brillante et railleuse de l'aristocratie provençale. Cette réputation bien établie d'*homme sans conséquence*, mettait la comtesse de Mirabeau fort à l'aise; elle passait presque sa vie chez le comte de Galiffet, où les distractions du monde, il faut l'avouer, l'attiraient plus que le sentiment. Depuis que Mirabeau avait été séparé

d'elle pour languir en prison, elle habitait chaque été, avec son père, le château du Tholonet. Elle y était traitée comme la châtelaine; et quoique le comte de Galiffet fût marié, elle seule dirigeait les fêtes qu'il donnait, elle seule était l'objet des hommages et de l'adulation de tous ceux que le plaisir réunissait chez lui. La comtesse de Galiffet, femme très-laide et d'un esprit borné, voyait sans ombrage cette usurpation de ses prérogatives; l'amour maternel absorbait sa vie et en chassait toute autre préoccupation : elle avait une fille de quatre ans, enfant folâtre, dont le jeune Victor de Mirabeau, qui suivait sa mère au Tholonet, était devenu le compagnon de jeu ; cette riante fraternité des enfants disposait les mères à se supporter l'une l'autre; d'ailleurs, dans ce temps de facile et d'élégante corruption, la légèreté des mœurs affaiblissait les passions. La comtesse de Galiffet et la comtesse de Mirabeau vivaient donc en parfaite intelligence, c'est-à-dire qu'elles se parlaient peu et ne s'attaquaient jamais.

XXIX

Par une chaude matinée d'octobre 1778, la plupart des hôtes du Tholonet étaient réunis sur la terrasse du château, en face de laquelle un massif d'arbres agités par le vent répandait une agréable fraîcheur; les jets d'eau des fontaines rafraîchissaient aussi l'atmosphère, et les plates-bandes d'œillets et de jacinthes, qui bordaient les bassins, jetaient dans l'air leurs suaves parfums. La compagnie était assise dans de larges fauteuils de bois des îles, et les dames reposaient leurs pieds mignons sur des nattes moelleuses de Saint-Domingue, tissées tout exprès pour elles dans cette île où le comte de Galiffet avait d'immenses propriétés. Au milieu d'un groupe empressé de jeunes gentilshommes, Émilie de Mirabeau, à demi-étendue sur son siège, agitait en mesure un vaste

éventail d'écorce d'arbre, tout en répétant un air du *Déserteur*, qu'elle devait chanter le soir sur le théâtre du château. Sa voix, qui n'avait rien perdu de sa fraîcheur, était charmante. Comme nous l'avons dit, à défaut de beauté, son visage avait de l'enjouement, et le tour de son esprit allait à ce monde superficiel qui n'approfondissait que le plaisir. Autour d'elle s'empressaient le marquis d'Albertas, le comte de Castellane, le chevalier de Castillon et d'autres jeunes seigneurs à la mode. A peu de distance était assis son père, le marquis de Marignane, et près de lui son ami, le comte de Valbelle ; ils lisaient ensemble un numéro du *Mercur*. D'autres groupes étaient çà et là dispersés, chantant, riant, discutant ou causant mystérieusement à voix basse.

Le comte de Galiffet passait et repassait sur la terrasse, apportant des fleurs aux dames, et faisant servir des rafraîchissements ; tandis que sa femme, assise un peu à l'écart, s'occupait à *parfler*, tout en regardant avec bonheur sa fille qui jouait auprès d'elle avec le jeune Victor de Mirabeau.

Quand Mirabeau fut arraché à son exil de Ma-

nosque et conduit au château d'If, son fils, comme nous l'avons vu, était encore au berceau; cinq ans s'étaient écoulés, l'enfant avait grandi; il était beau et spirituel, sa figure intelligente rappelait celle de son père; mais ses traits, que la petite-vérole n'avait pas altérés, étaient pleins de régularité. Ses facultés étaient surprenantes, et la précocité de son esprit faisait penser à ce vers de Shakespeare :

So wise so young they, done'er live long (1).

Vif et bruyant, cet enfant avait pourtant des moments de silence et de tristesse qui surprenaient; alors on eût dit que la réflexion le vieillissait et étouffait la gaité de son âge. Ce jour-là il était tout à fait enfant; armé d'un léger filet de gaz verte, il poursuivait, de concert avec la petite Marie de Gaillet, un beau papillon pourpre et noir qui rasait les plates-bandes de fleurs. L'agitation de la course faisait onduler ses abondants cheveux bruns et

(1) Si grave et si jeune ! de tels enfants ne vivent pas longtemps (*Richard III*).

animait son charmant visage; son œil était vif, sa bouche riante, et il paraissait plein de santé et de vie. Sa mère, malgré son indolence et la tiédeur de tous ses sentiments, le regardait parfois avec amour, et s'arrachait même au concert de flatte-ries qui l'entourait pour venir le caresser.

Parmi ceux qui remarquaient les grâces de ce bel enfant, deux hommes assis dans un angle de la terrasse paraissaient s'occuper de lui avec plus de curiosité que d'intérêt; l'un était le président d'Entrecasteaux qui devait plus tard déshonorer et ensanglanter le noble nom qu'il portait par le meurtre de sa femme; son visage sombre et déjà ridé avait une expression sinistre qui décelait d'orageuses pensées. L'autre gentilhomme qui causait avec lui était le comte de Gr..., officier de marine distingué; mais dont la vie intime était pleine de basses passions; licencieux et avide, la soif des plaisirs lui donnait la soif de l'or; neveu du marquis de Marignane et cousin d'Émilie, il avait espéré s'unir à la jeune héritière, et quand cet espoir fut anéanti par son mariage avec Mirabeau, vindicatif et méchant, il voua une haine implacable à

l'homme qui avait entravé son ambition. Bientôt ne trouvant plus à l'exercer sur celui qui passait sa vie en prison, il la reporta sur son fils, sur cet enfant, unique héritier des biens immenses du marquis de Marignane, auxquels lui, son neveu, aurait eu des droits si le jeune Victor n'était pas né !

Cette idée fixe d'une fortune perdue et qu'un événement pouvait lui rendre, le poursuivait même durant ses campagnes sur mer ; il caressait la sinistre espérance d'être un jour délivré de l'obstacle que lui faisait cet enfant.

Tandis que Victor courait joyeux sur la terrasse, l'œil hagard et inquiet du comte de Gr... s'attachait à lui comme à une proie.

L'enfant folâtrait depuis quelques heures, lorsque fatigué par le jeu, il vint se reposer, haletant, dans l'angle de la terrasse où le président d'Entrecasteaux et le comte de Gr... étaient assis. Le comte tira de sa poche une boîte d'écaille et donna des bonbons à l'enfant. — J'ai trop soif, dit Victor, et j'aimerais bien mieux un de ces beaux fruits qu'on fait passer sur des plateaux ? — Soit, dit le comte de Gr..., mais l'un n'empêche pas l'autre ;

et prenant une belle poire aux mains des domestiques, il le piqua de plusieurs pralines qu'il tira de sa bonbonnière et l'offrit à l'enfant. En cet instant madame de Mirabeau, qui se promenait sur la terrasse, s'approcha de son fils et essuya avec son mouchoir son front moite et rougi par la chaleur. — Qu'est-ce donc, mon cousin, dit-elle au comte de Gr... avec impatience, vous savez qu'hier encore Victor a souffert de coliques d'estomac et de douleurs d'entrailles, et vous lui donnez des bonbons et des crudités, c'est à vouloir le rendre malade ? Et arrachant à l'enfant le fruit qu'il allait manger, elle le lança au loin dans une haie touffue où il se perdit. Le comte Gr... partit d'un éclat de rire et s'excusa légèrement ; l'enfant pleura et se mutina comme un vrai Mirabeau qu'il était ; il demandait à grands cris un autre fruit ; sa mère le prit dans ses bras pour le calmer ; mais il se débattit violemment, lui dépoudrant sa coiffure, lui arrachant son fichu de dentelle, lui chiffonnant sa robe de taffetas. — Vous n'êtes point raisonnable, Victor, dit la comtesse en serrant fortement ses petites mains, voyons, écoutez-moi et pactisons : que voulez-vous que je

vous donne en échange de ce fruit qui vous ferait mal? L'enfant se calma tout à coup et parut réfléchir : — Maman, répondit-il, je ne veux rien, mais dites-moi seulement ce que je désire savoir?

— Qu'est-ce donc, mon fils? dit la comtesse, qui avait rejoint la compagnie, et qu'on entourait de nouveau en ce moment.

— Pourquoi mon père est-il en prison (1)? répliqua l'enfant.

— Je vous ai dit souvent, mon fils, que vous ne deviez pas me faire cette question.

— Eh bien, maman, je me tairai, mais pourtant je voudrais bien voir papa parmi tous ces messieurs, ce doit être trop triste pour lui d'être enfermé pendant qu'on s'amuse ici? Et comme satisfait d'avoir embarrassé sa mère et la société, il cessa de pleurer et fut s'asseoir à l'écart.

(1) Historique.

XXX

La comtesse de Mirabeau, un peu troublée par la réflexion de son enfant, chercha à effacer cette impression en s'adressant au comte de Galiffet : — Comte, dit-elle d'un ton demi-railleur, personne n'arrive, vos acteurs vous font défaut ; quelle maligne joie pour tous vos invités si le spectacle manque ce soir ?

— Ne craignez rien, belle *prima dona*, répliqua le comte d'un ton galant, j'ai songé à tout : si madame de Latour et Duperrier nous manquent de parole, nous aurons la Mignard et Lucindor pour les remplacer.

— Y pensez-vous, comte, me mesurer avec une actrice et un acteur de profession ? Mais c'est à vouloir m'écraser ; ma voix ne pourra lutter avec celle de

ces gens-là, ajouta-t-elle coquettement en essayant une roulade.

— Votre voix, votre grâce et votre jeu l'emporteront sur tous, répliquèrent plusieurs de ses flatteurs; mais voici des voitures dans l'avenue, voyons, qui nous amènent-elles? — Et la compagnie se dirigea vers la grande allée en face du château. Les équipages s'arrêtèrent au pied du perron et y déposèrent la foule élégante des invités qui arrivaient successivement. — Et madame de Latour et Duperrier? dit vivement le comte de Galiffet, en s'adressant au marquis de Lauris, qui descendit le premier de sa voiture.

— Madame de Latour se dit fort malade, et Duperrier est réellement très-enrhumé, répondit en souriant le marquis, mais comme nous en sommes convenus, je vous amène, pour les remplacer, la Mignard et Lucindor, ils sont dans ma voiture; et se tournant, il offrit galamment la main à une charmante créature qui franchit d'un pas lesté le marche-pied; la Mignard était une jeune cantatrice qui faisait les délices du théâtre d'Aix, elle était priée dans tous les salons de la noblesse et

était fort recherchée; on allait même jusqu'à l'admettre dans les troupes aristocratiques qui s'étaient organisées pour jouer la comédie de société, et elle remplissait souvent le rôle qu'une grande dame capricieuse ou souffrante abandonnait tout à coup le jour d'une représentation. Son confrère Lucindor, ténor fort bien tourné, jouissait des mêmes prérogatives dans ce monde de corruption et de plaisirs. Ce soir-là, il venait jouer le *Déserteur* avec la comtesse de Mirabeau, et suppléait M. Duperrier qu'une indisposition retenait à Aix. Le marquis de Lauris, qui passait pour donner des soins à la Mignard, la prit sous le bras et l'introduisit dans le grand salon du château. L'actrice fut entourée et fêtée, la comtesse de Mirabeau lui fit des tendresses, elle traita également avec une gracieuse familiarité, le ténor Lucindor.

— Puisque voilà notre troupe au complet, dit-elle, je suis d'avis que nous fassions de suite une répétition générale sur la scène, afin que tout marche bien ce soir; allons, ne perdons pas de temps. Tous les acteurs l'approuvèrent et quelques instants après la troupe riieuse se dirigea en fre-

donnant vers la salle de spectacle. — Mon père, dit la comtesse de Mirabeau en passant près du marquis de Marignane, qui disait des fadeurs à une jeune femme, je vous recommande Victor : il a souffert hier encore, surveillez-le, afin qu'il ne fasse pas d'imprudence ; et elle poursuivit son chemin. — Je serai votre substitut auprès de cet enfant, mon oncle, dit le comte de Gr... d'un ton railleur au marquis de Marignane, vous avez mieux à faire ici ! — Sans doute, sans doute, répliqua le vieux marquis en souriant à son interlocuteur, si madame veut bien le permettre, je me fais ce soir son chevalier ? Vous, mon cher de Gr..., ne perdez pas de vue mon petit-fils, cette bonne Émilie est toujours dans les transes pour son enfant. — Soyez sans crainte, dit le comte de Gr..., en se mêlant à la foule.

XXXI

La nuit était venue, toutes les fenêtres du château brillèrent éclairées, chaque invité faisait ou rajustait sa toilette, les valets de chambre couraient, se heurtaient, s'empressaient auprès de leurs maîtres : l'un reformait une boucle dépoudrée, l'autre attachait une plaque d'or et de pierreries à des souliers de danse, celui-ci posait un jabot de dentelle, cet autre nouait une brillante épée. Les suivantes ornaient de fleurs la tête de leurs maîtresses, appliquaient sur leurs joues le rouge odorant et les *mouches assassines*; chacun était à l'œuvre, chacun accomplissait sa tâche avec zèle et habileté, et bientôt un essaim de belles dames parées, musquées, resplendissantes de tissus précieux et de pierreries vint s'offrir à l'admiration d'un autre essaim de jeunes seigneurs non moins brillants, non moins

coquettement attifés, et dont les costumes efféminés rivalisaient d'éclat et de fraîcheur avec celui des femmes. Toute cette foule éblouissante se précipita vers la salle de spectacle et ce fut alors un ravissant coup d'œil : du plafond s'échappaient comme des bouquets de lumière, des girandoles de cristal sous le feu desquelles ressortaient éclatantes les peintures du dôme, des loges et des galeries. Ces tableaux, qui semblaient s'animer, se confondaient avec les groupes vivants des spectateurs causant, se souriant, se saluant et déployant à l'envi tous leurs charmes de séduction.

Tout à coup les premières modulations de l'ouverture du *Déserteur* se firent entendre et toutes les conversations, sans en excepter celles qui se faisaient à voix basse, furent suspendues, on ne se parla plus que du regard, et bientôt même tous les yeux se dirigèrent vers la scène dont le rideau venait de se lever. La comtesse de Mirabeau parut : elle était charmante sous son costume de villageoise, elle chanta fort bien, et chaque ariette, chaque morceau qu'elle fit entendre fut couvert d'applau-

dissements. L'acteur Lucindor la fit valoir en vrai courtisan plébéien, c'est-à-dire qu'il ne donna que la moitié de sa voix pour mieux laisser briller celle de la comtesse; les chœurs de la troupe aristocratique étaient parfaits; tous ces jeunes paysans, toutes ces fraîches villageoises, héritiers et héritières des plus grands noms de la Provence, vêtus comme des bergers de Florian, avaient l'air le plus séduisant du monde. Quelques enfants étaient dans ces groupes, et parmi eux on remarquait le petit Victor de Mirabeau, plus gracieux et plus beau sous son déguisement rustique. Dans la scène où le déserteur va être fusillé, on vit de nouveau paraître parmi les soldats le jeune Victor en costume de fantassin, tenant son petit corps droit, sa tête grave et exécutant l'exercice avec son arme; quelques spectateurs remarquèrent qu'il était très-pâle, et se dirent que ces plaisirs et ces veilles ne convenaient pas à un enfant de son âge. Bientôt l'attention générale fut captivée par l'apparition de Louise, de la bien-aimée du déserteur, de la comtesse de Mirabeau qui apportait la grâce de son amant, ici l'actrice (qui dans son rôle craint d'arriver trop tard)

poussa un cri si vrai, si déchirant que toute la salle se leva et applaudit d'inspiration à son jeu.

Cependant ceux qui étaient le plus rapprochés de la scène, remarquèrent avec surprise que la comtesse de Mirabeau, au lieu de se jeter (comme son rôle l'indiquait) dans les bras du déserteur qu'elle retrouve vivant, se précipita vers son fils, le souleva dans ses bras, le pressa contre son cœur ; alors ce furent de nouveaux transports d'applaudissements, on pensa qu'elle avait introduit ce changement de scène pour éviter d'embrasser un acteur de profession ; on trouva cette idée délicate et charmante et on l'applaudit de nouveau à outrance des mains et de la voix. Mais la jeune mère, tenant toujours son enfant dans ses bras, poussa un nouveau cri plus profond, plus lugubre et qui fit tressaillir d'effroi tous les spectateurs :

— Taisez-vous, taisez-vous, s'écria-t-elle, mon fils se meurt, mon fils est mort ! Et s'élançant dans les coulisses, elle remplit le château de ses lamentations et de ses sanglots. Elle seule avait vu défailir son enfant, elle seule avait compris qu'il était frappé pour ne plus se relever.

XXXII.

Les secours des médecins furent impuissants, le lendemain, 8 octobre 1778, le jeune Victor, le fils unique de Mirabeau, succomba à des coliques d'estomac qui lui arrachaient des cris et lui donnaient des convulsions; comme ces symptômes s'étaient précédemment montrés, on affirma que c'était une maladie, on repoussa la pensée d'un crime, mais plusieurs en eurent la conviction; cette horrible idée passa dans l'âme de la jeune mère et la remplit de désespoir. Aussitôt que son enfant fut expiré elle voulut s'enfuir du lieu funeste où elle l'avait perdu. Malgré les instances de son père et de ses amis, emportant dans ses bras le corps inanimé de son fils, elle quitte le Tholonet, égarée par la douleur et presque par le remords, elle court chercher des consolations auprès du bailli, elle va abriter son

deuil dans ce château de Mirabeau où elle avait passé les premiers mois de son mariage et où ce fils qu'elle y rapportait mort était venu à la vie. La douleur maternelle prêta un instant à son âme tous les grands sentiments qu'elle n'avait pas. Cette femme si vaine, si frivole, qui avait manqué à tant de devoirs, sentit alors dans son cœur les regrets du passé; elle eût voulu pleurer sur son fils avec l'époux qu'elle avait abandonné; il lui semblait que la présence de Mirabeau rendrait la vie à cet enfant qui était son sang, et dans le délire de son désespoir elle appelait celui qu'elle avait tant de fois repoussé. L'amour maternel opérait cette réaction de sentiments dans cette âme d'ordinaire effacée par le contact du monde; l'amour maternel la ramenait à la nature, à des impressions profondes et tendres qu'elle n'avait jamais ressenties. Ah! c'est que la maternité produit des miracles chez les femmes; elle les transforme, elle les élève, elle les purifie. Elle donne aux plus faibles de la force, aux plus froides de l'enthousiasme, aux plus corrompues de la chasteté! Qu'une mère soit attaquée dans la vie ou dans l'honneur de son enfant,

ce n'est plus un être faible qu'on irrite, c'est une lionne qu'on blesse, c'est une âme héroïque qu'on outrage et qui se vengera !

Le bailli fut frappé de douleur en voyant sa nièce ; il écrivit à son frère :

« Hier, je vis arriver la mère qui vint à Mirabeau.
« où elle se trouva mal en entrant et me fit grande
« pitié. Elle ne peut plus se supporter nulle part,
« et voudrait que je la mène chez toi ; ne penses-tu
« pas qu'il faudrait la prendre au mot et aux suites,
« et qu'on pourrait souffler à cette jeune femme
« qu'elle ne peut plus habiter chez toi sans qu'on
« la rejoigne à son mari. »

Le marquis lui répond : « J'ai reçu une lettre de
« ma belle-fille, longue et très-touchante qui peint
« bien naturellement son état : elle me dit que son
« désir, désormais unique, est de se trouver dans
« la famille de son pauvre enfant ; j'ai été touché
« de cette marque de confiance. Quant à l'habitant
« de Vincennes, ajoute-t-il, indépendamment des
« crimes dont on ne revient pas, il a l'extravagance
« innée et le tour du cerveau tel, que quand il
« n'aurait rien fait de mal, encore faudrait-il le

« soustraire ; non-seulement en supposant tous ses
« délits publics non avenus, je le connais impie et
« scélérat ; indépendamment de tout travers phy-
« sique, je le sais physiquement fou. La conver-
« sion de saint Paul même ferait un autre homme,
« mais ne ressusciterait pas celui-là ; il n'est donc
« pas en mon pouvoir de faire une cruauté par va-
« nité, et d'accoupler de nouveau un tel person-
« nage, pour coudre le château de Marignane au
« château de Mirabeau. »

On le voit, rien ne pouvait amollir pour son fils l'âme inflexible du marquis, et pourtant la mort du jeune héritier de sa race l'émut profondément ; mais c'est plutôt le désespoir de l'orgueil, que celui de la douleur qui se trahit dans ses lettres.

« Tout à coup, j'apprends que mon petit-fils,
« mon unique espoir, celui de mon nom et de mes
« pères, enfant d'une espérance unique pour la
« bonté de son cœur et son esprit de réflexion,
« est tombé malade, et dans des coliques d'estomac
« qui lui arrachent des cris et lui donnent des
« convulsions. Faut-il vous dire tout, d'infâmes

« lettres anonymes m'avaient, dès longtemps, avisé
« que je laissais trop cet enfant en un pays où il
« était l'unique barrière à de grandes espérances
« de gens en effet mal famés. Puisque Dieu l'a
« voulu, dans mes vieux jours, ce livre des hor-
« reurs humaines que je ne devais jamais con-
« naître, ne m'a été que trop dévoilé. Les pre-
« mières nouvelles me disaient mon petit-fils sans
« danger, mais j'en augurais mal, le courrier
« d'après me l'apprend mort ! Le premier moment
« fut cruel. Depuis cinq ans je repoussais le triste
« sentiment de me faire pitié à moi-même, il fau-
« drait se rappeler tout ce que j'ai dû souffrir pour
« forcer le naturel, le sentiment, la vanité même,
« pour m'accoutumer au déchirement d'un voile
« que je tenais avec tant d'angoisses depuis trente
« ans, et dont je couvrais toutes mes plaies, pour
« savourer le scandale public, l'opprobre de mon
« nom, la calomnie ; pour battre, à mon âge, les
« antichambres des juges, des ministres, des sous-
« ministres, des commissaires, des exempts, que
« sais-je ? Et toutes les souillures à ramasser, à
« recueillir ! Quelle offrande à la succession de mes

« vénérables pères ! Quelle fin d'une carrière am-
« bitieuse d'estime ! Il n'était donc pas étonnant
« que je fusse quelquefois tenté de me prendre en
« pitié moi-même ; mais à l'instant où je reçus ce
« nouvel arrêt de la Providence, je me pris tout à
« coup en rebut. »

XXXIII

Sans cet événement, qui porta le deuil dans la famille et ajouta un malheur de plus à tous ceux qui l'accablaient, la détention de Mirabeau se fût prolongée indéfiniment; peut-être n'aurait-il fallu rien moins, pour briser ses fers, pour l'arracher au joug paternel, que cette révolution de 1789 dont il fut le plus puissant instigateur; alors au lieu de concourir à la délivrance du peuple, il eût été délivré par lui, comme une de ces victimes oubliées du despotisme que le peuple retrouva dans les cachots de la Bastille. Mais l'orgueil de son sang, l'ambition de voir se continuer sa race finit par ébranler le despotisme obstiné du marquis. « Dieu
« m'a frappé comme Job dans mes vieux jours,
« s'écrie-t-il, la mort de notre enfant, du dernier
« espoir de notre nom m'anéantit. Je croyais

« jusqu'ici tenir de ma mère une âme insuscep-
« tible d'ébranlement majeur; j'étais parvenu à
« refouler, à étouffer tous les volcans intérieurs
« qui peuvent soulever un homme, d'ailleurs
« exempt de remords; après avoir tout supporté je
« croyais à ma force. Dieu a voulu me détromper,
« il a voulu, par ce dernier coup, me détacher de
« la terre. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui de-
« mander avec plus de sanglots que je n'en laissai
« percer de ma vie, ou de me juger sur l'heure
« même, ou de me donner une autre conscience
« qui m'éclairât sur les délits par lesquels j'ai mé-
« rité cet entassement sans exemple de malheurs.
« J'ai tâché d'être bon fils, bon frère, bon mari,
« bon père, bon voisin. Loyal en affaires, facile en
« accords, *je n'ai jamais fait ni voulu faire de mal à*
« *personne*; cependant je semble être un objet du
« courroux du ciel, et dans tous les détails et de
« toutes les manières...

« Ce n'est point le témoignage des hommes que
« j'ambitionne, ce n'est pas leur justice après la-
« quelle je cours; mais si ma propre existence me
« pèse, combien ne pèserait-elle pas aux autres?

« Environné de crimes, la mère, et sur cinq enfants
« quatre d'enfermés. Débris de nom, débris de
« fortune, débris d'amis, que puis-je sentir en moi
« qui me rassure contre les décrets de la Provi-
« dence qui me laisse si longtemps dans la tonne de
« Régulus? On m'a remis ma maison saine, floris-
« sante, sans dettes ni procès; parfumée d'hon-
« neurs et de dignité, en possession de l'estime gé-
« nérale, en quel état?... N'allons pas plus loin,
« mais tu dois sentir comment et pourquoi ma
« conscience intérieure appelle des témoins. »

Telles sont les sombres et incohérentes lamentations qui échappent au marquis de Mirabeau; nous avons voulu le laisser parler lui-même, et montrer cette âme hautaine enfin terrassée par le malheur, mais dans l'amertume de ces plaintes où perce l'effroi involontaire d'une Providence vengeresse, quel aveuglement de ses torts! Quel orgueil de ses actes! quel endurcissement de la tyrannie qu'il a exercée, du mal qu'il a fait et qui rejaillit aujourd'hui sur lui, mais dont il cherche ailleurs la cause. Sa famille est en ruine, et il oublie que le premier il a creusé l'abîme où elle se perd; qu'il

l'a poussée à la révolte par sa dureté, au scandale par son exemple. Il a jeté sa femme dans le désordre en introduisant chez lui une étrangère, madame de Pailly, qui durant cinquante ans fut le mauvais génie de la famille des Mirabeau. Il a exaspéré l'esprit de son fils aîné par d'iniques persécutions, qui précédèrent ses fautes au lieu d'en être le châ-timent. Il a détruit la fortune que ses pères lui avaient laissée, dans l'essai de vaniteuses utopies qui n'ont servi qu'à humilier son orgueil ; et quand, vieillard châtié, il reste seul debout au milieu de ces ruines, fruits de ses actes, ruine de ses affections, ruine de sa fortune, ruine de son honneur, il crie vers Dieu dans son isolement et sa détresse, mais il ne s'accuse point ; il se plaint, il se fait pitié, sans se faire horreur, il sent la douleur et non le remords !

Le bailli de Mirabeau, bien qu'il jugeât avec la sévérité de la vertu tous les égarements de l'âme de son frère, fut touché de l'expression sinistre de sa douleur, et, profitant de l'atteinte profonde qu'il avait reçue pour le disposer à l'indulgence, il sollicita de nouveau la grâce de Mirabeau, sa mise en liberté, son retour dans sa famille, sa réhabilitation

dans un monde où sa naissance l'appelait à occuper un haut rang. Ce dernier argument frappe seul le marquis, il craint l'extinction de sa race, et pour la perpétuer, il consent à arracher enfin à la prison ce fils dont il fut si longtemps l'inexorable persécuteur. Mais cette décision de son orgueil est combattue par son orgueil même; il veut qu'on croie à l'impossibilité de le fléchir, il veut que pour obtenir grâce, sa victime épuise toutes les humiliations, non-seulement auprès de lui qui reste en apparence inflexible, mais encore auprès de ceux à qui Mirabeau ne devait aucun respect et qui avaient perdu tout droit à son affection; c'est ainsi que le prisonnier, après avoir imploré l'intercession du bailli, la clémence de son père, la bienfaisante influence de sa sœur (madame du Saillant) se voit forcé de s'adresser aussi à sa femme et à son beau-père, à se défendre auprès d'eux qu'il pouvait accuser, à leur demander grâce quand il avait tant à leur pardonner.

Le désespoir maternel qui avait réveillé dans l'âme de la comtesse de Mirabeau des sentiments vrais, des affections généreuses, n'eut pas la puis-

sance de la soutenir longtemps ; sans énergie dans la souffrance, comme dans le bonheur, elle céda avec faiblesse aux distractions qu'on lui offrit ; elle ne chercha point à se consoler, mais elle se laissa étourdir, elle ne fut pas au monde, mais le monde vint à elle et l'entraîna de nouveau.

Quand elle arriva au château de Mirabeau, auprès du bailli, qui avait partagé sa douleur et qui l'avait fortifiée dans la pensée qu'elle eut alors de se réunir au père de son enfant, elle songea à partir pour Paris, à se rendre auprès du marquis, frappé comme elle par la mort de son fils, et à lui demander dans ces heures de deuil la liberté de Mirabeau ; mais cette résolution fut combattue par les prières de son père qui la rappela près de lui, et l'arracha par ses instances à ce château de Mirabeau où le malheur et le devoir l'avaient ramenée. Le marquis de Marignane venait de perdre son ami, son compagnon de plaisirs, le comte de Valbelle, le gentilhomme le plus riche, le plus beau, le plus sensuel de toute la Provence, celui qu'on avait surnommé le *Sardanapale*. Son luxe et sa magnificence éblouissaient les moins corruptibles. Il tenait à son

château de Tourves une cour d'amour, dont les plus belles et les plus nobles femmes du comté devenaient tour à tour les reines. La mort de cet élégant voluptueux, frappa lugubrement le marquis de Marignane; il lui avait semblé que cette nature heureuse et riante, qui, à son sens, comprenait si bien la vie, serait exempte de destruction; et quand il la vit frappée et anéantie, il fit un retour sur lui-même et s'effraya! — Sa pusillanime douleur ne chercha pas la solitude, il rappela sa fille, s'entoura de tous ses amis, et s'efforça d'oublier la mort en se livrant à toutes les distractions énervantes de la vie. La comtesse de Mirabeau subit l'influence paternelle, bientôt le souvenir de la perte de son fils s'adoucit; s'abandonnant de nouveau aux folles dissipations du monde, elle redouta de perdre sa liberté, et rejeta comme impossible la pensée qu'elle avait un instant conçue de se réunir à Mirabeau. Toutes les lettres que lui adressa le prisonnier demeurèrent sans réponses; il lui rappelait en vain l'image de leur fils comme un lien de tendresse et de douleur qui devait les rapprocher. L'âme de la comtesse de Mirabeau, qu'une douce sensibilité

avait un instant pénétrée, s'était refermée et demeurait désormais froide à l'appel le plus touchant, aux paroles les plus éloquentes ; cette inflexibilité passive, jointe à l'entêtement du marquis, qui disputait pied à pied la liberté de son fils, prolongea longtemps encore la captivité de Mirabeau. Il avait perdu son enfant au mois d'octobre 1778, et, bien que dès lors le marquis se fût tacitement décidé à élargir le prisonnier, il ne sortit du donjon de Vincennes que le 13 décembre 1780, et comme si son père se reprochait encore à lui-même d'avoir cédé trop vite, il écrivit alors au bailli pour se justifier de sa *faiblesse* : « J'avais dès longtemps réfléchi au
« fond que le monde serait fini si les fous n'en-
« gendraient pas. Que tant que j'y serais tout tien-
« drait ; mais que cet homme sortirait au moment
« où j'aurais les yeux fermés, car le siècle des
« gens de la sorte arrive à grands pas, car il n'est
« aujourd'hui ventre de femme qui ne porte un
« Artevelle ou un Masaniello ; que dans trois mois
« tu lui verrais attraper des lettres d'abolition, faire
« craquer les os à ses créanciers et figurer à Ver-
« sailles. Je pris donc mon parti pour son objet et

« pour le nôtre ; le sien est de rattraper son état et
« de se rapprocher de sa femme ; le nôtre, d'en
« avoir famille : voilà où nous en fûmes et som-
« mes. »

Le style heurté, pittoresque et plein d'images du marquis de Mirabeau, nous entraîne souvent à citer des fragments de ses lettres. Nous croyons ne pouvoir mieux le faire connaître qu'en le laissant se peindre lui-même. C'est pour lui que le mot de Buffon semble avoir été trouvé : *le style c'est l'homme*. Le style ici fait revivre pour nous cette nature étrange avec ses passions, ses hardiesses, ses bizarreries, ses écarts.

XXXIV

En sortant de Vincennes, Mirabeau ne recouvra qu'une demi-liberté. Le marquis avant de le revoir et de le rendre à la vie de famille voulut le faire passer par diverses épreuves, il le tint à Paris plus de dix-huit mois sous la surveillance de ses amis. Ce fut alors que Mirabeau, présenté à Versailles, frappa la cour par la grandeur et l'étendue de son esprit; son père lui-même, forcé de lui rendre justice, écrivait à cette époque : « Ce n'est plus l'homme que
« nous avons vu, c'est un homme fait qui se contient
« et qui est même imposant malgré cette extrême
« vivacité dont il est néanmoins le maître. Depuis
« le temps où j'en étais à désirer qu'il oubliât tout
« et qu'il redevînt précisément comme un papier
« blanc, il a mis à profit sa prison; ayant appris
« l'anglais, le grec, l'italien, l'espagnol, beaucoup
« étudié les anciens et surtout Tacite, qu'il traduit.

« Son esprit toujours perçant est devenu juste, et il
« a doublé d'esprit depuis qu'il se déploie, se sent
« à l'aise et suit le bon chemin. Il voit comme un
« aigle. »

Enfin le père consent à revoir son fils, et les impressions favorables que nous venons de rapporter ne se démentent point ; le marquis pense que Mirabeau est redevenu digne de reprendre sa place dans le monde, d'y représenter sa race, et il songe à l'envoyer en Provence pour reconquérir sa femme. Avant de s'occuper de cette réunion, Mirabeau devait faire casser un arrêt que durant sa captivité à Vincennes, le marquis de Monnier avait obtenu contre lui ; il avait été condamné à mort par contumace, à Pontarlier, comme coupable *d'un rapt de séduction envers une femme mariée* ; ce sont les termes de la sentence. Pour éviter les longueurs d'une procédure, ses amis lui conseillaient d'avoir recours à la clémence du roi et d'obtenir des lettres d'abolition qui l'auraient absout d'un délit, qui, disaient-ils, n'est point infamant dans nos mœurs ; mais comme madame de Monnier avait été couverte de honte par l'exposé de cet arrêt, Mirabeau voulut en obte-

nir la révision. « Moi, que je m'avoue coupable !
« s'écriait-il, en fournissant des preuves contre
« l'infortunée à la perte de qui j'ai servi d'occa-
« sion et de prétexte ! Non, certes, je ne com-
« mettrai point une pareille lâcheté ! Mon cœur,
« ma conscience, ma raison, me disent que je n'ai
« rien à craindre. J'irai trouver mes juges, et si je
« ne trouve que des assassins, eh bien ! il reste
« des gens de mon nom pour venger mon sang
« et mémoire. »

L'amour de Mirabeau pour madame de Monnier s'était éteint, leurs relations avaient cessé : car, ainsi qu'on l'a dit souvent avant nous, l'amour n'est pour l'homme qu'une passion secondaire, qu'il sacrifiera toujours aux intérêts ambitieux de sa vie ; mais bien que les souvenirs de cette passion si tendre, si brûlante, si emportée, eussent fait place à des préoccupations nouvelles, au besoin de réhabiliter son nom, d'assurer sa position, d'être enfin quelque chose dans le monde ; toutefois Mirabeau ne voulut pas abandonner au malheur cette femme qu'il n'aimait plus. C'est pour elle qu'il se rend à Pontarlier, qu'il en appelle d'une sentence inique, qui

avait dépouillé à la fois cette malheureuse femme de sa fortune et de son honneur. Malgré la lassitude de ses longues prisons, le désir si longtemps inassouvi d'être libre, il se livre à ses juges, se constitue prisonnier, et durant une nouvelle détention de six mois il plaide lui-même sa cause avec une éloquence incisive dont la logique égale l'entraînement; il foudroie ses adversaires, fait casser l'arrêt qui le condamne et obtient pour madame de Monnier des conditions qui lui rendent dans le monde la position que l'amour lui avait ravie. Le croirait-on, le succès de cette affaire irrita de nouveau le marquis contre son fils : il ne pardonnait pas, disait-il, à l'héritier de son nom d'avoir plaidé lui-même, comme un avocat, devant les tribunaux; sous le gentilhomme il devinait le tribun, et cette tendance exaspérait son orgueil nobiliaire.

Quand Mirabeau sortit de la prison de Pontarlier, il était sans ressources; son père lui refusa tout secours pécuniaire, et, avant de se rendre en Provence, il se vit forcé d'aller à Neuchâtel vendre quelques manuscrits afin de pouvoir subvenir aux frais de ce voyage. Découragé par les obstacles tou-

jours renaissants qui se dressaient devant lui à mesure qu'il en triomphait, épuisé par les luttes que depuis son enfance il livrait à la vie, c'est alors que dans son accablement il écrivit à sa sœur, madame du Saillant : « Me voilà libre, mais que faire
« de ma liberté? Réprouvé par mon père, oublié et
« peut-être haï par ma mère pour l'avoir voulu servir, redouté par mon oncle le bailli (qu'on a pré-
« venu contre moi), attendu par mes créanciers,
« dont pas un seul n'a été payé, quoiqu'on m'ait
« privé de tout, sous prétexte de les satisfaire, menacé par ma femme, ou par ceux qui la gouver-
« nent, dénué de tout : de revenu, d'état, de crédit,
« que faire?... » Et la douce et noble sœur qui fut la providence de sa vie, qui par sa filiale influence le fit sortir de Vincennes, et dont l'amitié ne lui faillit jamais durant son orageuse destinée, celle enfin qui devait un jour venir se pencher comme un ange sur son lit de mort, et lui fermer les yeux, madame du Saillant lui répond de prendre courage, de se relever de son abattement, d'aller en Provence et de chercher un appui dans la sagesse et l'affection du bailli.

Cédant aux conseils de sa sœur, Mirabeau se mit en route pour la Provence, le 10 août 1782. Il allait triste et seul dans la chaise de poste qui le conduisait, traversant après huit ans d'absence passés dans le malheur et les orages, cette terre natale où ses pères avaient laissé de glorieux et populaires souvenirs. Quand il arriva dans la petite ville de Manosque, lieu de son premier exil, mais où du moins les persécutions de son père avaient été adoucies par la présence de sa femme et celle de son enfant, son cœur se serra en pensant que l'un n'était plus, et que l'autre l'avait oublié durant ses longues années de souffrances. De Manosque, il se rendit au château de la Tourette, résidence du comte de Gassaud, de ce vieux gentilhomme auquel

il avait autrefois accordé la vie d'un fils, cet acte de clémence avait prolongé les jours du vieillard ; quoique infirme et caduc, il vivait encore, et il avait voué à Mirabeau un souvenir de reconnaissance et d'affection que le temps n'avait pas affaibli. Il le reçut comme son enfant, et s'efforça de le retenir quelques jours en lui offrant l'hospitalité la plus amicale et la plus empressée ; mais Mirabeau ne céda pas aux instances du vieillard, il avait hâte de revoir les bords de la Durance, les vieilles tours du château paternel et de se retrouver auprès de son oncle, le seul ami qui l'eût soutenu dans sa vie, le seul en qui il espérait encore.

Le bailli, prévenu de l'arrivée de son neveu, lui avait envoyé sa voiture au château de la Tourette, et Garcin, ce vieux serviteur de la famille de Mirabeau, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance, voulut aller lui-même chercher son jeune maître. En le revoyant, sa barbe blanche se couvrit de grosses larmes, il fut un instant sans voix, accablé par l'émotion, et comme Mirabeau lui serrait affectueusement les mains en lui parlant de son oncle, de l'abbé Castagny, des fermiers du

château, de chaque habitant du village, de tout ce qu'il n'avait pas revu depuis huit ans. — « La joie m'étouffe, s'écria enfin le vieillard en faisant un effort, et moi aussi j'ai à vous demander des nouvelles, mais de vous, de vous seulement. Qu'êtes-vous devenu depuis tant d'années? Hélas, souvent je vous ai cru mort! vous ne reveniez jamais près de nous qui vous aimons, et, quand je parlais de vous à votre oncle, il gardait le silence, baissait la tête et pleurait. — Quoi! mon oncle versait des larmes à mon souvenir? dit Mirabeau attendri, il n'est donc pas tel qu'on a voulu me le faire croire, sévère, irrité contre moi et plus disposé à me repousser qu'à m'accueillir? — Ah! bien oui! répliqua le vieillard, il ne peut cacher son contentement depuis qu'il sait que vous devez arriver, il est tout ragaillardi, il donne des ordres dans tout le château et c'est toujours : mon neveu par-ci, monsieur le comte par là. — Il m'aime donc toujours? reprit Mirabeau. — Comme son enfant! il voudrait en vain le dissimuler, je lui ai dit hier encore : entre vous et moi, monsieur le bailli, c'est inutile de s'en cacher, M. le comte de Mirabeau nous a ensor-

celés, et nous l'aimerons tous les deux jusqu'à la mort, nous ferait-il tout le mal possible. — Du mal, à vous, mon brave Garcin ! — Non, jamais, mon cher maître, vous êtes bon, vous ne faites de mal à personne, je le sais bien, mais tout le monde ne devine pas votre cœur, comme votre oncle et moi ; oh ! nous vous connaissons bien tous deux, nous vous avons vu si petit ! » Et le vieillard, dans son attendrissement, se mettait à caresser Mirabeau comme il eût fait d'un enfant.

La route qu'ils suivaient pour se rendre au château de Mirabeau était un chemin de traverse étroit et cahoteux, tels que ceux qui sillonnent encore presque toute la campagne du Midi ; les chevaux allaient presque toujours au pas et souvent, pour les soulager, Mirabeau mettait pied à terre, prenait les devants et s'arrêtait à travers champs dans les fermes qu'il reconnaissait. Alors c'étaient des transports de joie de la part des métayers et des paysans qui, après tant d'années, voyaient revenir *monsieur le comte*. Plus il approchait et plus ces reconnaissances amicales se multipliaient. Quand enfin il se trouva dans les terres de ses pères, qui s'étendaient sur

l'un et sur l'autre bord de la Durance, ce ne furent plus seulement quelques hommes détachés qui vinrent à lui, mais des groupes nombreux accourus des villages, des hameaux et des métairies des environs; tous ces braves gens se pressaient en foule sur la route pour fêter son retour. Les uns le haranguaient dans le patois du pays, d'autres tiraient des coups de fusil en signe de réjouissance, d'autres brûlaient des feux de joie sur les hauteurs, pour annoncer à tout le canton que leur jeune maître était de retour. Ces démonstrations affectueuses ouvraient au bonheur l'âme de Mirabeau; il marchait heureux et riant au milieu de tous ces hommes rustiques dont la franche nature attirait son expansive et familière bonté. Dès lors il était appelé vers le peuple par l'instinct de son génie. Il sentait que du peuple devaient sortir les destinées futures de son pays; il aimait ces êtres sans culture, pleins de courage et de spontanéité, cette race plébéienne, enthousiaste, fière et hardie, par laquelle la France devait un jour se régénérer. Il sentait bien que la corruption et l'énervement qui pèrdenent un État étaient en haut, dans la tête, dans la no-

blesse, mais que les vertus actives et les croyances fécondes, appelées à le reconstituer, vivaient dans le peuple, dans le corps de la nation.

XXXVI

La nuit commençait à assombrir les grandes eaux de la Durance, déjà accrues par les pluies de l'automne, quand Mirabeau parvint sur ses bords. Le bac qui devait le conduire à l'autre rive était tout pavoisé de guirlandes de fleurs et de pampres de vigne qui pliaient sous le poids des grappes mûres. Deux ménétriers jouaient à la proue du fifre et du tambourin, et debout sur les bancs, tous les serviteurs de la maison de Mirabeau, en habit de fête, agitaient leurs bras et poussaient des cris joyeux en saluant le jeune comte; plusieurs qui étaient descendus sur la plage le portèrent en triomphe dans le bac, et comme Mirabeau venait d'y entrer, il découvrit au milieu de cette foule empressée, son oncle le bailli, qui se soutenait au bras du vénérable abbé Castagny, chancelant lui-même d'é-

motion. Mirabeau se précipita à leurs pieds, pénétré de respect, mais son oncle le releva et l'embrassa avec une tendre effusion. Ils s'assirent tous les trois sur le banc d'honneur préparé pour eux, et les serviteurs, respectant l'attendrissement de leurs maîtres, se tinrent à l'écart. Mirabeau pressait silencieusement la main de son oncle et celle de l'abbé ; il avait tant à leur dire que les paroles lui manquaient, il restait absorbé dans la joie de l'heure présente. C'est ainsi qu'ils touchèrent à l'autre rivage, et, laissant derrière eux les eaux de la Durance, où quelques étoiles commençaient à se mirer, ils franchirent le chemin creusé dans le roc, qui conduisait au château, dont les tours étaient en ce moment couronnées des dernières lueurs du soleil couchant.

Les portes et les fenêtres du château avaient été illuminées, et la cour était encombrée par les habitants de la province qui venaient fêter le retour de l'héritier des Mirabeau. Échappant avec peine aux démonstrations de cette foule bruyante, le bailli, l'abbé Castagny et le jeune comte se rendirent dans la salle d'honneur où la table du souper avait été

dressée; déjà plusieurs conviés les attendaient. C'étaient des amis du bailli, des gentilshommes de campagne, résidant dans des châteaux environnants. Le notaire, le médecin et le curé du village de Mirabeau n'avaient pas été oubliés, et le bailli avait aussi désiré que son avocat, M. Gassier, qui était également celui de la famille de Marignane, fût présent à l'arrivée de son neveu. Il espérait assurer par son entremise le succès des négociations qui allaient s'ouvrir pour réunir Mirabeau à sa femme.

« Mon cher Gassier, dit-il en présentant l'avocat au jeune comte, demain nous nous entendrons sur l'affaire qui nous occupe, mais ce soir livrons-nous au plaisir d'être réunis et buvons à l'avenir de la race des Mirabeau, que votre zèle aidera, j'espère, à se perpétuer. »

Et le bailli, comme un chef de famille heureux et respecté, s'assit au milieu de ses convives. Il avait placé Mirabeau à sa droite, l'appelait mon fils, se plaisait à faire briller son esprit et l'étendue de ses connaissances, et ressentait un orgueil tout paternel de l'admiration qu'il inspirait. Oubliant

les humiliations et les malheurs des années qui venaient de s'écouler, Mirabeau savourait ces heures de fête comme le présage d'une vie nouvelle ; il se disait que son mauvais génie devait enfin s'être lassé, qu'une destinée meilleure l'attendait, et que désormais il pourrait, dans une existence calme et honorée, satisfaire toutes les exigences de son cœur et développer toutes les ambitions de son intelligence.

Les hôtes du bailli ne le quittèrent que fort tard. Resté seul avec Mirabeau, il prolongea la veillée très avant dans la nuit ; ils avaient tant de choses à s'apprendre et à se confier ! Ils avaient à lire dans le cœur et dans l'esprit l'un de l'autre tant de sentiments, tant d'idées qu'une si longue absence leur avait empêché de se communiquer ! Ils avaient à se rassurer sur eux-mêmes : Mirabeau à sentir que son oncle l'aimait encore, le bailli à se persuader que l'enfant de ses pères n'était pas indigne de son affection. Quand ils se séparèrent, Mirabeau, encore ému de cette réunion, ne put se mettre au lit avant d'avoir écrit à un ami :

« Mon oncle, dont il est impossible de deviner

« l'âme à moins de vivre avec lui, m'a comblé de
« bontés. Je ne trouverai point un homme en ma
« vie, qui comme celui-là, ne respire précisément
« que pour faire du bien. Tout l'appareil qu'il a
« pu mettre à mon arrivée, il l'y a mis pour m'en
« faire honneur dans la province. Sur ce qu'on lui
« avait mandé que je le séduirais (et il ne m'a point
« déguisé qu'il en avait été prévenu), je lui ai ré-
« pondu : Mon oncle, pourvu que je vous séduise
« jusqu'au dernier de vos jours, je ne me repro-
« cherais pas cette séduction. »

XXXVII

Le lendemain dans la matinée, le bailli fit prévenir Mirabeau qu'il l'attendait dans la bibliothèque ; aussitôt qu'il entra ; « Il faut maintenant nous occuper de notre grande affaire, lui dit-il avec son ardeur toute méridionale que l'âge n'avait pas refroidie. J'ai fait prévenir l'avocat Gassier, il va partir ce matin même pour le château de Marignane où votre femme et son père sont en ce moment ; je le charge de lettres pour eux, écrivez leur aussi pour leur annoncer simplement et amicalement votre retour en Provence ; Gassier jugera de l'impression que leur causera cette nouvelle et des dispositions qu'ils montreront. Il faut tâter le terrain ; nous verrons ensuite ce que nous aurons à faire... »

Suivant le conseil de son oncle, Mirabeau écrivit

à son beau-père avec respect, et à sa femme avec affection, et il espéra que ces lettres disposeraient favorablement l'un et l'autre à la réunion qu'il désirait. Comme il finissait d'écrire et remettait ces lettres au bailli qui les parcourait avec satisfaction, l'avocat Gassier entra en costume de voyage, tout botté, tenant une cravache à la main. — Je n'attends plus que vos dépêches, dit-il après avoir salué, et, dans quelques heures je suis au château de Marignane où, je l'espère, monsieur le comte pourra se rendre bientôt, ajouta-t-il, en se tournant vers Mirabeau. — Vous savez mes instructions, Gassier, dit le bailli, tâchez d'abord de parler à ma nièce sans témoins, de lui apprendre l'arrivée de son mari, et de lui remettre nos lettres avant que son père vous voie; je la connais, elle ne manque pas de bonté, mais elle est d'un caractère très-faible; un premier mouvement peut la ramener vers nous, comme la moindre résistance de sa famille la décider à ne jamais nous revoir. — Je comprends vos craintes, votre sollicitude, reprit Gassier, et j'agirai avec circonspection, soyez tranquille, mais j'entends piaffer mon cheval

dans la cour, je vous quitte pour revenir plus tôt.
— A demain donc, dit le bailli ; hâtez-vous ! hâtez-vous

XXXVIII

Le château de Marignane est situé sur les bords de l'étang de Berre, vaste bassin d'eau salée qui n'est qu'un réservoir de la Méditerranée. Les dépendances de ce domaine du beau-père de Mirabeau en faisaient presque une principauté ; non-seulement les terres qui se déroulent au sud-est de l'étang étaient sa propriété, mais encore toute l'étendue de ces eaux poissonneuses, dont les pêches périodiques sont d'un immense produit, appartenaient aux Marignane. Ce château était visité chaque automne par le marquis et sa fille qui traînaient toujours à leur suite une société brillante dont la comtesse de Mirabeau était devenue le centre. L'espèce de veuvage dont elle jouissait depuis huit ans, et sa grande fortune qui lui permettait de satisfaire son amour du plaisir et du luxe, attiraient auprès d'elle ce monde oisif et léger qui lui composait une cour.

Parmi les personnes les plus empressées à lui plaire et à flatter ses moindres caprices, se faisait remarquer le comp de Gr..., le même que nous avons vu au château du Tholonet et qui était devenu, par la mort du jeune Victor de Mirabeau, le plus proche héritier de l'immense fortune des Marignane. Quand son fils lui fut enlevé, la comtesse de Mirabeau conçut d'abord contre ce parent les plus sinistres préventions; mais il mit tant de zèle, tant de souplesse, tant de suite à les effacer, qu'il parvint enfin à étouffer dans le cœur de la malheureuse mère les horribles soupçons qui l'avaient un instant traversé; il inspira même avec le temps de l'amitié et de la confiance à la comtesse, qui cherchait à lui faire oublier, par ces sentiments, l'injustice qu'elle s'accusait de lui avoir montrée. Le comte de Gr... était devenu l'homme indispensable dans la famille des Marignane; c'était un intendant actif et intéressé, qui savait adroitement suppléer son oncle dans la gestion de ses terres, ce qui semblait à la paresse efféminée du marquis de Marignane le plus sublime dévouement. Le comte de Gr... déployait la même habileté pour se rendre

aussi agréable à la fille qu'utile et nécessaire au père. Par ses soins, les fêtes les plus variées et les plus imprévues se succédaient comme par enchantement, et faisaient des jours de sa belle cousine, ainsi qu'il appelait toujours la comtesse de Mirabeau, une longue chaîne de plaisirs. Les distractions qu'il imaginait étaient si ingénieuses, la recherche et le goût qu'il mettait dans ses galanteries si exquis, que le pauvre comte de Galiffet commençant à s'alarmer sérieusement du succès qu'une pareille courtoisie pourrait obtenir auprès de la comtesse, s'était rendu au château de Marignane pour disputer pied à pied au comte de Gr... la possession d'un cœur qui, disait-il naïvement, lui appartenait par droit d'ancienneté.

Le jour où l'avocat Gassier arriva à Marignane, une grande pêche avait été organisée par le comte de Gr..., sur l'étang de Berre. Dès le matin les eaux furent battues par les mariniers, et le poisson fut dirigé et emprisonné au moyen de vastes filets, vers le rivage voisin du château. Plusieurs barques légères, en forme de cygne, couvertes de tentes soyeuses et pavoisées de banderolles de ruban,

étaient occupées par l'élégante compagnie du château et formaient au bord de l'étang un fer à cheval, au centre, duquel manœuvraient les bateaux des pêcheurs ; c'était un ravissant spectacle : le soleil provençal si radieux et si vif, se couchait à l'horizon du lac et en enflammait les eaux sous le feu de ses derniers rayons. Le ciel, d'un bleu limpide, n'avait pas un seul nuage, l'espace pas un bruit, l'air était tiède et sans orage, la nature semblait écouter. Tout à coup, du côté du lac où les barques étaient rangées, s'éleva un chant mélodieux qui fut repris en chœur par des voix nombreuses ; c'était la comtesse de Mirabeau qui, dans sa passion pour la musique, avait improvisé ce concert sur l'eau. Elle entonna d'abord d'une voix vibrante et étendue un morceau de Glück, dont la large harmonie se répandit au loin. Toute la compagnie en répéta les accords, et les mariniers eux-mêmes soutinrent de leurs voix incultes, mais justes et pénétrantes, ce chant puissant que les échos du lac prolongèrent à leur tour. Tout en chantant, les promeneurs parcouraient sur leurs barques la partie de l'étang disposée pour la pêche ; ils voyaient dans la transpa-

rence des eaux les poissons, effrayés par le bruit des voix et des rames, chercher à fuir l'étroit espace où ils étaient emprisonnés ; ils agitaient leurs nageoires, décrivaient mille circuits, plongeaient dans les flots et revenaient à leur surface ; parfois même, dans leurs rapides évolutions, ils bondissaient au dehors comme pour chercher dans l'air une issue à leur prison. Enfin, quand les mariniers furent bien assurés que leur proie ne pouvait leur échapper et que la pêche serait abondante, à un signal convenu ils jetèrent leurs filets. Il y eut alors un moment de silence et d'attente ; toutes les barques qui renfermaient les spectateurs s'étaient rangées près du rivage pour laisser plus de liberté au mouvement des pêcheurs, qui debout, le cou tendu, l'œil fixé sur les filets, en déployaient avec de longues piques les mailles serrées. A un signal convenu tous les bras se roidirent, tous les filets furent soulevés à la fois, comme en mesure, et se dressèrent au-dessus du niveau du lac, ruisse-lants d'eau et regorgeant de poissons. A cette vue, toute la compagnie des barques élégantes poussa des cris de triomphe. Les hommes lançaient des

pièces de monnaie aux mariniens, tandis que les dames leur jetaient leurs bouquets pour les féliciter. Quand les filets eurent été retirés tout chargés de butin, les pêcheurs les nouèrent et les déposèrent dans les barques qui reprirent le chemin du rivage, où déjà la société du château était descendue pour jouir d'un nouveau spectacle. Sur une vaste pelouse, à peu de distance de la plage, on avait préparé des paniers tressés de joncs dans lesquels la marée devait être renfermée; les pêcheurs ayant étendu leurs filets sur le gazon commencèrent le triage. Le poisson le plus beau, réservé aux habitants du château, fut déposé sur une couche d'herbe marine dans deux grandes corbeilles, tandis qu'on divisa le menu fretin en autant de lots qu'il y avait de familles dans le village; le marquis de Marignane faisait largesse ce jour-là du produit de la pêche. Après avoir assisté à ce partage, qui se fit au milieu des cris de joie et des démonstrations de reconnaissance de tous les heureux villageois, les hôtes du marquis de Marignane suivirent en se promenant la longue avenue qui conduisait au château.

XXXIX

La comtesse de Mirabeau s'appuyait au bras de son cousin le comte de Gr... et le félicitait de la parfaite ordonnance de cette fête nautique, tandis que le comte de Galiffet, qui marchait près d'elle, épiait ses actions et écoutait ses paroles. — Madame, dit-il tout à coup, heureux d'interrompre une conversation qui le torturait, voici un nouveau visiteur qui vous arrive, peut-être fera-t-il diversion au plaisir que vous venez de goûter et dont vous paraissez encore toute ravie. Et de la main il lui montrait un homme à cheval qui s'avançait dans l'avenue : — Si je n'ai, pour me distraire ce soir, que ce nouveau visiteur, dit la comtesse de Mirabeau, en éclatant de rire, je risque de mourir d'ennui; l'homme qui marche vers nous est l'a-

vocat Gassier, et il ne vient jamais ici que pour me parler affaires.

— En vérité on n'est pas plus mal avisé, répliqua le comte de Gr..., et, si vous le permettez, ma belle cousine, je vous suppléerai dans ces fastidieuses consultations.

— De tout mon cœur, mon cousin, répondit-elle négligemment.

En ce moment l'avocat descendit de cheval, lia sa monture à un arbre et vint saluer la comtesse.

— Soyez le bienvenu, monsieur Gassier, lui dit-elle en souriant, mais ne nous parlez pas affaires, nous sommes ce soir d'une humeur frivole que les plus sérieux intérêts ne sauraient distraire; voyons, prenez une part de nos plaisirs, mais en échange ne nous imposez rien.

— Pourtant, madame, c'est d'une affaire aussi intéressante qu'imprévue dont je désirerais vous entretenir le plus tôt possible, répliqua l'avocat.

— J'en étais sûre, s'écria la comtesse en riant plus fort; mais tenez, mon bon Gassier, voici mon cousin de Gr... qui est l'esprit des affaires incarné, il me remplacera, permettez-le?

— Sans doute, sans doute, dit le comte de Gaffet, qui aurait voulu se débarrasser du comte de Gr..., s'il s'agit d'une terre à affermer, d'une bâtisse à reconstruire, monsieur va vous dire toute ce qu'il faut faire, il est inutile de fatiguer madame.

L'avocat Gassier était un homme plein de probité qui avait la confiance des plus grandes familles de la Provence. Il avait toujours éprouvé un sentiment répulsif pour le comte de Gr..., dont il soupçonnait la ténébreuse cupidité, et celui-ci lui rendait en haine et en mauvais services la surveillance active que l'avocat exerçait sur lui.

— Voyons, Gassier, qu'avez-vous à nous dire? poursuivit-il d'un ton dégagé.

— Rien à vous, monsieur, répliqua sèchement l'avocat. En s'inclinant de nouveau vers la comtesse : l'affaire dont je désire avoir l'honneur de vous entretenir, madame, ne concerne que vous; permettez-moi de vous parler sans témoin, je ne prendrai que quelques minutes de votre temps, daignez accepter mon bras jusqu'au château nous causerons en marchant.

— Vous êtes irrésistible, Gassier, s'écria d'un

ton railleur la comtesse, en échangeant le bras de son cousin contre celui de l'avocat. Allons, prenons les devants, et vous, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers le comte de Gr... et le comte de Gallifet, rejoignez la compagnie que nous avons un peu devancée, et rassurez-la sur ma disparition.

Aussitôt que l'avocat et la comtesse eurent fait quelques pas et que celui-ci pensa qu'on ne pouvait plus les entendre :

— J'arrive de Mirabeau, madame, et j'ai plusieurs lettres à vous remettre.

— De mon oncle le bailli? dit la comtesse.

— Et d'une autre personne, ajouta l'avocat.

— D'un autre? que voulez-vous dire, il est donc arrivé? Mais silence, ne me parlez pas de lui, si l'on nous entendait, si l'on vous soupçonnait de vous être chargé!...

— On ne peut nous entendre, madame, et il faut absolument que je vous parle...

— Mais alors, pas ici, dit-elle tremblante, passons dans le parc, où nous serons moins observés.

Et marchant plus vite, ils quittèrent l'avenue et se perdirent dans une allée transversale. En les

voyant disparaître, le comte de Gr... comprit qu'il s'agissait d'une confidence mystérieuse, et il se promit à tout prix de la pénétrer.

— Je vous laisse, dit-il au comte de Galiffet, j'ai quelques ordres à donner au château. Et, franchissant rapidement le reste de l'avenue, il rentra dans le parc par un autre sentier que celui que l'avocat et la comtesse avaient suivi. Il les aperçut assis sur un banc, il se glissa jusqu'à eux et se cacha sans bruit derrière un arbre d'où il pouvait les entendre sans être vu.

— Arrivé d'hier soir ! répétait la comtesse, je le croyais encore en Suisse, à Neufchâtel, et voilà qu'il tombe des nues. Quelle tête ! quelle vivacité ! Il est donc toujours le même, du salpêtre enflammé ?

— Mais, madame, cet empressement doit vous flatter et vous convaincre des sentiments dont il est pénétré pour vous et qu'il vous exprime si éloquemment dans la lettre que vous venez de lire.

— Il fut toujours entraînant dans ses paroles, mon cher Gassier, mais qu'importe, si ses actes les démentent ? Vous savez bien qu'il n'a jamais pu me donner une heure de bonheur et de tranquillité ?

— Le malheur est une école qui rend meilleur, dit doctoralement l'avocat; il a beaucoup souffert, et je le crois disposé à mener une vie calme et honorable, jugez-le vous-même, madame; à peine est-il sorti avec honneur de son affaire de Pontarlier qu'il vient en Provence pour se réunir à sa famille, pour se joindre à vous!

— Mon père n'y consentira jamais, Gassier, la crainte de revoir cet homme le ferait fuir au bout du monde.

— Votre père, madame, cédera si vous ne cédez point, si vous lui faites comprendre avec respect, mais avec fermeté, que le devoir, le bonheur même vous appellent auprès du comte de Mirabeau; car, ne vous abusez pas, madame, vous n'êtes pas heureuse au milieu de ce tourbillon de plaisirs, et ce triste aveu vous est échappé devant moi, lorsque vous avez perdu votre fils. Alors vous songeâtes à vous réunir à son père; alors, comme aujourd'hui, je vous y engageai, je vous dis que ce rapprochement pouvait seul adoucir la perte que vous aviez faite; mais alors encore une autre voix que la mienne fut écoutée, une autre conviction que la

vôtre prévalut; peut-être, madame, avez-vous regretté votre faiblesse?

La comtesse était émue, l'avocat continua :

— Cet homme est le père de votre enfant, il peut vous rendre mère encore, vous donner le seul bonheur réel qui remplisse le cœur des femmes. Cet homme a des défauts, sans doute; sa jeunesse n'a pas été exempte d'erreurs coupables et d'orageuses passions, mais, ne vous y trompez pas, cet homme est doué d'un esprit puissant, d'un génie exceptionnel qui n'éclate pas encore, mais qui un jour, j'en ai le pressentiment, sera la gloire de la France et portera bien haut le nom de sa famille; alors vous, sa compagne, vous, sa femme, vous serez fière de lui appartenir, vous serez heureuse de l'avoir rendu père, et vous me remercirez de m'être chargé de la mission que je remplis aujourd'hui.

— Oh! je sens bien que vous êtes un homme de cœur, dit la comtesse en essuyant une larme et en pressant la main de l'avocat. Mon Dieu, mon Dieu! si tout le monde me parlait comme vous, je serais bien vite décidée, car pour moi je ne lui en veux pas, je sais qu'il est bon malgré sa fougue : il a une

grandeur d'intelligence qui m'éblouit, qui m'attire ; mais vous n'ignorez pas que personne ne l'aime ici ; que mon père le regarde comme un fléau, que le comte de Gr..., notre plus proche parent, est son ennemi.

— Parlez seulement de votre père, madame, de votre père qui, j'en suis certain, finira par se laisser toucher, si vous suivez mes conseils ; mais de grâce, ne songez point au comte de Gr... ; hélas ! l'image de votre fils devrait se lever entre vous et lui !

— Ne rappelez pas cet horrible souvenir, Gassier, je fus injuste, bien injuste.

— C'est possible, madame ; mais cet homme ne peut plaider près de vous contre votre époux, il n'en a pas le droit ! Si vous écoutiez une autre voix, celle de votre enfant qui n'est plus, elle vous dirait de ne pas suivre les conseils de cet homme.

— Eh bien ! Gassier, que faut-il faire ? dit la comtesse en pleurant, je suivrai votre avis comme celui d'un ami : dirigez-moi.

— Mon avis, madame, est que vous partiez cette nuit même pour le château de Mirabeau, où votre

oncle et votre mari vous attendent, où vous apporterez le bonheur, où vous le retrouverez vous-même. Cette démarche décisive désarmera l'opposition de votre père; je le connais, quand il verra que la réconciliation est faite, il se rangera de votre parti, les cris et les conseils de vos amis n'y pourront rien; ce qu'il veut avant tout, c'est la paix, ce qu'il craint dans le retour du comte de Mirabeau, c'est le trouble qui pourrait en réagir sur sa vie; mais si vous arrangez cette affaire sans le consulter, sans le troubler, il souscrira à tout.

— Vous avez peut-être raison, mon ami, mais la démarche que vous me conseillez est bien spontanée, bien hardie; après huit ans de séparation, accourir ainsi auprès de mon mari, on dira que je suis folle?

— Que vous importe l'opinion du monde! suivez votre cœur et moquez-vous des railleries.

— Mais partir de suite, c'est impossible!

— Tout est prévu; cette nuit même une voiture sera disposée par mes soins, votre oncle le bailli vous attend, c'est lui que vous allez voir, il sera dans tout ceci votre sauvegarde. Si votre entrevue

avec le comte de Mirabeau ne vous satisfait point, si, lorsque vous l'aurez entendu, vous hésitez encore à vous réunir à lui, eh bien ! vous reviendrez ici, vous n'aurez fait qu'une simple visite à votre oncle.

— Vous me décidez, Gassier, je consens à tout ; mais cependant que va dire mon père de ce départ secret ? Si je l'avertissais, si...

— Mais alors, madame, vous ne partiriez pas. Voyons, ayez un peu d'énergie, vous laisserez un mot pour M. le marquis de Marignane, vous lui direz que votre oncle le bailli est malade, qu'il vous fait demander et que vous êtes partie sans le prévenir, dans la crainte de l'attrister par cette nouvelle, et maintenant regagnons le château où votre absence pourrait être remarquée.

— Ma décision est prise, dit la comtesse de Mirabeau en se levant ; mais, pour que rien ne l'ébranle, je veux rester seule, je vais me retirer dans mon appartement, sous prétexte d'une indisposition, et cette nuit je serai prête à vous suivre à l'heure que vous m'indiquerez.

— A deux heures, dit l'avocat.

— A deux heures, répéta la comtesse ; et tout en convenant des préparatifs du départ, ils retournèrent au château.

A peine la comtesse de Mirabeau et l'avocat Gassier eurent-ils disparu sous les arbres, que le comte de Gr... sortit de sa cachette ; il était pourpre, ses yeux brillaient de joie et de colère, ils exprimaient la volonté et l'espoir de se venger. Décidé sur le parti qu'il devait prendre, il marcha d'un pas précipité en murmurant entre ses dents :

« Quand je les aurai déjoués, je romprai les os à cette canaille d'avocat. »

Comme il traversait la cour du château, il aperçut le comte de Galiffet, il fut à lui d'un air empressé :

— Eh bien, cher comte, savez-vous ce qui nous arrive ?

— Eh ! que peut-il arriver, monsieur, dont l'in-

térêt nous soit commun ? répliqua le comte de Galiffet, avec quelque raideur.

— Vous allez en juger ; vous êtes l'ami de madame de Mirabeau ?

— Sans doute.

— Moi je suis son parent le plus affectionné.

— Après !...

— Eh bien ! je vous le demande, ne seriez-vous pas désespéré comme moi, si ma charmante cousine nous était tout à coup enlevée ?

— Enlevée ! et par qui ? vous voulez plaisanter, monsieur le comte !

— Eh ! enlevée par son mari, mon cher, qui, après avoir épuisé toutes les folies, s'est mis dans la tête de *reséduire* sa femme.

— On pourra le *contre-miner* avant qu'il arrive, répondit le comte en hochant la tête.

— Il est bien temps, puisqu'il est ici et que la comtesse va le rejoindre cette nuit même au château de Mirabeau.

— Que dites-vous là ? mais c'est un roman.

— C'est malheureusement de l'histoire, et de la plus véridique, que je viens d'entendre malgré moi :

ce dampé d'avocat Gassier est le mandataire du comte de Mirabeau ; il s'est chargé de négocier sa réconciliation avec ma cousine, et il a si bien réussi qu'il l'emmène cette nuit.

— Cela ne sera pas, cela est impossible, s'écria le comte de Galiffet, mais elle ne l'aime pas ; on use de violence envers elle, ou de sortilège pour l'entraîner ; demain elle se repentirait.

— Ne lui en donnons pas le temps, répliqua le comte de Gr..., et entendons-nous pour mettre obstacle à son départ.

— C'est facile, il faut prévenir de suite le marquis de Marignane.

— C'était ma pensée, son père ne la laissera jamais partir ; mais il faut que ce soit vous qui l'avertissiez, mon cher comte, votre opinion aura plus de poids que la mienne : moi, je pourrais lui paraître suspect, intéressé.

— Et pourquoi cette crainte ?

— Parce que je suis son parent, son héritier, et que j'aurais l'air de m'opposer à cette réunion pour... vous sentez bien ?

— J'entends, j'entends, mais cependant c'est

vous qui avez surpris le secret de madame de Mirabeau, comment dirai-je que j'en ai été instruit ?

— Mais par hasard, comme je l'ai été moi-même, en entendant, sans le vouloir, la conversation de ma cousine avec l'avocat Gassier.

Le comte de Galiffet parut hésiter, c'était un esprit loyal à qui le mensonge répugnait ; le comte de Gr... lui était d'ailleurs antipathique ; cependant son affection pour la comtesse de Mirabeau fit taire ses scrupules.

— Eh ! eh ! dit-il en riant avec bonhomie, vous voulez peut-être me faire tirer les marrons du feu ; mais je n'hésite pas, sauf à vous les disputer plus tard.

— Vous vous méfiez de moi, mon cher Galiffet, et vous avez tort ; je songe à vos intérêts, et quand nous aurons enlevé la comtesse à son mari, je suis d'avis que vous l'emmeniez à Marseille, puis au Tholonet, que vous l'entouriez de votre famille, de vos amis, et que par mille distractions vous lui fassiez oublier ses idées romanesques sur le devoir, qui lui reviennent parfois ; quant à moi je resterai

auprès de son père pour empêcher ce fou de Mirabeau de venir faire le maître céans.

— Je souscris à ce pacte, dit le comte de Galiffet ; voyons, comment briserons-nous la glace ?

— D'abord, en prévenant de suite le marquis de Marignane des projets de sa fille, puis en allant vous-même auprès de la comtesse lui reprocher avec attendrissement, avec larmes, de vous avoir caché un pareil dessein.

— Oh ! vous avez raison, c'est cruel de sa part !

Ils arrivèrent au château, et, comme ils entraient dans le salon, ils entendirent une des femmes de la comtesse de Mirabeau qui prévenait le marquis de Marignane de l'indisposition de sa fille, en ajoutant que sa maîtresse venait de se mettre au lit et ne descendrait point au souper.

— Entendez vous, mon cher Galiffet, voilà la manœuvre qui commence, dit le comte de Gr...

— A notre tour d'agir, répliqua le comte de Galiffet, et il s'approcha du marquis de Marignane.

Il causait en cet instant avec l'avocat Gassier.

— Ainsi donc, mon cher Gassier, disait le mar-

quis, vous arrivez du château de Mirabeau ? Et comment va cet excellent bailli ?

— Pas bien, monsieur le marquis, je l'ai laissé malade.

— Oh ! il soigne trop ses terres et s'expose imprudemment à l'air de la Durance, je lui ai prédit qu'il prendrait des rhumatismes, dit le marquis ; et pas d'autres nouvelles ? ajouta-t-il d'un ton léger.

— Pas d'autres, répondit l'avocat ; et il s'inclina pour mettre fin à cet interrogatoire.

Quand il se fut éloigné, le comte de Galiffet s'approcha du marquis de Marignane, et lui dit avec vivacité :

— J'ai d'autres nouvelles à vous donner du château de Mirabeau, des nouvelles que cet homme sait aussi bien que moi, mais qu'il vous cache !

— Et lesquelles ? fit le marquis avec une sorte d'effroi.

— L'arrivée de votre gendre.

— Oh ! que dites-vous là ? s'écria le marquis épou-
vanté, en s'appuyant contre un fauteuil pour se
soutenir.

— Hélas ! la vérité, ajouta le comte de Galiffet ; et s'asseyant près du marquis, il lui raconta tout ce qu'il avait appris.

— Partir ! nous laisser ainsi, s'écria-t-il après l'avoir écouté ; mais elle veut donc me tuer de chagrin ! Elle oublie ce qu'elle doit à son père, tandis qu'elle ne doit rien à cet homme qui a fait notre malheur à tous. Vous, qui êtes son ami, allez lui représenter tout cela, mon cher comte, dites-lui que je mourrai si elle me quitte, et, quand vous l'aurez attendrie, convaincue, j'irai lui arracher sa parole qu'elle ne partira pas.

— Vous pensez donc que c'est moi qui dois d'abord... balbutia le comte de Galiffet, un peu embarrassé.

— Oui, sans doute, cette explication me ferait trop de mal, vous connaissez mes nerfs, ma sensibilité, je n'y résisterais pas.

Pour comprendre ce langage du marquis de Marnigane, il faut se rappeler que son caractère était un composé de paresse et d'égoïsme qui lui rendait pénible toute émotion un peu vive, et impossible tout acte qui n'intéressait pas sa sensuelle personne.

D'ailleurs, un autre motif, qui paraîtra bien puéril à nos lecteurs, était pour beaucoup dans les paroles du marquis, l'heure de souper approchait. Or, le marquis était le gastronome le plus renommé de la Provence. il jouissait doublement du plaisir de la bonne chère, en amphytrion vaniteux, charmé d'étaler pour autrui le luxe de sa table, et en gourmet sensuel, appréciant pour lui-même toutes les recherches de l'art culinaire, toutes les satisfactions d'un bien-être matériel : ce qui faisait dire au noble bailli de Mirabeau, dans son indignation, qu'il était au milieu de sa société : *Epicuri de grege porcus*.

Ce soir-là plusieurs mets exquis, dont il avait lui-même décidé l'apprêt, de concert avec son maître-d'hôtel, devaient être servis au souper, et il ne voulait altérer par aucune émotion pénible la jouissance qu'il se promettait. Il passa avec ses convives dans la salle à manger après avoir répété au comte de Galiffet :

— Allez, mon cher, et faites comprendre à ma fille ses véritables intérêts, j'irai vous rejoindre en sortant de table.

XLI

Le comte de Galiffet était un peu troublé du rôle dont on le chargeait exclusivement; cependant son amour-propre et l'affection qu'il avait pour la comtesse de Mirabeau, ne lui permirent pas d'hésiter; il monta courageusement à l'appartement de la comtesse et heurta à sa porte en héros déterminé.

La suivante qui veillait dans l'antichambre se présenta.

— Madame m'a défendu de laisser entrer personne, objecta-t-elle.

Remets-lui du moins ceci, dit le comte, après avoir écrit sur une carte : *Demain au jour je quitte le château de Marignane, de grâce, ne me refusez pas le bonheur de vous voir une dernière fois.* Dis-lui, ajouta-t-il, en glissant plusieurs louis dans la main de la suivante, que je suis seul, que tout le monde

est à table, que je la supplie de me recevoir une minute.

La suivante revint :

— J'ai tant prié madame qu'elle consent, dit-elle d'un air de triomphe ; entrez, monsieur le comte, et moi je vais faire la garde pour que personne n'arrive.

— Elle me croit plus heureux que je ne le suis, pensa le comte ; et il franchit la porte de la comtesse en poussant un soupir.

La comtesse était assise auprès d'une table, elle venait d'écrire à son père et tenait encore à la main la lettre où elle lui annonçait son départ pour le château de Mirabeau, sans lui dire toutefois que son mari venait d'y arriver. Ne se doutant pas que son projet était découvert, elle n'avait pas hésité à recevoir le comte de Galiffet ; elle craignait que le prompt départ qu'il lui annonçait n'eût quelque cause fâcheuse, quelque dispute peut-être avec le marquis de Gr... et dont elle aurait été le prétexte ; cette pensée la décida, et quand le comte de Galiffet entra, elle le reçut avec bonté et lui tendit sa main à baiser.

— Eh ! quel motif assez grave vous détermine à nous quitter si tôt ? lui dit-elle.

— La douleur, le désespoir, madame, s'écria le comte en entrant dans son rôle en véritable acteur. Pourrai-je rester ici quand vous n'y serez plus ? Ah ! madame, je sais tout ; vous partez, vous nous abandonnez, vous renoncez à vos amis qui durant huit ans se sont efforcés de rendre votre destinée calme et heureuse, à votre père, qui n'a que vous, et qui mourra de chagrin ; vous renoncez à tout ce qui vous comblait hier encore de félicité, et tout cela, pour un homme qui ne vous a jamais donné que le malheur ! Écoutez la voix de la raison. Oh ! Émilie, écoutez la voix de l'amitié ; fuyez cet homme au lieu d'aller à lui, réfugiez-vous auprès de vos amis, vous savez bien que je suis le plus dévoué, le plus ardent de tous ; ma maison vous est ouverte, venez y chercher un asile, votre père vous y suivra, il vous protégera de sa personne, c'est au nom de votre père que je vous parle.

La comtesse, surprise par ce brusque assaut et déconcertée de voir son projet pénétré, ne savait que répondre...

— Mon père est donc instruit? dit-elle en hésitant.

— Instruit de tout, ma fille, dit le marquis de Marignane qui entrait en cet instant suivi du comte de Gr... Vous m'avez fait bien du mal en prenant une pareille détermination, mais vous allez tout réparer, j'en suis sûr, en me promettant d'y renoncer. Et il embrassa sa fille avec tendresse.

La comtesse de Mirabeau que l'ennui de la solitude et l'égoïsme de ses réflexions avaient déjà ébranlée depuis qu'elle avait quitté l'avocat Gassier, se laissa tout à fait persuader par les caresses de son père, par les protestations chevaleresques du comte de Galiffet et par les raisonnements captieux du comte de Gr...

— Je cède, dit-elle en souriant comme un enfant. Mais que va devenir ce pauvre Gassier? Ne le réprimandez pas trop pour m'avoir mal conseillée, il a cru faire son devoir; évitons toute explication désagréable.

— C'est mon avis, dit le marquis de Marignane, qui tremblait toujours à la pensée d'une discussion quelconque : pas de scène, renvoyons-le douce-

ment et poliment au château de Mirabeau, avec des lettres convenables pour votre mari : il ne faut blesser personne.

— Ce drôle mériterait pourtant une leçon ! dit le comte de Gr..., qui avait sur le cœur les paroles de mépris de l'avocat Gassier.

— Bah ! répliqua le comte de Galiffet, il est assez puni, puisqu'il n'emmène pas madame.

— Et maintenant, ma chère Émilie, reprit le marquis de Marignane, il faut répondre au comte de Mirabeau une lettre froide et polie, une véritable lettre d'affaires, où vous lui déclarerez votre décision irrévocable de ne jamais vous réunir à lui.

— Mais, mon père ?

— Je sais bien que c'est assez difficile, et moi-même j'ai l'esprit trop troublé pour venir à votre aide ; mais mon neveu qui est plein de sang-froid et de raison va nous conseiller. Voyons, mon cher, dictiez à ma fille ce qui convient, ajouta-t-il en se tournant vers le comte de Gr...

— Je suis prêt, dit celui-ci, si ma belle cousine veut bien me le permettre ?

— Oh ! j'y consens, dit la comtesse de Mirabeau en bâillant à demi, la fatigue m'accable et j'ai besoin de réparer mes forces que tant d'émotions ont brisées. Voyons, finissons-en. Et prenant la plume, elle écrivit, sous la dictée de son cousin, la lettre suivante à son mari :

« Recevez mes remerciements, monsieur, sur l'in-
« térêt que vous avez la bonté de prendre à mon
« sort ; je fais aussi des vœux pour votre bonheur,
« personne ne l'a plus vivement désiré que moi ;
« mais, monsieur, il ne m'est plus possible d'y con-
« tribuer, trop de circonstances nous séparent ;
« vous devez sentir vous-même, que les événe-
« ments qui ont eu lieu seront toujours une har-
« rière insurmontable entre vous et moi. Vous
« jouissez, monsieur, des mêmes avantages que moi,
« vous êtes dans le sein de votre famille ; puissiez-
« vous y trouver autant de bonheur que je le dé-
« sire : le mien consiste à vivre auprès de mon
« père ! je me flatte que vous ne chercherez pas à
« le troubler en me forçant à défendre ma liberté
« par le secours des lois. Soyez persuadé, monsieur,
« que sur tout autre sujet je ne fais des vœux que

« pour ce qui peut contribuer à votre satisfaction. »

— C'est plein de modération et de convenance, s'écria le marquis de Marignane enchanté, voilà comment on se tire d'affaire sans violence, avec fermeté et douceur à la fois : donnez, ma fille, je vais remettre moi-même cette lettre à Gassier et j'y joindrai quelques mots de tendresse pour votre oncle le bailli, qui est bien le meilleur homme de la terre.

La comtesse de Mirabeau fermait à demi les yeux.

— Laissons reposer madame, dit courtoisement le comte de Galiffet, demain je lui ferai part d'un projet qui lui sourira peut-être et qui effacera l'ennui de cette soirée.

— Soit, dit la comtesse, à demain donc, j'ai besoin de repos, je ne suis pas faite pour tous ces combats, pour toutes ces émotions. Et quand elle fut seule, elle se mit au lit et dormit paisiblement, comme si l'on ne venait pas de briser à jamais sa destinée.

XLII

Le lendemain, l'avocat Gassier quitta le château de Marignane sans avoir revu la comtesse, il était triste et désappointé de l'issue de sa mission. Il faisait aller sa monture au pas, il eût voulu prolonger la route ; il craignait d'arriver au château de Mirabeau, et ce ne fut que le soir très-tard qu'on entendit les pas de son cheval paresseux retentir sur les dalles de la cour.

Mirabeau se précipita à sa rencontre.

— Eh bien ! avons-nous réussi ?

— C'est tout une histoire, monsieur le comte, répondit tristement l'avocat, et ayant rejoint le bailli qui les attendait dans la grande salle, il leur fit le récit circonstancié de son voyage et de sa négociation, il leur dit d'abord comment la comtesse de Mirabeau avait consenti à le suivre, puis comment

leur projet avait été déjoué ; il ajouta qu'il soupçonnait le comte de Gr... et le comte de Galiffet d'avoir arrêté l'élan de la comtesse.

— Je leur brûlerai la cervelle, s'écria violemment Mirabeau.

— Du calme ! dit le bailli ; cette pauvre Émilie a une tête qui tourne à tous vents, elle nous reviendra ; en attendant, laissez-lui mettre tous les torts de son côté, il ne s'agit pas ici d'un amour, d'une passion romanesque ; ce n'est pas à son cœur que vous en voulez, il s'agit d'une affaire. Eh bien ! conduisons-la avec prudence et habileté, et nous pourrons réussir encore.

— Je suivrai tous vos conseils, que faut-il faire ?

— Attendre, reprit le bailli, continuer d'écrire des lettres amicales à votre femme et à votre beau-père ; ne leur rien imposer, mais avoir l'air d'espérer de leur consentement une réunion à laquelle vous pourriez les forcer.

— Et si ce système de conciliation est sans effet ? dit Mirabeau.

— Alors nous invoquerons les lois, qui sont pour nous, alors vous irez à Aix pour agir, je vous y sui-

vrai, vous pouvez compter sur l'appui de mon expérience et sur le concours de mes sentiments, car je suis plus indigné que vous contre ces gens-là.

Mirabeau serra la main de son oncle.

— Aussi bien, lui dit-il, l'attente sera facile, lorsque je resterai auprès de vous, avec qui j'ai passé les seuls jours de ma vie que le malheur n'ait pas atteints.

Peu de jours après sa première visite au château de Marignane, l'avocat Gassier y retourna porteur de nouvelles lettres, mais il n'y trouva plus la comtesse de Mirabeau, elle était partie pour Marseille avec une partie de la société de son père. De cette ville, elle se rendit aux îles d'Hyères, où le comte de Galiffet avait une charmante villa, abritée par les orangers et entourée de parterres de fleurs.

Il avait tout fait disposer pour y recevoir la comtesse et pour qu'elle y trouvât de nouvelles distractions. Quoiqu'on fut alors au mois de novembre, on se fût cru aux plus beaux jours de mai, tant la verdure était fraîche, la végétation printanière, l'air tiède et le ciel azuré ; on faisait des promenades sur mer au clair de lune, on dansait sur la pe-

louse à la lueur des illuminations, on donnait des concerts en plein air sur les terrasses à l'italienne, et chaque jour amenait un nouveau plaisir qui berçait mollement l'esprit paresseux de la comtesse de Mirabeau et en chassait toute pensée sérieuse.

Le marquis de Marignane n'avait point accompagné sa fille, il était resté dans son château avec son neveu le comte de Gr..., et c'est sous son influence haineuse et intéressée qu'il répondit à Mirabeau qu'il ne consentirait jamais à ce que sa fille se réunît à lui. En recevant cette réponse, et en apprenant que sa femme avait quitté le château de Marignane et menait une vie plus dissipée que jamais, Mirabeau éprouva un accès d'irritation que le sage bailli eut beaucoup de peine à calmer. Il le décida pourtant à négocier de nouveau et à envoyer une troisième fois, mais inutilement encore, l'avocat Gassier à Marignane.

Voici comment Mirabeau rend compte à un de ses amis de cette nouvelle tentative de conciliation :

« M. de Marignane a chargé Gassier de me bien
« assurer que jamais ma réconciliation avec ma-
« dame de Mirabeau ne se ferait; celui-ci est venu

« en conséquence pour obtenir de nous un petit
« délai de dix-huit mois, j'ai été si calme que mon
« oncle lui a dit plusieurs fois : vous voyez bien que
« je suis plus mauvaise tête que mon neveu ; mais
« si ferme, que Gassier s'en retourne à Marignane
« très-convaincu qu'ils n'ont rien à y gagner. En
« somme, nous avons promis de rester en repos
« jusqu'au premier de janvier, et le deux l'huissier
« marchera. Nous persévérons à croire, mes con-
« seils, mon oncle et moi, qu'il sera indispensable
« de le faire marcher, mais qu'on ne s'exposerait
« point à la plaidoirie. Il est difficile, assurément,
« qu'une femme qui, depuis huit ans, ne vit que
« pour le stérile plaisir d'être, par sa belle-voix, la
« virtuose d'une troupe de comédie, il est bien dif-
« ficile, dis-je, qu'une telle femme me tienne vive-
« ment au cœur ; surtout quand elle est assez fai-
« ble pour suivre contre moi toutes les directions
« qu'en veut lui donner. Mais d'un autre côté, les
« traditions qui me sont revenues de toutes parts
« que son premier mouvement avait été de voler
« vers moi, que sa volonté et son opinion étaient
« absolument captives, ces traditions, jointes à

« l'indignation de l'obsession cupide où on la re-
« tient, des propos que ses parents ont débités sur
« mon compte, des calomnies qu'ils ont presque
« accréditées, et qui ont persuadé un instant qu'elle
« avait de terribles armes contre moi, à l'aspect du
« château habité pendant quatre siècles par mes
« pères, de ces magnifiques terres qui tombent en
« ruines, par le défaut de présence du maître, de
« ce digne homme enfin (le bailli de Mirabeau) qui
« se sacrifie depuis vingt ans pour sa famille, et qui se
« trouverait avoir dévoué sa fortune et sa tranqui-
« lité à une maison anéantie, dont je passerais pour
« le destructeur; tout cela m'a inspiré un vif désir
« de ramasser mon nom et l'héritage de mes
« pères...»

Au mois de décembre Mirabeau et son oncle le bailli vinrent s'établir à Aix; madame de Mirabeau y était de retour et continuait à s'étourdir dans le tourbillon du monde; son père l'encourageait dans cette vie légère, dont les distractions l'empêchaient de se souvenir de ses devoirs, et bientôt le bailli comprit l'impossibilité d'arriver à une réconciliation.

« Que veux-tu espérer de ces gens-là et par où
« les agresser ? écrivait-il au marquis de Mirabeau.
« La femme n'a ni sensibilité ni force, le père est
« un bon homme, mais d'une inertie qui le tient
« tous les matins quatre heures les jambes sur la
« tablette de sa cheminée avec un *Mercur* ou un
« roman. La plate vie qu'il mène lui paraît douce,
« toute turbulence lui serait insupportable et l'in-
« cident d'une rejonction serait un rude pli aux
« roses sur lesquelles le sybarite aime à s'étendre.
« Son petit-fils ne serait pas de son nom, et peu lui
« importe, après lui la fin du monde. Quant à sa
« fille elle est accoutumée à être le coryphée
« d'une société très-bruyante, qui passe du concert
« à la comédie, de là au bal, de là aux quatre
« points cardinaux sur la plus petite apparence de
« fête. Elle est la divinité de tout ce monde et tient à
« son piédestal dont il lui faudrait descendre. »

Et plus loin :

« Depuis l'arrivée, en Provence, de son mari,
« on redouble d'efforts pour que cette jeune femme
« lui donne de l'humeur. Après les parties faites à
« Marseille, seule, sans son père, pour nous fuir

« elle s'est rendue ces jours-ci au Tholonet, dans
« ce même bien où elle a joué la comédie après
« avoir reçu la nouvelle de la sentence rendue
« contre son mari (tandis qu'on lui coupait la tête
« en effigie, à Pontarlier), et sur les tréteaux plantés
« sur les cendres de son fils. Je lui dis l'autre jour
« avec indignation, que bientôt on ne l'appellerait
« plus la comtesse de Mirabeau, mais la comtesse
« du Tholonet. »

Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, après avoir écrit des lettres respectueuses pour le marquis de Marignane, tendres pour sa fille, et qui n'obtinrent que des réponses menaçantes et injurieuses, Mirabeau tenta un dernier effort. Il demande une conférence à sa femme. Il ne veut pas commencer les hostilités avant d'avoir échangé de vive voix des explications; mais la comtesse refuse cette entrevue comme *impossible* et *inutile*, et les lettres que Mirabeau écrit de nouveau lui sont renvoyées sans être ouvertes. Alors, lassé du rôle qu'il s'était imposé, renonçant à ces patientes négociations qui allaient si peu à l'énergie de son caractère, il se détermine à agir. Il présente

au lieutenant une requête qui enjoint à sa femme, selon le terme de la loi, de revenir sous trois jours dans le domicile conjugal. La comtesse résiste et Mirabeau se décide à plaider.

XLIII

Tout concourut à faire du procès qui allait s'ouvrir entre le comte et la comtesse de Mirabeau, un événement qui mit en émoi la province entière. Le mari et la femme étaient alliés aux plus grandes familles provençales, et l'aristocratie du comté se divisa, pour cette cause, en deux partis également puissants, également passionnés. Quant à l'esprit du public indifférent et à celui du peuple, toujours instinctivement juste, ils se prononcèrent également en faveur de Mirabeau ; les longs malheurs qu'il avait endurés, les passions orageuses de sa jeunesse répandaient sur sa vie une sorte d'intérêt romanesque qui lui gagnait bien des cœurs ; peut-être aussi le pressentiment de ce qu'il serait un jour éveillait-il déjà pour lui les sympathies popu-

lares, tandis que celles des personnes graves lui étaient acquises par la modération et la dignité qui avaient présidé à tous ses actes depuis son retour en Provence. D'autre part, on jugeait sévèrement la conduite de la comtesse de Mirabeau. Malgré la corruption du siècle, on voyait avec surprise la légèreté coupable d'une femme qui n'hésitait pas à livrer sa vie au scandale de la publicité, plutôt que de renoncer à des habitudes de plaisir et de dissipation contraires à tous les devoirs du mariage.

Quand le jour où Mirabeau devait plaider lui-même dans ces grands débats, si solennels pour sa destinée, fut fixé, on vit affluer à Aix toutes les nobles familles des villes environnantes qui prenaient à cette affaire un intérêt de sentiment ou de curiosité. La réputation d'éloquence que Mirabeau s'était acquise par sa défense à Pontarlier, où déjà se trahissait le génie de l'orateur, la nouveauté de voir un gentilhomme plaider lui-même, comme un simple avocat, sa propre cause, tout faisait de ce procès un spectacle qui attirait l'attention générale.

Le marquis de Mirabeau écrivait à ce sujet :

« J'ai peine à avaler que le fils de notre père, tel

« que nous l'avons vu passer sur le cours (1), toute
« la foule, petits et grands, ôtant de loin le cha-
« peau, va maintenant figurer à la barre de l'avant-
« cour, disputant la pratique aux aboyeurs de la
« chicane ; je me dis ensuite, que Louis XIV se-
« rait un peu plus étonné, s'il voyait la femme de
« son arrière-successeur, en habit de paysanne et
« tablier, sans suite, pages, ni personne, courant
« le palais et les terrasses, demander au premier
« polisson en frac de lui donner la main, que ce-
« lui-ci lui prête seulement jusqu'au bas de l'esca-
« lier ; autre temps, autres soins. »

Par une singulière coïncidence, tandis que le père de Mirabeau s'exprimait ainsi sur les puérides et innocentes distractions que Marie-Antoinette se permettait à Trianon, le frère de cette jeune reine, l'archiduc de Milan, passait à Aix avec sa femme, le jour même où Mirabeau devait plaider. Le prince voulut l'entendre, et le gouverneur de la ville s'empressa de faire disposer, dans la salle d'audience, une estrade d'honneur pour lui et l'archiduchesse.

(1) Promenade qui divise en deux parties la ville d'Aix.

Cette circonstance donna encore plus de solennité à l'ouverture de ce grand procès. Le 20 mars 1783, la ville d'Aix fut dès le matin agitée et bruyante ; ses rues étaient sillonnées par les équipages et par les chaises à porteurs, qui se rendaient en foule au palais du Parlement. Quand la salle d'audience fut surabondamment pleine, on en ferma les portes ; mais les spectateurs retardataires et le peuple, qui voulait aussi avoir sa part du spectacle, les brisèrent au dehors ainsi que les fenêtres, et parvinrent en partie à se placer ou à se suspendre sur les balcons, les entablements et les corniches. Le lieutenant se disposait à faire évacuer la salle. Mais le silence et l'immobilité ayant succédé au tumulte de cette installation turbulente, il se décida à l'indulgence, et l'auditoire resta calme dans l'attente.

Bientôt, par une porte intérieure, arrivèrent dans la salle l'archiduc et l'archiduchesse, ils furent s'asseoir au bruit des applaudissements, à leurs places réservées ; les membres du Parlement, en grand costume, les suivaient processionnellement, puis venait Mirabeau, accompagné de son oncle le bailli,

et de son ami milord Peterborough, un de ces Anglais qui propageaient alors en France l'esprit de la constitution de leur pays. Le peuple salua Mirabeau de ses acclamations, mais à ces marques de sympathie succédèrent presque des huées lorsqu'on vit entrer le marquis de Marignane, escorté de son parent le comte de Gr... et du comte de Galiffet. Quand le silence fut rétabli, le président donna la parole au jeune comte de Mirabeau. Il était vêtu d'un riche habit à la française, et portait une magnifique épée ; ses cheveux abondants ondulaient sans poudre autour de son visage et descendaient en boucles naturelles jusqu'à ses épaules ; il parut à la barre le front haut, l'œil étincelant, il avait déjà toute la hardiesse du tribun, toute la noblesse de l'orateur ; d'abord il fut modéré, simple et logique, puis sa parole jaillit incisive, entraînante, armée des plus irrésistibles arguments, soutenue par son bon droit, inspirée par la force des idées, et doublement éloquente de l'expression des sentiments et de celle de la vérité.

Nous ne rapporterons pas ce plaidoyer trop connu, où Mirabeau, sans attaquer ni son beau-

père ni sa femme, les louant au contraire pour les ramener, employa toute la souplesse de la dialectique à défendre l'honneur du mariage, à vanter le charme du devoir et à demander comme un exemple de morale publique que la justice des lois le réunit à sa femme. Le tableau touchant qu'il fit de la vie de famille, du bonheur d'être père, émut tout l'auditoire; le marquis de Marignane lui-même, qui au commencement du plaidoyer avait regardé Mirabeau en ricanant, parut tout à coup troublé; il baissa la tête, ses traits s'altérèrent et quelques larmes mouillèrent ses yeux; il avait l'air si profondément affecté que tous les spectateurs pensèrent un instant qu'il allait se lever, embrasser son gendre et l'emmener chez lui; mais cette démarche décisive ne pouvait être attendue de la faiblesse de son caractère; il fut attendri sans être entraîné.

Mirabeau, encouragé par toutes les marques d'assentiment, les transports, les larmes qui accueillirent ses paroles, se tourna en finissant vers l'archiduc de Milan, qui lui-même l'avait applaudi plusieurs fois. « Qui de nous, dit-il, s'il voulait consacrer l'image vivante de la justice et l'em-

« bellir de tous les charmes de la beauté, n'y pla-
« cerait pas l'auguste effigie de notre reine? Un
« heureux hasard nous offre ici ses traits adorés,
« et retracés par la nature même; nous avons tous
« saisi avec transport cette ressemblance frap-
« pante, et combien mon cœur en est rassuré! Quel
« heureux présage pour cette cause solennelle,
« qui doit tant étonner ceux dont le rang suprême
« ne donne que plus d'éclat à leurs douces mœurs,
« à la concorde, aux vertus domestiques dont ils
« offrent de si touchants exemples. »

Quand Mirabeau eut cessé de parler, il quitta la barre, entouré de ses amis, qui lui adressaient les plus vives félicitations. L'archiduc fit quelques pas vers lui et le complimenta en lui serrant la main; ce furent alors dans toute la salle des salves d'applaudissements : l'orateur fut pressé, soulevé et emporté par la foule jusqu'à sa voiture qui l'attendait dans la cour du palais, là, une nouvelle ovation commença; le peuple détela ses chevaux et le traîna lui-même en triomphe jusqu'à l'hôtel de Mirabeau. Le soir, la foule fit jouer des fanfares sous ses fenêtres, illumina les arbres du cours

voisin de l'hôtel, et lui exprima son enthousiasme avec toute l'expansion méridionale. Cette ovation populaire semblait être le présage de celle qu'on lui décerna plus tard, lorsqu'il fut élu en Provence député du Tiers-État.

XLIV

Tandis que Mirabeau était porté chez lui par une population entière, le marquis de Marignane rentrait seul et honteux dans son hôtel, où sa fille l'attendait avec anxiété. En apprenant l'immense succès obtenu par le plaidoyer de son mari, la comtesse fut un instant ébranlée dans ses résolutions : la lassitude de la lutte, l'amour-propre qui s'éveillait en elle à la pensée de cet homme dont elle portait le nom, et dont le génie entraînait toute une ville et frappait d'admiration un prince étranger ; ces sentiments divers l'auraient décidée à une réconciliation, si les obstacles de son entourage n'avaient pas combattu sa volonté toujours chancelante, toujours vaincue. — Le comte de Galiffet et le comte de Gr... arrivèrent chez le marquis de Marignane pour lui rendre quelque

courage ; ils le trouvèrent, ainsi que sa fille, accablés du triomphe de Mirabeau, et presque disposés à céder.

— Sans doute, la journée a été pour lui, dit le comte de Gr..., mais nous pourrons avoir une bonne revanche, si vous voulez suivre mes conseils.

— Et quel avocat trouverons-nous qui puisse le combattre victorieusement ? répondit le marquis de Marignane ; qui aura cette éloquence, cette passion, cette ardeur qui ne sont qu'en lui ?

La faconde et la déclamation ne sont pas tout, reprit froidement le comte de Gr... ; un mémoire sérieux où les faits remplaceraient les phrases, où les accusations les plus foudroyantes tomberaient sans ménagement sur votre adversaire ; un tel mémoire aurait bien vite anéanti l'éloquence qui vous éblouit.

— Je sais bien que nous pourrions le confondre par les déclarations mêmes de son père, qui aujourd'hui veut nous l'imposer pour s'en débarrasser ; mais mon honneur répugne à trahir les secrets d'une correspondance.

— Je ne m'explique pas encore, ajouta le comte de Gr... ; avant de prendre aucune résolution, attendons l'arrêt de la Cour, il sera bientôt connu, et alors nous verrons à terrasser l'audacieuse outrecuidance de M. le comte de Mirabeau.

Le 24 mars, quatre jours après la plaidoirie de Mirabeau, *sa demande à fin de réunion provisoire fut accueillie par une sentence qui enjoignait à la jeune femme de se rendre dans trois jours auprès de son mari, ou de se retirer dans un couvent et d'y recevoir ses visites.*

A la nouvelle de cet arrêt, la vanité de madame de Mirabeau s'irrita vivement, le marquis de Marnigane fut plein d'effroi, et le comte de Gr... les trouva dans les dispositions qu'il pensait favorables à l'exécution de son dessein.

— Je vais, dit-il au marquis, poser nettement la question de l'intérêt qui nous est commun : le comte de Mirabeau redemande sa femme, et la loi la lui accorde ; mais votre sentiment, celui de ma cousine, celui de toute sa famille et de tous ses amis est qu'elle ne se réunisse jamais à son mari ; or, pour en venir à ce but, il faut faire sans hésiter

une demande en séparation, et l'appuyer par la publication d'un mémoire dont les arguments irrésistibles sont, vous le savez, entre vos mains.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le marquis de Marignane qui eut le premier mouvement d'indignation d'un gentilhomme, pensez-vous que je chercherai des armes dans le secret d'une correspondance privée ? que je trahirai les accusations qu'un père indigné portait contre son fils, en se confiant à moi ? Non, mon cousin, je ne puis avoir recours à un pareil moyen.

— Eh quoi ! répliqua le comte de Gr..., en affectant une sorte d'exaltation morale, si les confidences du père sont l'aveu des vices et des crimes du fils, n'en devez-vous pas la révélation à la justice, afin qu'on l'en punisse ; afin qu'on le sépare du moins de votre famille où il veut apporter le trouble et le déshonneur ?

— Mais, mon cousin, objecta presque involontairement la comtesse de Mirabeau, il y a peut-être un peu d'exagération dans ces lettres écrites par le marquis de Mirabeau contre son fils, et ce serait mal à nous de les publier.

— Je ne songeais, ma cousine, qu'à vos intérêts, qu'à votre situation, dit d'un ton doux le comte de Gr...; mais libre à vous d'aller dans un couvent et d'y recevoir les visites de votre mari !

— Vous êtes irritant, monsieur, vous savez bien que cela ne sera pas, que cela ne peut être; mais entendez-vous avec mon père pour me tirer de cette situation. Que voulez-vous que fasse une pauvre femme qui ne comprend rien aux lois, qui ne sait pas même quels sont ses droits? Je suis torturée, et j'ai besoin de repos. Et elle se retira comme accablée.

— Vous le voyez, votre fille perd la tête, dit le comte de Gr... au marquis de Marignane, ayez donc plus de force d'âme qu'elle; si vous ne venez pas à son aide, dans trois jours elle est séparée de vous et notre adversaire triomphe !

— Et moi aussi, dit le marquis, je suis tourmenté, persécuté; je mourrai sous le poids des chagrins.

— Eh bien! déchargez-vous sur moi de toute cette affaire, reprit avec instance le comte de Gr..., et je vous promets que tout réussira : votre fille

restera près de vous, vous ne perdrez rien de votre fortune, et vos habitudes les plus chères ne seront pas troublées.

— Que faut-il faire? dit le marquis à moitié vaincu par sa mollesse.

— Me livrer cette correspondance où le père dévoile le fils; je me charge d'après ces documents de faire rédiger le mémoire et d'anéantir notre ennemi.

— Mais est-ce là une guerre loyale? dit le marquis de Marignane, hésitant encore.

— Vos scrupules sont de la faiblesse envers un tel homme. Du reste, je prends tout sur moi; confiez-moi ces lettres et n'y pensez plus; vous n'aurez aucune démarche à faire, aucun ennui à subir. Laissez-moi toutes les peines, vous en recueillerez le fruit.

Et, poussant le marquis de Marignane vers un secrétaire où la correspondance du marquis de Mirabeau était enfermée, il le força doucement à l'ouvrir.

— Supposons que votre plan réussisse, dit le marquis de Marignane, en lui remettant les lettres,

et que la publication de ce mémoire nous gagne le public, pensez-vous qu'il entraînera aussi les juges?

— Sans nul doute, répliqua le comte de Gr..., les juges mieux que le public; car les juges sont déjà à moitié gagnés, ils sont tous nos parents ou nos amis.

— Et pourtant leur premier arrêt a été contre nous.

— C'est tout simple, le comte de Mirabeau réclame sa femme, reprit le comte de Gr..., la loi la lui accorde, les juges ne peuvent la lui refuser; mais quand nous demanderons la séparation, quand nous plaiderons pour l'obtenir, alors vous verrez de quel côté est la force, de quel côté penchera la justice. Songez donc que ces messieurs du Parlement tiennent tous à vous, à votre fille, aux agréments de votre maison; que vous êtes le représentant de leurs goûts, de leurs idées, tandis qu'ils n'ont aucun penchant pour le comte de Mirabeau; il ne rencontre ici de sympathie que dans le peuple, dont il flatte les passions.

Cédant tout à fait à ces réflexions qui ne man-

quaient pas d'une certaine vérité, le marquis de Marignane laissa entre les mains du comte de Gr... la correspondance dont il venait de s'emparer, et celui-ci se hâta de sortir afin de mettre à couvert d'un nouveau scrupule ce dépôt si précieux pour lui.

En moins de vingt-quatre heures, le mémoire le plus infamant fut rédigé contre Mirabeau, et ce qui doit frapper douloureusement nos lecteurs, ici encore, c'est le père qui fournit des armes contre le fils. Toujours actif, toujours présent comme la fatalité, l'incessant anathème du marquis de Mirabeau poursuit la destinée de son enfant, et semble, par une instinctive vengeance, le pousser à l'abîme ; ce bras qui frappe, même à son insu, cette voix qui maudit sans le savoir, a quelque chose de sinistre qui remplit l'âme d'une terreur biblique.

Durant les longues prisons du château d'If, du fort de Joux et de Vincennes, le marquis de Mirabeau avait entretenu, avec sa belle-fille et le marquis de Marignane une correspondance suivie dans laquelle il épanchait tout le fiel qu'il avait contre son fils ; ces lettres étaient pleines d'accusations monstrueuses ; sous la plume de son père, les erreurs de

Mirabeau se transformaient en crimes, et souvent le marquis répétait à sa belle-fille que, si jamais son mari la réclamait, il s'opposerait de tout son pouvoir à cette réunion : c'est sur cette promesse imprudente que se fondaient les conclusions du mémoire. En vain le marquis de Mirabeau s'éleva-t-il contre la violation de sa correspondance, en vain en appelait-il à l'honneur du marquis de Marignane par des lettres pleines d'énergie et d'éloquence, le pamphlet judiciaire parut, et l'effet en fut tel que dès lors Mirabeau regarda sa cause comme perdue. « Cet « infâme mémoire n'est qu'un libelle diffamatoire « (écrivait à ce sujet le bailli au marquis de Mira- « beau) qui ne fait qu'effleurer la question réelle, « mais dont le tissu n'est autre que d'accuser ton « fils de toutes sortes de crimes, le tout fondé sur « des lettres par toi écrites à Marignane, et à cette « indigne femme. Où as-tu pris un pareil amon- « cellement d'outrages et d'injures? On dirait ces « lettres vomies par l'enfer. »

Le marquis répondit : « Je suis comme David « qui gémit de la révolte de son fils et ensuite de sa « punition. »

Le scandale que produisit ce mémoire fut encore fomenté par les parents et les amis de la comtesse de Mirabeau qui s'empresaient de le répandre en le commentant. Dans toute cette affaire le comte de Galiffet se montra ostensiblement un des ennemis les plus actifs de Mirabeau; non-seulement l'affection qu'il avait pour la comtesse le disposait à ce rôle, mais il y était aussi poussé par le comte de Gr... qui cherchait à se mettre à couvert derrière lui de toutes ses machinations.

La veille du jour où Mirabeau devait comparaitre de nouveau devant la grand'chambre pour y combattre l'effet de cet odieux mémoire et plaider ses droits contre sa femme, il se promenait le soir sur le cours avec son ami milord Peterboroug qui

donnait le bras à deux jeunes femmes de la noblesse : le comte de Galiffet passa près d'eux, les regarda avec insolence, et ne salua point ces dames qu'il connaissait : lord Peterborough fut à lui en portant la main à son épée, mais Mirabeau l'arrêtant, lui dit avec instance : — Cet homme m'appartient, ne le touchez pas, je suis pour à présent son capitaine des gardes.

Le comte de Galiffet ne répondit rien et disparut dans la foule.

Peu de jours après, Mirabeau avait perdu son procès ; l'arrêt portait que sa femme resterait chez son père et que les époux seraient séparés de corps et de biens jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. Le partage entre huit juges avait duré quatre heures, enfin on parvint à détacher le cinquième du parti de Mirabeau et il fit pencher la majorité en faveur de la comtesse.

Aussitôt que cet arrêt eût été prononcé, Mirabeau chercha, mais en vain, le comte de Galiffet, celui-ci l'avait évité plusieurs fois et ne s'était jamais trouvé aux rendez-vous qui lui étaient donnés. Un matin, comme Mirabeau sortait de chez lui, tenant dans

ses bras plusieurs livres qu'il reportait à la bibliothèque de la ville, il aperçoit le comte de Galiffet à l'angle d'une rue, il se précipite vers lui, dégage son bras droit, tire son épée et lui crie de se tenir en garde, leurs chasseurs et leurs domestiques s'écartent d'après leurs ordres, et pour contenir les curieux, se placent aux deux extrémités de la rue étroite et courte. Le combat fut vif, mais de peu de durée, le comte de Galiffet eut le bras droit traversé de part en part, Mirabeau lui fit grâce de la vie. Il chercha vainement un autre adversaire plus coupable et plus déloyal que celui qu'il venait de punir ; le comte de Gr... s'était dérobé à sa vengeance par la fuite.

Peu de jours après ce duel Mirabeau quitta la Provence. Qu'avait-il à faire désormais dans ce pays qui fut le berceau de ses pères ? la vie de famille était fermée pour lui ! Il comprit alors qu'une autre carrière plus vaste, plus hardie, plus ambitieuse que celle d'un gentilhomme de l'ancien régime lui était ouverte. Ces nobles sentiments et ces hautes facultés méconnus par les siens, il songea à les faire servir aux besoins de la grande

famille humaine, dont désormais il embrassait la cause, et quand le bailli de Mirabeau déplorait en lui disant adieu, la ruine de leur maison, il s'écria : La patrie sera ma femme, le peuple mes enfants, la gloire nationale mon héritage !

Ce vœu s'accomplit, lorsque Mirabeau revint à Aix, ce ne fut plus comme un fils de famille proscrit et persécuté, ce fut comme un grand homme dont la France était fière et que le peuple portait en triomphe. Toute la province se leva pour le saluer et le bénir ; on eût voulu le garder sur cette terre où il était né, et quand il échappa à l'amour et à l'admiration de ses compatriotes, toute cette population enthousiaste du Midi entoura l'hôtel où se cachait la comtesse de Mirabeau, et lui enjoignit de se réunir à son mari et de donner à la France des rejetons de ce sang généreux.

Frappée par cette grande voix du peuple qui, elle le sentait bien dans son âme, était aussi la voix du devoir, la comtesse de Mirabeau se disposait à partir pour Paris ; hélas ! il n'était plus temps, Mirabeau venait de mourir.

Il est des hommes destinés à ensevelir leur race,

ils ne laissent pour postérité que les œuvres de leur génie (1).

(1) La comtesse de Mirabeau émigra avec son père, et se remaria en Piémont au comte de la Rocca, dont elle eut un fils qui mourut très-jeune; elle perdit aussi ce second mari et rentra en France en 1796; elle reprit le nom de Mirabeau, s'entoura de tous les souvenirs du grand homme qui n'était plus, vécut quatre ans au milieu de sa famille, et mourut à peine âgée de quarante-huit ans (le 6 mars 1800), dans la chambre et dans le lit même de Mirabeau, dont le souvenir lui inspirait chaque jour les regrets les plus amers.

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

AMÉDÉE ACHARD.	CHARLES CAPILLY.	COMTE DE MONTVERDUN.
La Vie errante..... 1	Le Capitaine Cayot..... 1	Les Ambitieux de province..... 1
GUSTAVE AYMAR.	MARIE DE L'ÉPIVAY.	CHARLES DE MOUCY.
La Fort Stiergo..... 1	Contes de nuit..... 1	Raymond..... 1
AUTREY ASSOCANT.	PAUL FÉVAL.	PAUL DE NESSIT.
L'Aventurier..... 2	Aimée..... 1	La Chèvre jaune..... 1
Un Milhonnais..... 1	Le Capitaine Paulôme..... 1	LOUIS NOÏS.
JAVIER AUBRYET.	Les Filles de Cabanel..... 1	La Roi des chemins..... 1
Patrimoine de l'amour..... 1	La Cosaque..... 1	V. PERCEVAL.
PHILIBERT AUDENAUD.	L'Hôtel Carnavalot..... 1	L'Enten' de madame..... 1
Les Mariages d'aujourd'hui..... 1	La Cavalière..... 2	CAMILLE PÉRIER.
HENRI AUGÉ.	La Duchesse de Nemours..... 1	Une Fille du soleil..... 1
Les Ombrelles du Louvre..... 1	Madame Gibolas..... 2	La Belle Dupéris..... 1
L'Abbesse de Montmartre..... 2	Les Belles de nuit..... 2	PONSON DU TERRAIL.
M^{lle} OLYMPE AUCOARD.	Bouche de fer..... 1	La Chambrière..... 1
L'Homme de quarante ans..... 1	Les Deux Femmes du roi..... 1	Les Drames de Paris..... 2
Com' aiment les hommes..... 1	Le Drame de la jeunesse..... 1	Les Exploits de Rocambole..... 2
Guerre aux hommes..... 1	Les Irrants de nuit..... 1	La Résurrection de Rocambole..... 2
PAUL AVESEL.	La Fabrique de mariages..... 1	Le Dernier Mot de Rocambole..... 2
Les Caboots..... 1	Jean-Diable..... 2	Un Crime de jeunesse..... 1
Le Duc des moines..... 1	L'Arme invisible..... 2	Les Gandins..... 2
AUGUSTE BARBIER.	L'Avaleur de sabres..... 1	La Jeunesse du roi Henri..... 2
Trois Passions..... 1	Le Cavalier Fortune..... 2	Les Nuits de la Malou-dorée..... 1
ADOLPHE BELOT.	Le Château de volours..... 1	Les Nuits du quartier Brés..... 1
Mademoiselle Giraud, ma femme..... 1	Contes bretons..... 1	Pas-de-Chance..... 2
L'Article 47..... 1	Le Jeu de la mort..... 1	L'Anberge des Enfants-Rouges..... 2
Le Parricide..... 1	Mademoiselle Saphir..... 1	Le Capitaine des Méritants noirs..... 2
FÉLIX BONVAL.	Les Mystères de Londres..... 2	Les Pils de Jotax..... 2
Souffrances d'un amoureux..... 1	Les Parvenus..... 1	Le Forgeron de la Cour..... 2
A. BOIVIER.	La Pêcheresse..... 1	Une..... 2
Auguste Manette..... 1	La Province de Paris..... 1	Le Orillon du moulin..... 1
ALIX BRESSANT.	Le Quai de la Ferraille..... 2	Les Héros de la vie privée..... 2
Une Paris..... 1	Les Revenants..... 1	Maître Rossignol..... 2
Gabriel Pinson..... 1	La Rue de Jérusalem..... 2	Mémoires d'un gendarme..... 2
JULES CLARFIE.	La Tourte infernale..... 1	La Messe noire..... 2
Mademoiselle Cachemire..... 1	Les Volontaires..... 1	Les Mères de Londres..... 2
Noël Rambert..... 1	La Tache rouge..... 2	Le Paris mystérieux..... 2
AMÉDÉE DE CÉSÈNA.	ERNEST FEYDEAU.	Rocambole en prison..... 2
Les Belles Pécheresses..... 1	Sylvie..... 1	Le Secret du docteur Rous-selle..... 2
LOUISE LOLET.	FORTUNIO.	Mon village..... 2
Les Derniers Abbés..... 1	Les Amours de Geneviève..... 1	Les Mystères des bois..... 2
Les Derniers Marquis..... 1	Les Femmes qui aiment..... 1	Les Volours du grand monde..... 2
CHAMPFLEURY.	La Lionne amoureuse..... 1	Les Amours d'Anrou..... 2
L'Avocat trouble-ménage..... 1	BENJAMIN GASTINEAU.	La Justice des bohémien..... 2
COMTESSE DASE.	Nouveaux Romans de Paris..... 1	La Corde de pendu..... 2
Une Femme libre..... 1	GAVARNI.	A. DE FORTMARTIN.
Quand l'esprit vient aux filles..... 1	Manères de voir..... 1	Les Traqueurs de nuit..... 1
ERNEST DAUDEL.	EMMANUEL GONZALES.	MARIE BOCY.
Marthe Varades..... 1	Le Vert-Galant..... 1	Évariste Planchu..... 1
Le Prince Pogoutaine..... 1	Une Princesse russe..... 1	ALBÉRIC SECOUD.
Jean de Gueux..... 1	Le Chasseur d'hommes..... 1	La Jeunesse dorée..... 2
CHARLES DESLYS.	La Belle Novice..... 1	Misère d'La Prix de Roma..... 1
Henriette..... 1	JEAN HOPFEN.	ANATÉ SÉGALAS.
L'Ami du village..... 1	La Chanteuse ambulante..... 2	Magicienne, l'aujourd'hui..... 1
A. DEBARRY.	CHARLES JOLIET.	L. SERIGNAN.
Le Roman d'un baignier..... 1	Mademoiselle Chérubin..... 1	Les Crimes de province..... 1
GEORGES ELIOT.	VICTOR KONIG.	ERNEST SÉBERT.
La Famille Tulliver..... 2	Le Demi-Monde..... 1	Rancunes de femmes..... 1
Adam Bede..... 2	ERNEST LACAN.	MARQUIS DE VILLEMED.
ÉTIENNE ÉNAULT.	HIPPOLYTE LUCAS.	Les Femmes qui s'en vont..... 1
Comment on aime..... 1	Madame de Miramon..... 1	
Le Roman d'Ince A'tesso..... 1	CHARLES MAQUET.	
Histoire d'une conscience..... 1	La Passion de mon oncle..... 1	
L'Enfant trouvé..... 2	ADRIEN MARX.	
L'Alibi à 300 francs..... 1	Histoire d'une minute..... 1	
M^{lle} de Champfleuray.	A. MAZON.	
	Le Vieux Musicien..... 1	

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

INTERLIBRARY LOAN

APR. 07 1981

UNIV OF CALIF BERK

YB 58260

866636

D C146
M7C25

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



